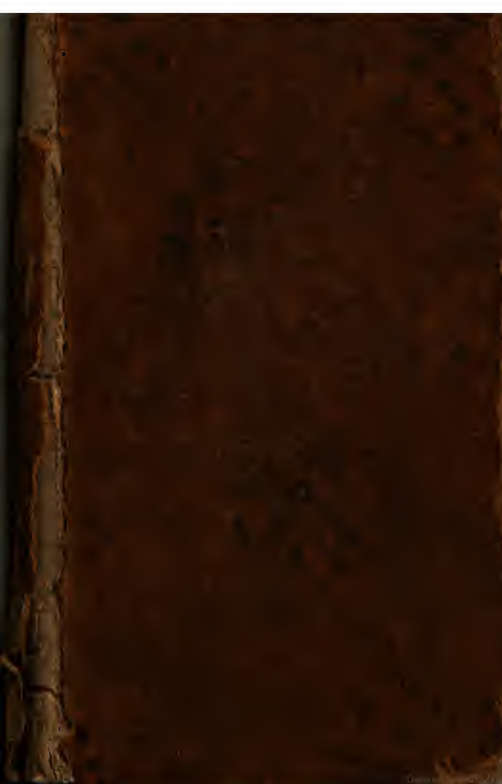



N

LES
MILLE ET UNE
FAVEURS,
CONTES DE COUR,
TIRÉS DE L'ANCIEN GAULOIS,

PAR LA REINE DE NAVARRE.

TOME QUATRIEME.



A LONDRES,
Aux dépens de la Compagnie.

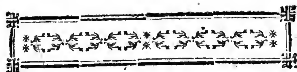
M. DCC. LXXXIII.

TABLE
DES HISTOIRES

Contenues dans ce Quatrieme Volume.

Fin de la Table du Tome quatrieme.

LES MILLE



LES MILLE ET UNE FAVEURS,

CONTES DE COUR,

TIRÉS DE L'ANCIEN GAULOIS.

PAR LA REINE DE NAVARRE.

Suite de l'Histoire de DEARCHEALB.

LORSQUE j'eus remarqué que tout étoit plein, & qu'il n'y pouvoit plus entrer perſonne, je fis le moulinet de mon ſabre, & je demandai audience. Chacun cracha, touſſa, moucha, afin de m'écouter avec plus d'attention : je parlai au public de cette maniere.

« Je reſſens, avec une reconnoiſſance » extrême, ô Peres, Oncles, Tuteurs, » &c. vos empreſſemens : je voudrois,

» en vérité, qu'il fût possible que j'épou-
» sasse à la fois toutes vos Filles, Nieces,
» Pupilles, & me charger de toutes les
» dots qu'elles apportent avec elles ;
» mais comme l'usage de la nature & des
» loix s'opposent à la grandeur de ma
» charité, & qu'il ne m'est pas permis de
» me livrer aux généreux mouvemens
» dont je suis agité, j'ai conçu le moyen
» de choisir une Epouse, sans que ceux
» qui aspirent à l'honneur de m'en donner
» une, puissent être mécontens. Admirez,
» ô vous qui m'écoutez, toute la hau-
» teur de ma façon de penser. Qu'on me
» crie à l'enchere; celui d'entre vous qui
» apportera une plus grosse dot pour sa
» Fille, sa Niece, ou sa Pupille, sera le
» préféré. J'ai parlé ». *Plaudite.*

A peine eus-je prononcé l'arrêt, que l'on cria les encheres; elles durerent trois heures, & cela parce que les prétendans dont les rues étoient remplies, qui avoient appris ma décision, y mettoient à leur tour. Après de grands débats & de très-

grandes conteſtations, la foule ſe diſſipa peu-à-peu. Un Vinaigrier offroit cent mille ſequins d'or, & comme tout le monde ſavoit qu'il n'y avoit perſonne qui fût plus en état que lui de compter cette ſomme prodigieuſe, on lui céda, en le comblant de malédictions. Je triomphe, me dit-il, ô grand *Dearchealb* : vous êtes à ma Fille, ou, pour mieux dire, ma Fille eſt à vous. Comme vous voyez, le mérite eſt toujours récompenſé.

J'embraſſai mon Beau-pere futur; dans la journée ſuivante, j'épouſai ſa Fille. Sans un petit goût aigrelet qui aſſaiſonnoit ſa graſſette perſonne, je me ſerois trouvé très-heureux; mais ce malheureux petit goût me pourſuivoit par-tout. J'en enrageois. La fortune qu'on venoit de me faire, demandoit des ménagemens, & je ne m'y prêtois cependant qu'avec dégoût. J'avois beau me gargariſer avec de bonne eau-de-vie, j'avois beau mâcher du tabac, des clous de girofle &

autres pareils aromates; le goût ne me faisoit aucun quartier. Pour comble de malheur, ma Femme étoit toujours à mon col : sa tendresse, ou pour mieux dire son acharnement pour moi, étoit extrême; j'en étois désolé, & je ne savois comment y remédier.

Cependant les richesses immenses que j'avois eues en mariage, ne m'aveuglerent point. Lorsqu'on a ressenti les horreurs de l'indigence, on devient prévoyant. Je jugeai qu'il falloit assurer ma fortune, & me faire un fonds qui ne pût jamais manquer : mais est-il des précautions contre le cours de la destinée! Un jour que j'étois sorti pour aller promener le goût aigrelet de ma Femme, j'appris qu'un Mercier cherchoit à vendre le fonds de sa boutique & sa maîtrise : je ne pouvois mieux assurer ma fortune qu'en me faisant Mercier.

Je fus parler à cet homme, & sans lui confier d'abord mon idée, je tâchai de démêler quelle étoit la raison puis-

ſante qui le faiſoit quitter un office auſſi diſtingué & auſſi lucratif. Je ne l'apprendrai, me dit-il, qu'à celui qui ſera revêtu de mon fonds : mais ſachez en même temps, qu'en le quittant je le regrette, & que, ſans un engagement plus fort que tous les biens du monde, je ne me ſerois jamais démis d'un emploi auſſi honorable. Plus cet homme apporta de difficultés à m'apprendre les motifs ſecrets de cette affaire, & plus je déſirai de les ſavoir. Tranquille du côté des riſques que je craignois de courir, par l'aſſurance qu'il m'avoit donnée que ces riſques n'entroient pour rien dans ſa réſolution, je fis affaire avec lui. Dès que l'acte fut paſſé, il me mena dans un Cabaret, & après avoir bu deux coups, il me fit ainſi ſon hiſtoire.

Hiſtoire du Prince TEVODBIET.

Je ſuis, tel que vous me voyez, fils du grand Roi (*a*) *Deatuni*, & mon nom

(*a*) Nez camus.

eſt le Prince (*a*) *Tevodbiet*, à cauſe d'une Province qui étoit mon appanage, où l'air eſt embaumé, d'un goût ſuave & délicieux. A peine eus-je l'âge de raiſon, que mon Pere me fit apprendre le métier de Chaudronnier, comme éclatant & digne de ma naiſſance. Soit que je ne fuſſe pas né avec des ſentimens auſſi généreux que ceux du grand *Deatuni*, ou que ma condition me déplût, je fis demander une audience au Roi mon Pere, afin de lui expoſer mon antipathie pour l'état auquel il m'avoit deſtiné. Il me fit une aigre réprimande, traita de légéreté & de bien d'autres noms ma répugnance, & m'ordonna de continuer le noble exercice qu'il avoit bien voulu me choiſir; en jurant royalement, que ſi je lui rompois jamais la tête de mes ſots dégoûts, il me feroit Général d'armée. Or vous ſavez que cette charge n'eſt point honorante pour un fils de Roi; jugez donc ſi ſa menace m'impoſa. Plus j'allois en avant

(*a*) Bonne odeur.

dans l'exercice journalier auquel j'étois condamné, & plus je souffrois de la contrainte qui m'y attachoit. Je pris un jour mon parti. Je ne pus me résoudre à recevoir les coups de bâton du maître célebre qui m'honoroit de ses leçons : je m'enfuis du Royaume. J'étois assez beau dans ma jeunesse : je ne fus pas longtemps sans trouver des Femmes plus pitoyables que mon Pere. Je ne m'arrêterai pas sur mes premieres aventures ; elles sont sans nombre. Je vais détailler celle à qui je dois ma fortune : elle est intéressante, & mérite assurément de passer à la postérité.

Un jour que je recevois les (*a*) caresses d'une bonne Femme de soixante ans, qui m'avoit logé charitablement, & chez laquelle j'étois traité comme ses propres Filles, qui étoient d'une beauté sans égale, je m'apperçus qu'on entr'ouvrit la porte, & qu'on regardoit à travers. Je feignis de ne pas m'en appercevoir ; mais

(*b*) 479. Faveur.

je fixai les yeux, pour démêler la personne que la curiosité attiroit dans ce lieu. Il n'y avoit dans la maison que les deux Filles de mon Hôtesse, qui étoient également agréables, chacune à leur maniere. L'une étoit fort enjouée & fort vive; & l'autre extrêmement dévote, & d'une réserve sans pareille. Mon penchant m'entraînoit vers la Dévote : les avances de la semillante m'avoient rebuté, comme cela arrive ordinairement, quoique je la trouvasse ce qu'elle étoit, c'est-à-dire une Brune très-piquante. Je ne doutois presque pas que ce ne fût la cadette qui nous examinoit de si près. Cela paroissoit naturel à sa vivacité ; mais je me trompois. J'entrevis l'aînée. Je remarquois même que l'attention qu'elle avoit à nous examiner, l'empêchoit de prendre les précautions nécessaires pour n'être pas reconnue, ou, pour mieux dire, elle vouloit ne rien perdre de notre entretien, puisqu'elle avoit poussé l'imprudence jusqu'à passer la tête à travers la porte entr'ouverte.

Un mouvement que je fis, la fit retirer. Je fus furpris de ce que je venois de voir. J'aimois depuis quelques mois cette belle Blonde, je n'avois jamais osé le lui témoigner, & cela à caufe de cette apparence de vertu qui impofoit, & dont j'avois été la dupe jufqu'à ce moment; mais il étoit trop décifif pour ne pas m'ouvrir entiérement les yeux. Je réfolus de profiter de la circonftance, & je ne tardai pas en trouver l'occafion.

La bonne Hôteffe avoit coutume de fe coucher de très-bonne heure, & fes Filles la veilloient tour-à-tour: je favois tout cela; mais j'ignorois qui, de la Brune ou de la Blonde, feroit de garde la nuit prochaine. J'aurois bien défiré que ce fût la Brune: cela m'auroit délivré d'un efpion furveillant, & j'aurois pu profiter de ce temps, pour trouver les moyens d'entretenir la Blonde, que j'aimois, & avec laquelle il me fembloit que j'aurois été plus libre que par le paffé, à caufe de ce que j'avois vu. Mais les

événemens ne répondent pas toujours à nos désirs. La Dévote fut de veille ; & comme je savois qu'on fermoit les portes dès que la Vieille étoit couchée, je n'avois pas d'espoir pour cette nuit prochaine. Je pris mon parti, & fus me coucher, en méditant sur ce que je ferois le lendemain ; mais je fus plus heureux que je ne le pensois : le hasard me servit à son ordinaire, & je ne fus pas assez dupe pour n'en pas profiter.

J'avois si fort dans l'esprit cette affaire, que je ne pus m'endormir. Une inquiétude dont je ne fus pas le maître me fit relever, & sans trop savoir ce qui résulteroit d'une démarche imprudente, que je devois envisager comme frivole, je descendis à l'appartement de la Vieille, comme si j'eusse ignoré que l'on s'y enfermoit ordinairement. Je fus assez surpris, en me présentant à la porte, dans l'intention de tâcher d'entrevoir à travers le trou de la serrure l'objet de ma flamme naissante, de la trouver entr'ou-

verte. Il faisoit un grand vent, il fumoit, & je jugeai que l'on avoit ouvert par cette raison. Je remerciai intérieurement le principe de cet événement : il me sembloit favorable. En effet, j'apperçus, en avançant quelques pas, la Vieille & sa belle garde qui dormoient d'un profond sommeil. Amour ! guide moi, me dis-je intérieurement, & ne permets pas que mes desseins secrets soient interrompus par un réveil trop prompt ! Ma charmante Blonde étoit assise dans un fauteuil auprès du feu. Que l'attitude dans laquelle je la trouvai étoit propre à remuer un cœur voluptueux ! Tout paroissoit inviter à l'amour. Une main plus blanche que l'albâtre, dont la forme amoureuse & délicate séduisoit, qui dans les premiers instans s'étoit appuyée sans doute sur un sein de neige, renvoyée par la respiration, ou entraînée par la pesanteur d'un bras divin, sembloit avoir craint de s'éloigner d'une gorge à nulle autre comparable, & s'étoit rete-

nue à un tour de gorge en tombant, & par ce doux effort apportoit un désordre enchanteur à ce sein délicat, qui découvroit toutes les beautés dont il étoit pourvu. O Ciel! que ne devins-je pas à cet envisagement voluptueux & flateur! Je fus vingt fois à la veille de me précipiter sur tant de beautés étalées: vingt fois mon cœur palpitant fut au-devant de mes propres désirs. O doux préliminaires, que vous êtes enchanteurs! N'êtes-vous pas à bon droit les précurseurs de l'amour? Je me retins cependant: je craignois de perdre, par trop de précipitation, un bien dont j'espérois de jouir en détail. Je me contentai, dans ces premiers instans, de promener mes regards curieux: tantôt je les arrêtois sur un tein de lis & de roses, dont les traits vifs & animés respiroient les plaisirs: une bouche adorable entr'ouverte, offroit aux yeux des dents, mais des dents faites pour émouvoir les cœurs les moins susceptibles. Oui, Druides,

gens qui vous piquez d'un tel empire ſur vos ſens, approchez, & voyons ſi vous ſerez ſans émotion au ſeul détail des charmes dont je fais une ſi naïve ébauche. Je ne parle plus de cette gorge divine; un inſtant de plus d'examen abrégeroit la deſcription; on en mourroit. Je craignois à tous momens que mes déſirs irrités par cette vue enchantereſſe, ne me portaſſent à faire ceſſer des plaiſirs dus à tant de charmes étalés. Je parcourus ma belle Dormeuſe: il manquoit quelque choſe: je ne voyois qu'une main; qu'étoit devenue l'autre? O Ciel! que devins-je lorſque je m'apperçus qu'elle s'étoit perdue dans ſa robe, & que l'aſyle près duquel elle s'étoit réfugiée, étoit le ſanctuaire dans lequel il ne me paroiſſoit pas poſſible d'entrer, ſans un miracle, ou ſans un conſentement formel ou tacite de la Belle! Je ſoupirai, & me recueillis en moi-même, pour ſavoir à quoi je me déterminerois dans une occaſion auſſi délicate & auſſi importante. Je ne pouvois

me résoudre à rien, que je ne susse positivement ce que cette main charmante étoit réellement devenue. La passion l'emporta sur les conséquences de ce que j'allois faire. Il me sembloit que si je pouvois parvenir à me saisir de la clef du trésor, il ne me seroit pas impossible de m'emparer du bijou précieux & envié. La possession de ce bijou me rendoit maître de tous les autres. Je me mis à genoux; je soulevai un voile sacré; j'entrevis la main; j'osai porter... Pardonnez à ce souvenir, s'écria le Mercier en répandant quelques larmes; je me trouve mal, & il n'est pas possible d'achever sans un moment de repos.

Je fus surpris de l'état où je vis le Mercier. Il sembloit qu'il alloit mourir: ses yeux renversés & sa bouche entr'ouverte m'effrayerent. D'abord je voulus le prendre dans mes bras: Laissez-moi, me dit-il d'une voix languissante, je reviens à la vie. Après quelques soupirs il se leva, fit une culbutte dans la chambre,

ſauta d'une chaiſe ſur un lit, & du lit ſur la table; il cracha par la fenêtre ſur un Druide qui paſſoit, enſuite il appuya l'un de ſes pieds ſur mon épaule, & puis il continua dans ces termes.

J'ai dit que je m'étois mis à genoux, afin de parvenir plus commodément au but que je me propoſois. Soit que cette attitude me gênât, ou que le ſommeil de la Blonde fût inquiet, elle éternua, & fit un tel mouvement qu'elle me renverſa par terre. Je me relevai, & m'éloignai, dans la crainte que ſa colere n'éveillât ma vieille Hôteſſe, & que je ne fuſſe chaſſé comme un Suborneur. Mais quel fut mon étonnement & ma joie! La belle Dévote me fit un ſigne obligeant (*a*), ſe couvrit d'une main le viſage, comme honteuſe de ce qui venoit de ſe paſſer, de l'autre me fit entendre de ne point faire de bruit; enſuite elle ſe leva, & elle me fit paſſer dans un (*b*) cabinet voiſin. Que vous dirai-je, ô grand *Dearchealb!* j'étois

(*a*) 480. Faveur. (*b*) 481. Faveur.



entré dans l'appartement, le plus amoureux de tous les hommes, & j'en ressortis le plus sot & le plus indifférent. Je m'étois persuadé que le trésor que j'avois tant envié étoit un bien difficile à acquérir, & que cet air de sagesse apparent devoit m'en interdire l'espoir, ou du moins me coûter bien des soins & des peines : j'étois trompé ; & cette connoissance m'ôta mon amour & tous mes désirs.

Dès que je fus rentré dans ma chambre, je me couchai, en faisant bien des réflexions sur ce qui s'étoit passé. Du moins, me disois je ; la Brune piquante en agit de bonne foi : je n'aurois pas été surpris de mon aventure avec elle ; son enjouement l'annonce, & elle n'auroit rien d'extraordinaire. Mais jouer ainsi l'univers, avoir les dehors de la sage Pallas, & se trouver dans le particulier plus emportée que la sacrée Venus, c'est ce qui ne peut se souffrir. Non, j'aime mieux mille fois m'attirer la haine de

cette adroite Hypocrite, que de me mettre jamais dans le cas d'être honoré de la plus petite de ſes faveurs.

Loin que la nuit paſſée diminuât ce ſentiment, je me trouvai à mon réveil plus réſolu que jamais, d'éviter la Blonde dévote. Elle eut beau rechercher les occaſions de me parler, je perſévérai, & cela ſous les prétextes les plus apparens. Loin que cette conduite la fît rentrer en elle-même, elle pouſſa l'impudence juſquà ſe (*a*) cacher une nuit dans ma chambre. Vous êtes un ſcélérat, me dit-elle en ſe préſentant à mes yeux : ou vous ſerez comme vous devez l'être avec moi, ou je trouverai des moyens de vous punir de votre perfidie. Vous m'évitez; depuis huit jours je vous ſuis en horreur : eh! pourquoi, monſtre? Parce que je t'ai traité ſans doute avec trop de douceur. Mais trembles! Le glaive eſt ſuſpendu ſur ta tête; ſi tu n'encenſes pas avant huit jours mon autel, tu es perdu,

(*a*) 482, Faveur.

Après ces mots la Blonde enragée ſe retira, en me lançant un regard furieux, & en me laiſſant bien interdit d'une réſolution ſi déſeſpérée.

Je fus pendant deux jours incertain du parti que je devois prendre. Les menaces de la Blonde forcenée n'étoient pas la ſeule choſe dont j'étois agité : depuis le jour que mon amour étoit ceſſé pour elle, j'en avois pris pour la Brune, ſa Sœur. Son enjouement m'avoit donné occaſion, dès le même inſtant que je l'avois reſſenti, de le lui apprendre, dans l'eſpérance que, vive comme je la connoiſſois, je ne me ſerois pas plutôt déclaré, que je ſerois heureux. Mais que je m'étois trompé ! Cette Brune ſi vive, ſi enjouée, n'étoit badine qu'en apparence. Elle étoit d'une ſageſſe à l'épreuve. En vain avois-je eu recours à toutes les ruſes que m'apprenoit ma vieille Hôteſſe tous les jours pour captiver une vertu entêtée, celle de la Brune n'étoit ébranlée d'aucune des attaques que je lui portois ; c'étoit un

roc, contre lequel tous les traits de l'amour s'émouſſoient. Sans prendre un ſérieux qu'elle ne connoiſſoit point, elle anéantiſſoit d'une ſeule phraſe plaiſante tout le ſérieux de mon langage preſſant & amoureux: elle employoit même des façons de s'exprimer ſi ſingulieres & ſi bouffones, pour tourner en ridicule mes ſoupirs les plus pathétiquement exprimés, que je ne pouvois moi-même m'empêcher d'en rire. Mais ce n'étoit que dans le moment même: à peine étois-je éloigné de cette charmante perſonne, que je tombois dans une rêverie mortelle. J'étois amoureux, & le plus amoureux de tous les hommes.

J'étois trop paſſionné enfin pour être prudent. J'eus beau vouloir cacher le feu ſecret qui me dévoroit, ſa violence me trahit. La Blonde emportée l'ayant bientôt reconnu, mit en uſage un artifice pour me rappeller à elle, auquel je ne pus réſiſter. Ce trait de la malignité du

ſexe eſt trop ſingulier, pour ne pas être détaillé.

Elle fut trouver ſa Sœur dans ſon cabinet, ſe jetta à ſes pieds toute en larmes, & lui dit, que ſi elle n'avoit pitié d'elle, ſa mort ſeroit la ſuite certaine de ſes refus. La Brune, dont le fond du caractere eſt excellent, lui demanda en quoi elle pouvoit la ſervir, & lui promit de ſe prêter à ſes déſirs. La Dévote, qui connoiſſoit combien ſa Sœur étoit eſclave de ſa parole, lui avoua ſon penchant pour moi, & la ſupplia, dans les termes les plus vifs, & en lui jurant de ſe tuer ſi elle ne lui accordoit pas ſa priere, de feindre de ſe radoucir en ma faveur, de me donner un rendez-vous la nuit ſuivante dans ſa chambre, afin qu'elle eût lieu de me voir, ſans que je m'apperçuſſe de la ſupercherie, & de continuer toujours ſur le même ton. Ce fut avec bien de la peine qu'elle parvint à obtenir une pareille grace. La ſage Brune eut beau en

remontrer les conféquences & les malheureufes fuites, rien ne put prévaloir; il fallut tout accorder, ou voir enfanglanter la fcene. On convint des faits. Celle que j'aimois à la fureur me parut plus férieufe lorfque je lui parlai de mon amour. Le même jour elle feignit d'être attendrie; quelques momens après, elle me dit en fouriant, que pour me rendre raifonnable, elle avoit trouvé un moyen, & que ce moyen étoit de me rendre heureux. Je me jettai, à ce difcours plein de charmes, à fes genoux, & je voulus l'en remercier par les tranfports les plus vifs. Arrêtez, me dit-elle, en rougiffant avec une pudeur adorable, je ne puis prendre fur moi de vous écouter en plein jour, vous n'y trouveriez pas votre compte; vous y perdriez, par la honte que j'aurois de fouffrir vos folies: remettons à nous expliquer fur cet article à la nuit prochaine. Je laifferai ma porte entr'ouverte . . . . . . Il fuffit; vous m'entendez.

Qu'on juge de ma joie & de mon ravissement : l'un & l'autre fut extrême. J'attendois cette nuit charmante avec l'impatience d'un Amant qui devient heureux, après avoir soupiré long-temps après son bonheur. Rien ne rend une faveur plus précieuse, que lorsqu'on la fait acheter. Je fus exact à l'heure, je trouvai la porte ouverte comme on me l'avoit promis : que vous dirai-je ? Je ne m'apperçus point du change : l'opinion décide. Je me trouvai le plus fortuné de tous les mortels.

Ce charmant commerce dura plusieurs mois. Je croyois posséder mon trésor, & je le possédois effectivement deux fois par semaine. Nous n'avions que ces deux jours à donner à notre amour, parce que c'étoient les seuls où ma Maîtresse pouvoit coucher dans sa chambre, du moins me le faisoit-elle accroire. D'ailleurs, j'avois des engagemens avec ma vieille Hôtesse, & il n'auroit pas été possible de suffire à tout. J'étois dans la bonne

foi : loin que mon feu diminuât, il devenoit de jour en jour plus vif : je ne me laſſois point d'être heureux.

Un jour que j'entretenois ma bonne Hôteſſe, c'étoit le premier jour de la lune (époque qui ne ſortira jamais de ma mémoire), je me ſouvins que la nuit ſuivante devoit être employée à répéter à mon adorable Maîtreſſe, que je l'aimois plus que ma vie. Cette idée me rendit penſif. J'étois prêt à (a) boire à la ſanté de ma Vieille : je lui avois préſenté le verre ; j'en reſtai-là. Il ſembloit que je fuſſe devenu un Terme. J'eus beau vouloir me contraindre, je demeurai dans cet état létargique. La Vieille s'en allarma : Que veut donc dire, me dit-elle, ce changement ? Qui peut, ô beau jeune homme, t'empêcher de me faire raiſon ? Tu connois mon empreſſement pour toi ; te manque-t-il quelque choſe ? Parles : tu ſais que, ſelon nos conventions, je me ſuis obligée à te loger, à

(a) 483. Faveur.

te nourrir & à te donner un sequin d'or toutes les fois que tu aurois la complaisance de m'entretenir : n'es-tu pas content? Tiens, en voilà quatre, & bois: de ton bonheur dépend le mien. Tu rêves, tu viens de soupirer; tu as sans doute des chagrins que j'ignore: viens, mon cher petit bouc, viens, dépose-les dans mon vieux sein. Si tu désires quelque chose, apprends-le moi; je te promets, sur la chaleur de mon antique tempérament, de t'accorder tout ce que tu me demanderas, quand il m'en coûteroit la dent pourrie qui me reste. Parles, mon bel enfant, ton silence me met à la mort; oui, ton état me confond.

Pendant ce discours j'eus le temps de me remettre. J'assurai ma Vieille qu'elle ne devoit attribuer l'état où elle me voyoit, qu'à un frisson que je ressentois depuis quelques jours, & qui, dès qu'il me saisissoit, me mettoit dans cet état. Cette excuse rendit le calme à son vieux cœur. Elle me dit de tâcher de dormir,

en

en eſpérant, diſoit-elle, qu'à mon réveil ce malheureux friſſon ſeroit paſſé. Afin même de le chaſſer plus vîte, elle me fit chauffer des ſerviettes, me frotta & paſſa une partie du jour à me tourmenter. J'enrageois. Pour faire finir une ſcene auſſi déſagréable, je lui demandai la permiſſion de me retirer dans ma chambre, en l'aſſurant que dès que j'aurois paſſé la nuit, il n'y paroîtroit pas le lendemain. Elle voulut me retenir dans la ſienne, afin, prétendoit-elle, de me veiller elle-même, & de me faire ſuer, pour faire ceſſer, diſoit-elle, mon friſſon; mais je m'expliquai avec tant d'impatience ſur toutes ces choſes, qu'elle me rendit enfin ma liberté. Allez, allez, poulet de mon ame; fais tout ce que tu voudras, me dit-elle; le mal que tu reſſens t'aigrit, tu ès jeune, j'eſpere que demain tu te porteras mieux. Enſuite de ces mots touchans, elle colla ſes levres deſſéchées & pendantes ſur les miennes,

& ſavoura un (*a*) baiſer ; & après cette douceur je regagnai ma chambre, bien heureux d'en être quitte à ſi bon marché.

Je commençois à m'aſſoupir, j'étois prêt à m'endormir, lorſque j'entendis ouvrir doucement la porte de ma chambre ; je jugeai que c'étoit ma belle Brune, j'ouvris mes bras (*b*) pour la recevoir. En effet, je ne me trompois pas. Je lui parlai avec des tranſports (*c*) encore plus vifs qu'à l'ordinaire ; je lui témoignai combien j'étois enchanté de ſa viſite, pendant plus de deux (*d*) heures. Elle en fut perſuadée ſans doute, car elle s'endormit bientôt après. Je ne fus pas longtemps ſans l'imiter. Jamais de ma vie je n'en avois eu tant beſoin, & jamais auſſi je ne fus éveillé ſi mal-à-propos.

Il n'y avoit pas une heure, à coup ſûr, que je goûtois les douceurs d'un ſommeil rafraîchiſſant & néceſſaire, lorſ-

(*a*) 484. Faveur. (*b*) 485. Faveur. (*c*) 486. Faveur. (*d*) 487. Faveur.

que je fus réveillé en furfaut par une gourmade de foufiets & de coups de poing, dont on me régaloit avec une vigueur à laquelle je n'avois garde de m'attendre. Le premier objet qui me frappa les yeux en les ouvrant, fut la forciere de Vieille, qui fe preffoit à m'affommer de coups. Dès qu'elle eut reconnu que j'étois enfin éveillé, elle s'écria: C'eft donc ainfi, fcélérat, que tu m'abufes & que tu me ravis à la fois tout ce que j'ai de plus cher dans le monde! Juftifie-toi, fi tu le peut, fur tous les crimes que je te reproche. Après m'avoir féduite, ô le plus indigne de tous les monftres, tu portes l'infamie jufqu'à enlever l'honneur de mes filles! Et vous, ô malheureufes, indignes de m'appartenir de fi près, comment fe peut-il que vous ayez été d'accord pour vous déshonorer fi cruellement? Falloit-il me porter le poignard dans le fein & m'arracher la vie après vous avoir donné la vôtre? Non, continua la Vieille en fe

laiſſant tomber à la renverſe, je ne puis ſurvivre à mon infortune extrême ! ô Terre, englouti-moi. Je ne vois plus que ton ſein pour m'arracher à mon funeſte ſort.

Pendant le temps que la Vieille avoit proféré ces exécrations, je m'étois reconnu. Quelle fut ma ſurpriſe extrême, de reconnoître que j'étois entre les deux Sœurs; oui, avec la Brune & la Blonde ! Parlez, m'écriai-je, en me remettant au lit, expliquez-moi ce myſtere : pendant que votre ſacrée Mere s'amuſe à s'évanouir, régalez-moi de cette hiſtoire. Il faut abſolument parler vrai : il n'y a que ce moyen pour nous tirer de ce mauvais pas. Il ne ſera pas difficile après cela de convenir de nos faits : l'on trouvera les moyens de ſe juſtifier, enſuite on recommencera ſur nouveaux frais.

La Dévote prit la parole la premiere, & m'avoua ſes lâches artifices. Je fus au déſeſpoir d'avoir été ſa dupe, & ſans une certaine conſidération que j'ai toujours,

eu pour ſon ſexe, je l'aurois jettée par la fenêtre. Je me contentai de lui donner vingt ſouflets, en lui jurant que ſi elle me rompoit davantage la tête de ſes cris, je l'étranglerois. Cette ſainte exhortation la rendit prudente : elle ſe tut, & je me tournai vers ma belle Brune, qui me parla ainſi.

Pardonnez, ô le plus aimable des jeunes hommes, pardonnez, ô *Tevodbiet*, à la rigueur de mon ſort. Vous venez d'apprendre, par le ſage récit de ma vertueuſe Sœur, combien il m'en coûta pour me prêter à ſes déſirs : je ne pouvois concevoir comment une Fille pouvoit reſſentir une ardeur auſſi vive pour un Amant dont elle n'étoit point aimée. Je me rendis, comme vous venez d'en être inſtruit, à ſes déſirs preſſans; vous vîtes ma Sœur, & je n'en fus point inquiete. Helas! d'où vient que cette indifférence a ceſſé! Je ne me verrois pas aujourd'hui la plus malheureuſe de toutes les créatures.

En prononçant ces derniers mots, la Brune, au lieu de pleurer, comme je m'y attendois, se mit à rire de toutes ses forces. Cessez votre extrême douleur, lui dis-je en la serrant étroitement entre mes bras, & achevez une histoire à laquelle j'ai tant de lieu de m'intéresser. Eh bien, continua cette charmante Fille, apprenez donc qu'un soir en me couchant, je me rappellai tout votre mérite, & que, pour la premiere fois de ma vie, je fus sensible pour un Homme. Je n'eus pas plutôt fait quelques réflexions à votre sujet, que j'enviai le bonheur que ma Sœur avoit de vous entretenir si souvent. Je résolus de profiter de la premiere occasion, pour savoir par expérience ce que je ne jugeois que par conjectures. Je me suis glissée (*a*) plusieurs fois aux rendez-vous que vous aviez avec elle, & en vous trompant habilement l'un & l'autre, je me suis livrée à la douceur (*b*) de votre entretien. Je m'en suis si bien

(*a*) 488. Faveur. (*b*) 489. Faveur.

trouvée, que depuis quelques jours je n'en ai pas échappé aucune occaſion. Sachant hier que votre indiſpoſition vous avoit obligé de venir paſſer la nuit dans votre chambre, j'ai guetté le moment: ma Sœur a ſans doute penſé de même, & voilà la cauſe légere de tout le bruit que fait ma révérende Mere. Mais en un mot, puiſque le mal eſt fait, qu'il ſubſiſte; ma chaſte Maman en dira tout ce qu'il lui plaira, mais je n'en uſerai à l'avenir ni plus ni moins.

Je trouvai tant de ſageſſe & de raiſon à ce prudent diſcours, que j'embraſſai glorieuſement celle qui venoit de le proférer. La Blonde ſe mêla à notre converſation, & fit connoître, dans le parti qu'elle prit, combien elle avoit de pénétration & d'humanité. Elle nous propoſa de faire enfermer ſa Mere, de travailler enſuite à mettre en honneur le fonds d'une boutique honorable de Mercier que ſon Pere avoit laiſſée en mourant, & de vivre enſemble avec intelli-

gence. Nous partagerons nos jours, s'écria-t-elle faintement, entre ma Sœur & moi, pour jouir de vos doctes entretiens; & s'il arrivoit que cette vie vînt à nous ennuyer, ou que nous nous dégoûtassions, avec le temps, les uns des autres, l'on vendra le fonds de la boutique, & après avoir partagé l'argent qu'on en retirera, chacun ira de son côté, & l'employera selon ce qui lui fera plaisir.

Cette proposition étoit trop raisonnable pour ne pas être acceptée; nous en jurâmes l'exécution par les fermens les plus capables de nous lier mutuellement. Après avoir raisonné pendant quatre heures d'horloge à ce sujet, & avoir fait tous nos arrangemens, nous envoyâmes chercher un Commissaire, à qui nous remîmes la vieille Mere, qui étoit enfin revenue, par nos secours, de sa foiblesse. Nous l'accusâmes, tous trois de concert, d'avoir renié les Dieux, & d'avoir voulu porter ses mains profa-

nes ſur le premier Magiſtrat de la ville, qu'elle avoit intention, diſions-nous, d'aſſaſſiner depuis long-temps. Cette dépoſition parut ſuffiſante pour la renfermer pour le reſte de ſes jours; & comme ma grandeur d'ame s'oppoſoit qu'on ne lui fît ſon procès, je dis à l'oreille du Commiſſaire, pour lui ſauver la vie, qu'elle étoit folle depuis deux ans, & que ſi ſes Filles n'avoient oſé le déclarer, c'étoit par bonté de cœur, & pour ménager l'honneur d'une famille trop diſtinguée, pour avoir à rougir de ce nouvel affront.

Le Commiſſaire frappa du pied d'admiration, & s'écria que j'étois le plus honnête homme qu'il y eût dans les Gaules. La Vieille fut condamnée à être miſe à la broche toute vive, & à être arroſée avec du miel roſat: mais en faveur de ma généreuſe dépoſition, on commua la peine en une priſon perpétuelle. Voilà comme ſe termina ce ſage procès, qui m'a acquis une gloire & une réputation qui ne s'effaceront aſſurément jamais.

Dès que nous fûmes délivrés de la ſacrée Mere, nous nous aſſociâmes, les Filles & moi, & nous fîmes valoir notre fonds. Il tripla au bout de l'année, & nous rapporta tant d'argent, que nous en étions étonnés. La ſeconde année fut encore mieux; mais, la troiſieme, la diſcorde ſe mit dans notre ménage; nous ne nous en apperçûmes pas plutôt, que nous convînmes de nous quitter, & de vendre ma charge. J'étois trop honnête homme pour diſputer les engagemens dont nous étions convenus. Vous vous êtes préſenté, ô grand *Dearchealb*, vous ſavez le reſte; je vous ſouhaite autant de bonheur que nous en avons eu, & ce ne ſera pas peu. Après ces mots le ſage *Tevodbiet* voulut ſortir; je l'arrêtai: Qu'allez vous devenir? lui dis-je. Fonder un ſaint *Ledrob*, reprit-il, & m'y enfermer pour le reſte de mes jours. Et les deux charmantes Sœurs, ajoutai-je, quels ſont leurs projets? La Blonde a fait connoiſſance avec un jeune Druide,

reprit le Mercier, & elle s'eſt engagée à reſter le reſte de ſa vie chez ce ſaint Religieux, afin de vaquer à ſon ſalut : pour la Brune, que j'ai tant aimée, & dont je ne me ſoucie plus, à cauſe d'une tumeur glandulaire qui lui eſt ſurvenue dans le palais, elle n'a point encore pris de parti. J'en ſuis bien aiſe, m'écriai-je ; je vais lui en propoſer un, & s'il lui convient, j'eſpere qu'elle aura lieu de ſe louer de ſon heureux ſort.

Tevodbiet, qui s'étoit levé & qui étoit prêt à ſortir, ſe remit ſur ſon ſiége, & me demanda quel étoit le parti que je voulois faire à la Brune ? Allons la trouver, lui dis-je, en paſſant poliment le premier : je m'expliquerai devant vous, & je ſuis perſuadé que vous approuverez l'idée qui m'eſt venue à ce ſujet. Le Mercier me ſuivit, & m'introduiſit chez la belle Brune, que je trouvai encore plus aimable que je ne me l'étois figuré. Je me jettai à ſes genoux en entrant : elle me reçut avec bonté, & me dit, en ſe

raclant la langue, qu'elle se trouvoit trop heureuse d'être visitée par un Homme de mon mérite. Je répondit à ce compliment comme je le devois, & pour lui donner bonne opinion de ma politesse, je la priai de vouloir bien me conduire dans un endroit commode pour satisfaire à quelque besoin. Elle me prouva, par la maniere dont elle en usa alors, combien elle étoit bien élevée. Non-seulement elle me donna la main jusqu'au quatrieme étage, mais même elle voulut bien me tenir compagnie dans l'endroit commode où nous étions montés. Elle poussa la générosité jusqu'à soutenir mon habit pendant le temps que je vaquai à cet honorable devoir. Qu'on ose s'écrier après cela qu'il n'y a pas de Femmes respectables! En vérité, ce seul trait devroit décider & conclure en leur faveur.

Cependant *Tevodbiet*, qui attendoit le résultat de ma visite, me demanda à mon retour si j'étois convenu avec la belle

Brune de ce que je devois faire en ſa faveur? Non, lui dis-je, j'ai voulu faire mes propoſitions en votre préſence à genoux, m'écriai-je, en mettant ma toque ſur la tête. Je vais parler, il s'agit de m'écouter avec une reſpectueuſe attention.

Tevodbiet, pénétré de ces paroles, s'agenouilla, & en fit faire autant à la belle Brune. Je ſuis marié, leur dis-je; ſi vous l'ignorez, je vous l'apprends: mes richeſſes ſont immenſes, & ma gloire ſans ſeconde. Je ſuis un modele de probité, de vertu & de valeur. Si cette belle Fille veut s'attacher à mon ſort, je lui promets un bonheur éternel: qu'elle ne s'embaraſſe point de ma Femme; qu'elle n'ait aucune inquiétude ſur ſon compte; je la regarderai comme une Compagne, & pour que ma ſotte moitié n'en puiſſe gloſſer, je prendrai de ſi ſecretes & de ſi prudentes précautions, que mon domeſtique même ne s'appercevra point de notre intelligence. Si le parti vous con-

vient, ma Belle, m'écriai-je, en adreſſant la parole à la charmante Brune, tout eſt décidé.

Il n'y avoit pas à répliquer à ce diſcours. *Tevodbiet* & la Brune en convinrent, & me témoignerent leur joie par des pleurs. J'emmenai ma nouvelle Maîtreſſe, qui me ſuivit avec une déſolation qui me prouva combien elle m'eſtimoit. Voilà un rare exemple de ſageſſe, dis-je à ma Femme en la lui préſentant: regardez-la, je vous prie, comme un ſecond moi-même. Ma douce Compagne fléchit les genoux à ce diſcours, & donna tous les témoignages que je pouvois attendre d'elle à ma Brune.

Pendant qu'elles ſe diſoient les choſes les plus déſobligeantes l'une à l'autre pour faire connoiſſance, je fis placer un troiſieme lit dans l'alcove, où il y en avoit déjà deux, & afin que perſonne ne ſoupçonnât mes deſſeins ſecrets, il fut convenu que la belle Brune coucheroit dans l'un de ces lits. On fut ſurpris de

la maniere dont j'en usois dans cette délicate occasion, & on convint qu'on ne pouvoit conduire une amourette avec plus de sagesse & avec plus de précaution.

Les ménagemens que je conservois pour ma moitié lui furent extrêmement sensibles; elle m'en remercioit à tous les quarts-d'heure : que j'eusse été heureux, si elle eût toujours pensé de même, ou, pour mieux dire, si mon devoir ne m'eût point appellé à la Cour! Mais ce fatal devoir m'obligea de m'éloigner, & mon absence dérangea la paix de la maison. Avant que de rapporter les malheurs qu'occasionna mon départ, les regles de l'histoire me forcent à quitter le fil de ma narration. Il convient, Seigneur, de vous apprendre le motif de la guerre où j'étois si nécessaire; il est trop intéressant, ce motif, pour le passer sous silence, & je ne doute pas que le Prince qui m'écoute ne m'en sache un vrai gré. De pareils traits d'histoire éclairent un Monarque, &

servent souvent de modele pour la conduite d'un Etat.

Le Roi que je servois étoit un Prince bisarre & jaloux de ses droits. A son avénement à la Couronne, il avoit remarqué que son prédécesseur, qu'on regrettoit encore & qu'on regrettera longtemps, avoit négligé plusieurs de ses droits, & cela parce qu'il étoit d'une bonté sans pareille, & qu'il ne pouvoit se résoudre à gêner la liberté du moindre de ses sujets. On en rapporte même plusieurs exemples singuliers. De temps immémorial, tous les sujets devoient, au premier jour de l'an, lui amener leurs filles, & selon le même usage, le Roi pouvoit en choisir une, passer une nuit avec elle, & la faire noyer le lendemain. Jamais il n'avoit usé qu'une seule fois de la prérogative de faire noyer la personne qu'il avoit honorée de sa couche: son humanité avoit répugné à cet usage cruel, c'étoit le terme dont il se servoit; & au lieu de cette barbarie, il avoit eu

l'indulgence de la faire jetter d'une tour en bas, & il honoroit ce ſpectacle de ſa préſence. Cette bonté d'ame lui avoit gagné tous les cœurs. La douceur de ſon regne le faiſoit adorer univerſellement, & cela fut reconnu ſi vrai à ſa mort, qu'on fut trois jours & trois nuits à faire des réjouiſſances publiques, qui prouverent aſſez combien on étoit touché de la perte d'un Monarque ſi humain.

Il s'en fallut beaucoup que ſon Fils lui reſſemblât. Il donna, dès les premiers jours de ſon inſtallation au trône, des preuves de ce qu'il ſeroit un jour. Le Conſeil lui ayant appris qu'on avoit arrêté des ſcélérats qui avoient conjuré contre lui, il les fit amener en ſa préſence, leur fit faire la barbe, & après leur avoir reproché leur crime & leur deſſein odieux, il les renvoya chargés de préſens, avec les gouvernemens les plus lucratifs de ſon Royaume. Un pareil traitement, qui prouvoit la dureté de ſon cœur, fit trembler tous ſes ſujets. On

ne douta point qu'il ne fût un jour un Tyran, plus barbare que tous les Rois de l'univers.

Pour revenir au ſujet de la guerre dont je me ſuis écarté, & donner une idée du Prince qui la faiſoit, j'avancerai qu'elle étoit auſſi injuſte que déraiſonnable. Le Roi prétendoit que ſes ſujets, ſelon un droit qu'on avoit négligé, à ce qu'il prétendoit, devoient, le jour de ſa fête, danſer dans les cours de ſon Palais, & recevoir un ſouper ſplendide, ſervi à ſes dépens, par les Officiers de ſa bouche. Aucun de ſes ſujets ne s'étoit montré ſoumis à cet uſage, quoique le Monarque eût fait ſignifier à tous les carrefours de la capitale, qu'il prétendoit que ce droit fût rétabli. Le mépris qu'on marqua pour cet avertiſſement, mit en fureur ce Prince cruel : il manda tous ſes Généraux, & leur fit part de la réſolution qu'il avoit priſe de punir les peuples de ſa capitale. Je fus un des premiers qui obéit : je reçus moi-même les

ordres du Roi. O Ciel! ſe peut-il qu'un Souverain puiſſe porter la barbarie ſi loin! Le croirez-vous, Seigneur? Comment oſerai-je vous rapporter ce terrible ordre!

« Que le troiſieme jour de la lune » mes peuples ſe trouvent à mon Palais » ſans exception (me dit mon Souverain): » je prétends les punir du peu de reſpect » qu'ils ont fait paroître en ne s'y trou- » vant pas le jour de ma ſacrée fête. Ils » ſeront tenus, pour réparer leur faute » horrible, de paſſer la journée à ſe di- » vertir aux tables qui ſeront ſervies par » mes Officiers, pour être régalés de » tous les mets les plus délicieux & les » plus délicats. J'entends que les Vieil- » lards & les Enfans qui ne pourroient » s'y tranſporter participent à la puni- » tion; & pour cet effet on aura ſoin de » leur porter chez eux des vivres & des » liqueurs en abondance. Telles ſont mes » intentions: à faute de quoi je les » déchargerai des ſubſides qu'ils me

» payent, & ils seront déshonorés à » jamais ».

Je vous avoue, Seigneur, que je tremblai à cet ordre. Le Roi s'en apperçut, & je me crus perdu. *Dearchealb*, me dit-il, vous mériteriez par le changement qui paroît sur votre visage, que je vous fisse coucher ce soir avec la Reine; mais, en faveur de votre bravoure & de vos bons & loyaux services, je veux bien oublier votre faute, & vous pardonner, à condition que vous receviez cette année le double des appointemens que j'ai coutume de vous donner. Cette mortification vous apprendra à respecter les ordres de votre maître, & à ne pas vous donner les airs une autre fois de faire des réflexions. Je baissai la tête; j'étois dans mon tort, & je me persuadois bien qu'il étoit aussi inutile de me plaindre que de répliquer.

Les peuples n'oserent pas se rebeller contre un ordre annoncé avec tant de précautions. Ils craignoient les troupes,

qui avoient été mandées de toute part. La fête du Roi fut ſolemniſée comme il l'avoit déſiré, & ils eurent le chagrin de la célébrer & d'y être régalés le plus ſomptueuſement. Le Prince, pour leur faire ſentir combien il étoit aigri contr'eux, eut la cruauté de les renvoyer avec des préſens. Cet acte de fureur ne ſera jamais oublié, & ſera lu de la poſtérité avec étonnement.

Dès que je ne me vis plus utile à la Cour, je demandai au Roi la permiſſion de retourner chez moi : il me l'accorda. Je me jettai dans un tombereau ſur le champ, & je fis une ſi grande diligence pour revoir mes foyers, que quoiqu'il n'y eût que dix lieues à faire pour y arriver, je ne fus que vingt-un jours en chemin. Tout eſt remarqué dans une homme en place : les nouvelles publiques firent mention de cette marche, & elle s'eſt tournée aujourd'hui en proverbe. Lorſqu'il eſt queſtion de vanter un courier, on dit : Cet homme va

comme un *Dearchealb* : C'eſt un oiſeau, il vole comme *Dearchealb* ; & bien d'autres tours figurés que je ne rapporte point par une modeſtie bien louable, & dont tout honnête homme doit ſe piquer.

Pourquoi me preſſois-je tant d'arriver ? Je trouvai tout en déſordre chez moi. Le croiriez-vous, Seigneur ? A peine en étois-je parti, que ma Femme avoit prétendu devenir la maîtreſſe : elle avoit obligé ma divine Brune à ſortir de la maiſon, & elle l'avoit renvoyée en la traitant des noms les plus odieux. Je frémis de fureur à cette nouvelle, & je jurai, ſur mes glandes ſacrées, que je ferois un exemple d'un attentat auſſi odieux. En effet, à peine fus-je inſtruit du crime, que je volai à la punition. Je montai dans l'appartement de ma Femme, je la pris par les cheveux, & je la jettai par les fenêtres. Rien n'étoit aſſurément plus doux & plus juſte que cette ſainte fureur : cependant, comme les choſes les plus équitables ne ſont pas celles qui

réuſſiſſent le mieux, il arriva, par un malheur effroyable qui occaſionna tous les miens, qu'un criminel qu'on menoit au ſupplice paſſa ſous la fenêtre dans le moment que ma Femme en tomboit. Il fut écraſé de ſa chute. On ne daigna point examiner ſi j'étois ou non l'auteur innocent de ce grave crime: on me ſaiſit ſur le champ, on me conduiſit dans les priſons; que dirai-je de plus? Je fus convaincu du crime de lèze-Majeſté, & en conſéquence condamné à perdre le pied gauche ſur un échafaud. On me cacha l'arrêt: ſi je l'avois appris avant ma grace, je me ſerois aſſurément arraché les yeux de déſeſpoir.

Quoique j'ignoraſſe l'affreux ſort qui m'étoit deſtiné, je ne laiſſai pas d'être d'une inquiétude mortelle. Le troiſieme jour de ma détention, je jugeai bien qu'il y avoit quelque choſe de terrible contre moi, puiſque la Reine ne venoit point me viſiter, comme c'étoit l'uſage. Je conçus d'ailleurs, à la gaité des mal-

heureux qui étoient commis à ma garde, qu'il se passoit des choses contre mes intérêts qui étoient plus graves que je ne l'imaginois. Toutes ces réflexions m'inquiéterent. L'incertitude est un affreux tourment : je voulus, à quelque prix que ce fût, parvenir à être instruit de mon sort; mais ce fut vainement. J'eus beau menacer tous ceux à qui je pus parler de les battre jusqu'à la mort s'ils me cachoient plus long-temps le fatal secret; mes menaces furent vaines, ils en pleuroient, & voilà tout ce que je pus obtenir.

Mais j'avois une aimable Amie dans le monde qui ne m'oublioit pas. Redoublez votre attention, Seigneur, continua *Dearchealb* en passant la main sous le menton du Roi : vous étiez inquiet hier de savoir ce qui occasionnoit l'intérêt que j'ai marqué pour les Femmes; vous allez l'apprendre, Seigneur, & après ce récit vous conviendrez que l'acte de la jeune Brune est d'un héroïsme & d'une délicatesse qui fait honneur à son sexe. Oui, oui, il

lui

lui fait honneur, & mérite assurément la premiere place dans l'antique & glorieux temple de mémoire.

J'ai dit que j'étois dans une inquiétude mortelle de ce que la Reine ne me visitoit (*a*) point, selon la coutume. La nuit du troisieme jour étoit presque passée; je n'avois pas été le maître de fermer l'œil: je commençois à désespérer de mon sort, & l'idée d'une mort honorable me jettoit déjà dans les horreurs du tombeau, lorsque j'entendis une voix qui me dit: *Courage, DEARCHEALB; ton corps sera bientôt la proie des oiseaux carnaciers. Avant deux jours tu jouiras de l'aimable liberté.* Je tressaillis de joie à cet oracle enchanteur. O vous, qui que vous soyez, m'écriai-je, qui daignez prononcer ces paroles consolantes, apprenez-moi quel est mon consolateur. Le

(*a*) L'usage de ce temps étoit, lorsqu'un Prisonnier étoit criminel, de recevoir une visite de la Reine: lorsqu'elle ne la rendoit pas, c'étoit une preuve qu'on étoit condamné à la mort.

voici, reprit une jeune perſonne que je reconnus pour être mon adorable Brune: Penſiez-vous que dans une occaſion auſſi délicate je vous oubliaſſe, & que je ſouffriſſe que vous périſſiez ſans ſecours? Connoiſſez-moi mieux, & ſans m'interrompre, apprenez tout ce que j'ai fait pour vous.

Je ne vous rappellerai point ma ſortie de chez votre Femme, & les mauvais traitemens dont elle m'a accablée pendant votre abſence : elle n'eſt plus; vous m'avez vengée, & cela me ſuffit pour le préſent: dans un autre temps je prétends faire imprimer un libelle contre ſa mémoire, qui la déshonorera entiérement; & cela par principe de charité, afin d'apprendre à toutes les Femmes mariées, le reſpect qu'elles doivent avoir pour celles que leurs Maris veulent bien leur aſſocier.

A peine fus-je ſortie de chez vous, que je courus chez la Reine; je ne vous apprendrai point par quel endroit j'ai

mérité l'honneur de ſon amitié : c'eſt un ſecret qui doit être encore gardé quelque temps. Elle me reçut avec ſa bonté ordinaire : je lui fis part de mes chagrins, & elle me conſola tendrement. Vous veniez de repartir, ô *Dearchealb*, de la Cour quand j'y arrivai. J'en fus au déſeſpoir ; mais ce ne fut rien en comparaiſon de la cruelle nouvelle que j'appris deux jours après : nouvelle qui m'auroit fait mourir mille fois, ſi la Reine ne m'eût pas fait confidence alors de l'intérêt qu'elle prenoit à vous. Elle trouva un moyen pour me mettre en état de vous ſervir, auſſi ſage qu'admirable. Elle fut trouver le Roi, lui apprit mon hiſtoire, & le ſupplia de vouloir bien m'honorer du titre de ſa Maîtreſſe. Ce Prince, tout barbare qu'on le dit, s'arracha les cheveux au récit de mes infortunes, & ordonna un deuil de huit jours en cette conſidération : pour la forme, & pour me rendre digne du titre de ſa Maîtreſſe, qu'il m'accorda ſur le champ, il me fit

fouetter trois jours consécutifs à tous les carrefours, & la Reine, qui m'accompagna, me couvrit de son manteau Royal lorsque la flagellation fut achevée. Elle me conduisit en pompe au Palais : le Roi descendit le degré, & vint me recevoir à la tête de tous les Grands ; il me baisa au front, & je fus reconnue Maîtresse déclarée. La Reine, qui me procura ce bonheur, avoit de bonnes raisons pour en user de la sorte : vous en conviendrez quand vous serez mieux instruit.

Dès que je fus revêtue de ma nouvelle dignité, nous travaillâmes, la Reine & moi, à vous tirer de la prison où vous aviez été mis, sans faire part de nos desseins à personne. Comme nous étions bien informées, & qu'on nous avoit appris que vos ennemis pourroient bien vous faire porter la peine attachée au crime de leze-Majesté, je pris le parti, d'intelligence avec la Reine, de croire cette accusation, & de faire marcher l'intérêt public avant celui du particulier.

J'avois été instruite qu'en matiere criminelle la vengeance publique prévaloit sur celle du Souverain. Sûres de notre fait, *Tevodbiet* fut chargé de se porter délateur contre vous, & de vous accuser de trois nouveaux crimes. Sa requête fut présentée, & lui admis à faire preuve. Je ne me ferai point valoir, mon aimable *Dearchealb*, en vous disant qu'il en a coûté des sommes immenses pour suborner des témoins: qu'il vous suffise de savoir, pour le présent, que vous êtes convaincu de trois crimes capitaux. Le premier, d'avoir assassiné sur les grands chemins; le second, d'avoir violé la fille d'un Citoyen distingué; & le troisieme, d'avoir mis le feu à une maison qui a été brûlée il y a un an, & dont on ignoroit l'auteur. Vous concevez bien après cela, que vous êtes bien & duement criminel public, & que, malgré l'envie de vos ennemis, vous ne serez point la proie de la justice de l'Etat.

Je fus si pénétré de reconnoissance pour

ce qu'avoit fait ma belle Brune, que je me jettai tout en larmes à ses pieds : elle se plut à mes tendresses, & souffrit que je les lui témoignasse par les expressions les plus pathétiques. En voilà assez, me dit cette sainte Fille ; réservez ces transports pour la Reine, elle les mérite. Apprenez à présent de quelle maniere j'en ai usé pour vous faire part de ces glorieuses nouvelles. Il sembloit impossible de pénétrer jusqu'ici ; mais jusqu'où le tendre amour ne pénétre-t-il pas ?

La Reine a tout fait dans cette occasion : elle a jetté, dans la boisson du Roi, une liqueur qui l'a endormi, au point qu'elle lui a ôté du doigt l'anneau royal, avec lequel je me suis fait ouvrir les portes de cette prison. Je ne puis en dire plus, ni rester davantage avec vous ; je crains toujours que le Roi ne s'apperçoive du tour affreux qu'on vient de lui jouer. D'ailleurs je veux, avant son réveil, me servir de ce même anneau, pour me faire délivrer, au trésor royal,

une ſomme dont j'ai beſoin pour effectuer une autre entrepriſe. Adieu, ſoyez tranquille : je ne doute pas qu'avant la fin du jour on ne vous conduiſe au ſupplice. Là vous aurez d'autres preuves d'un amour que vous ne connoiſſez pas encore. Après ces mots la belle Brune ſe retira, & me laiſſa dans une admiration de ſon héroïſme, qu'il me ſeroit difficile d'exprimer dignement.

Tout ce qu'avoit prévu cette adorable Perſonne arriva. La partie publique l'avoit emporté ſur la Majeſté ſouveraine : je fus condamné à être échaudé publiquement à la porte du premier temple, à y faire amende honorable, à être accroché par les feſſes ſur le grand chemin, & à y reſter juſqu'à ce que mort s'en enſuivit. On me lut, au commencement de la nuit, ma ſentence ; & je fus conduit aux flambeaux où je devois être échaudé par les (*a*) ſaintes Veſtales du

(*a*) Les Prêtreſſes du Temple avoient la belle prérogative d'exécuter les œuvres de la haute Juſtice.

temple. J'aurois bien voulu ne pas ſubir cette petite peine; mais il fallut fléchir ſous le poids de cette extrêmité: j'attendois, de minute en minute, ma divine Protectrice, & cet eſpoir diminuoit la rigueur de mes tourmens.

Cependant amende honorable étoit faite, que cette aimable Maîtreſſe ne paroiſſoit point; déjà la pompe marchoit, déjà les appareils de mon dernier ſupplice ſe préſentoient à mon ame inquiéte, & me jettoient dans une conſternation déſeſpérée: je crus que j'étois perdu. Dans cette angoiſſe affreuſe je fis vœu, que ſi le Ciel m'arrachoit, par un miracle, au malheur affreux que j'étois à la veille de ſubir, de faire perdre la vie à la belle Brune que j'adorois. Je conſacrai mon ſerment par un coup de ſifflet qui fut entendu de toute l'aſſemblée, & qui fut, à ce que je conjecturai, interprêté bien différemment.

Je commençois à croire, avec quelque raiſon, que ma Maîtreſſe & le Ciel

ne s'inquiétoient plus guere de mes affaires : déja le fatal crochet auquel je devois pendre bientôt, se montroit tristement à mes yeux ; encore un instant, mes fesses tremblantes & grassettes étoient la proie d'une pointe aigue, lorsqu'un cri général & perçant se fit entendre de tout le monde, & parvint jusqu'à moi. *Salut & bénédiction*, disoit ce cri, *de la part du Ciel, des Mers, de la Terre & du Feu. DEARCHEALB appartient aux Prêtres du Temple : c'est à eux à le punir de tous ses crimes ; il a blasphémé. Deux témoins viennent de le déposer à la face des Magistrats assemblés. Que son supplice soit suspendu ; qu'on nous le livre : selon la loi, c'est à nous d'en connoître. Nous prétendons demain le faire mettre à la broche, & le faire dévorer, après être cuit, à nos chiens.* Je tremblai à cé fatal changement. Je m'étois flaté, aux premieres paroles, d'un sort tout contraire : je ne doutai plus de mon malheur, sur-tout quand je vis arriver un Prêtre,

à la tête de plusieurs autres, la face couverte & la langue pendante. Mon sang se glàça dans mes veines à leur approche. Je savois que lorsqu'un Criminel leur est remis, c'est fait de lui, & qu'à peine le Ciel même pourroit le sauver. On m'emporta sans connoissance: qui auroit jamais prévu la fin de cette prodigieuse aventure?

En revenant de ma foiblesse, je me trouvai dans un lit excellent, & un appartement enrichi de tout ce que l'art & la magnificence ont de plus éclatant: j'étois seul, & j'eus tout le temps d'examiner, avec un délicieux étonnement, l'état où je me trouvois. Je ne savois qu'imaginer; je croyois être mort, & que mon ame, dégagée des liens de la matiere, recevoit dans le Ciel la récompense de toutes les bonnes actions que j'avois faites pendant le cours de ma vie.

Je faisois réflexion au changement prodigieux qui étoit survenu dans mes affaires, lorsque la porte de l'appartement

s'ouvrit. Un grand homme ſe jetta à genoux dès qu'il fut dans la chambre, cracha dans ſes mains, mit le front à terre, & après avoir récidivé la même cérémonie trois fois conſécutivement, il s'approcha de mon lit, & me demanda s'il étoit permis à la Reine d'entrer. Je ne ſavois que répondre. Pourquoi, diſois-je en moi-même, me demande-t-on cette permiſſion? Qu'a de commun la Reine avec l'infortuné *Dearchealb*? L'Inconnu qui m'avoit fait cette queſtion, pendant le temps que j'y réfléchiſſois, tiroit la langue & remuoit, avec un tournoyement continuel, le petit doigt de ſa main gauche qu'il avoit mis dans ſon oreille. Ce mouvement extraordinaire & cette langue tirée me parurent avoir quelque choſe de ſi beau, que je me plus à examiner l'un & l'autre. Je n'eus pas long-temps ce plaiſir: celui que j'admirois me tourna les épaules, retourna par où il étoit venu, & il en revint un autre, qui, après le même cérémonial, me fit la

même queſtion que m'avoit fait le premier. Je crus que je devois répondre, & je le fis avec le plus de reſpect qu'il me fut poſſible. Je ne ſavois ſi je veillois ou ſi je dormois, tant cette aventure me paroiſſoit extraordinaire & éloignée de la vraiſemblance. En effet, avois-je lieu d'imaginer que la Reine me demandât des permiſſions, & qu'elle eût des ordres à recevoir de moi?

A peine avois-je fait ma réponſe, que celui qui l'attendoit, fit reſpectueuſement la culbutte, & monta ſur une conſolle qui étoit ſous un trumeau. J'étois dans l'admiration d'une conduite ſi naturelle, lorſque la Reine entra, appuyée ſur deux de ſes Femmes. Je connoiſſois ſon viſage reſpectable: je me levai en chemiſe pour aller la recevoir. Reſtez, Seigneur, me dit-elle, en ſe proſternant à mes pieds & en portant ma chemiſe à ſa (a) bouche pour la baiſer; je viens vous témoigner la joie que j'ai de la mort

(a) 490. Faveur.

ſubite du Roi mon Mari, & vous ſupplier de me regarder comme une de vos petites Eſclaves. La parole lui manqua à ces mots : elle voulut porter une ſeconde fois ſa bouche royale à ma chemiſe pour la baiſer avec le plus profond reſpect; j'arrêtai ſa ſacrée main, je la (a) baiſai affectueuſement, plus ſurpris que jamais de la biſarrerie de tous ces événemens.

Dès que la Reine eut (b) reçu mon ſaint baiſer, elle leva ſon voile, & me demanda ſi je la trouvois à mon gré; Qu'on juge de ma réponſe. Cette Princeſſe étoit d'une beauté ſans pareille. Hélas ! il y avoit long-temps que j'en étois pénétré ! Le tranſport que je fis paroître dans ce moment lui fit changer de (c) couleur. Qu'on me laiſſe, s'écria-t-elle, avec le Roi, & qu'on n'entre que lorſqu'il ſera ordonné. A ces mots ſes Femmes s'éloignerent, fermerent les portes de l'appartement, & je me trouvai ſeul avec la Reine, bien étonné de ce

(a) 491. Faveur. (b) 492. Faveur. (c) 493. Faveur.

qu'elle m'avoit appellé Roi. D'une ſurpriſe je paſſois à une autre : ceci eſt un ſonge, me diſois-je; Plaiſe au Pere de la lumiere qu'il dure à jamais!

Vous êtes ſurpris, *Dearchealb*, me dit cette Princeſſe ; mais vous reviendrez de votre étonnement dès que vous ſaurez ce qui y a donné lieu. Apprenez que le feu Roi, de ſimple mémoire, étoit ſujet à des accès de bile qui, lorſqu'ils l'agitoient, lui faiſoient ſouhaiter ardemment de ne plus vivre, afin de quitter une couronne qui lui peſoit extrêmement. Ces accès duroient ordinairement vingt-quatre heures; & pendant ce temps on étoit obligé de le garder à vue, & d'empécher qu'il ne ſe ſaisît d'aucun inſtrument avec lequel il pût s'arracher la vie. Il n'y avoit que moi ſeule & mes Femmes qui ſuſſent la maladie de ce Prince. J'étois trop intéreſſée qu'il régnât, pour mettre le Roi en riſque d'être dépoſſédé : ſi le Conſeil avoit eu connoiſſance de la maladie du Roi, il

auroit choisi un autre maître; c'est un fait qui n'est pas douteux.

Tous les mortels ont leur manie: la mienne est d'une autre espece: j'ai toujours aimé les hommes, & depuis que je regne, il y en a peu dans le Royaume que je n'aye (*a*) honorés de quelques faveurs. Un jour que je revenois de courir les rues, comme c'est ma coutume toutes les nuits, je rencontrai un nommé *Tevodbiet*, Fils du Prince *Deatuni*; son visage me plut, je l'arrêtai, je fis connoissance avec lui, & je le conjurai, les larmes aux yeux, de devenir mon Amant. Je me flatois, après avoir levé mon voile, que ses transports seroient sa réponse; mais qu'elle fut ma surprise! Voici ses propres mots.

« Vous êtes plus belle que la Lune,
» vos yeux ont des charmes ravissans,
» vous êtes droite comme un cedre; mais,
» ô Reine, quand vous auriez dans vous
» seule les appas de toutes les Femmes

(*a*) 494. Faveur.

» réunis enſemble, je ne pourrois répon-» dre à vos déſirs » . . . Eh! pourquoi, monſtre? repris-je avec fureur. Parce que j'en aime une autre que vous, reprit l'ingrat avec un ſang froid qui me déſeſpéra; je ne puis, ſans ſon aveu, me livrer à vos ardeurs. Nous verrons, reprisje avec emportement; dans vingt-quatre heures tu viendras te jetter dans mes bras, ou tu dois compter que . . . . . Je n'en dis pas davantage : ſi tu chéris tant ma Rivale, tremble pour ſes malheureux jours.

Après ces mots je me retirai en fureur, & rentrai au Palais. A peine étois-je dans mon appartement, qu'on m'avertit qu'une Femme étoit à la porte du Palais qui me demandoit une audience ſecrete: on l'avoit rebutée vainement; j'ordonnai qu'elle entrât. Elle le fit avec beaucoup de décence & de reſpect: elle m'apprit en s'eſſuyant les gouſſets, qu'elle étoit cette Rivale que j'avois menacée de mon courroux. Rien n'eſt capable, me

dit-elle en ſe donnant un coup de peigne, de m'intimider : je brave la Religion & les Rois ; je n'ai qu'une vie, & ils ne peuvent que me l'arracher. Mais je vous aime, ô Reine, depuis long-temps : je viens vous faire le ſacrifice de mon Amant *Tevodbiet*. A mes ordres il eſt prêt de compâtir à vos brûlantes ardeurs ; un mot va le mettre dans votre lit : trop heureuſe d'avoir cette occaſion pour vous prouver que je vous ſuis entiérement dévouée. Je ferai plus, Princeſſe : je vous inſtruirai des moyens ſecrets dont vous devez vous ſervir pour prolonger vos plaiſirs. La piété, la ſageſſe & le devoir m'engagent à vous ſervir. J'ai tout dit, c'eſt à vous d'ordonner.

Je fus ſi tranſportée de la douceur de cette aimable Fille, & ſi édifiée de la beauté de ſes ſentimens, que je l'embraſſai tendrement : ſoyez à jamais mon Amie, lui dis-je ; ce ſaint procédé m'affectionne en votre faveur ; il n'y a rien que vous n'oſiez eſpérer de ma reconnoiſ-

ſance. Faites venir le beau *Tevodbiet*; apprenez-moi ces ſecrets favorables, il n'y a pas un moment à perdre; je me ſens étonnée (*a*): quand cet état me tranſporte, il faut que je ſois obéie ſur le champ.

La belle Brune ne me fit pas languir: elle cracha en l'air avec tout le reſpect qu'elle me devoit, enſuite elle me fit part de ces moyens promis. Un inſtant après elle ſortit, & me ramena le grand *Tevodbiet*. Je le reçus avec décence (*b*) dans mon lit: que vous dirai-je de plus ſur cet article? La complaiſance de ma rivale me la rendit chere; j'en fis mon Amie & ma confidente: mais afin que cela ne parût point à la Cour, j'allois la voir chez elle, & c'étoit-là auſſi où je voyois mon nouvel Amant, & où je jouiſſois d'un bonheur ſans pareil.

Il étoit trop grand ce bonheur pour durer: une Blonde que vous connoiſſez le troubla. Elle devint jalouſe, & ſon

(*a*) 495. Faveur. (*b*) 496. Faveur.

inquiétude la troubla. Il fut auſſi-tôt convenu entre nous, qu'on ſe ſépareroit: j'exigeai que *Tevodbiet* ſe retireroit ſecrétement dans le Palais. Ma belle Amie me fit confidence du goût qu'elle avoit pris pour vous, ô *Dearchealb*, & je l'en applaudis : je lui promis que je n'échaperois pas les occaſions de protéger ſes amours. Elle ſe jetta à mes pieds, me baiſa l'oreille, & m'aſſura, de ſon côté, qu'elle ſeroit toujours toute prête à ſervir juſqu'au moindre de mes déſirs.

Dans ce temps-là le Roi eut à ſe plaindre de ſes peuples, comme vous le ſavez mieux que perſonne, puiſque vous le ſervîtes ſi dignement dans cette occaſion. Je vous avoue, ô grand *Dearchealb*, que malgré ma paſſion pour le beau *Tevodbiet*, je ne pus vous voir ſans émotion. Je n'avois plus ma chere Brune pour lui faire confidence de mon nouveau goût: Amie comme elle m'étoit, je ne doutois pas qu'elle ne m'eût bientôt procuré les occaſions que mon amour déſiroit.

J'enrageois de la retenue qui m'empêchoit d'aller vous trouver dans votre quartier : je vous aurois appris, dès ce temps, les ſaints mouvemens que vous m'aviez inſpirés ; mais cette ſageſſe dont je me ſuis toujours piquée, me fit dévorer mes déſirs. *Tevodbiet* eut à en ſouffrir ; je ne lui donnois pas un moment de relâche, il étoit obligé ſans ceſſe de mêler (*a*) ſes pleurs avec les miens : c'étoit un vrai ſupplice ; je ne ſavois à quel aſtre me vouer.

La jalouſie vint au ſurplus m'agiter de ſes plus noires fureurs. Je ſavois que mon Amie la Brune vous étoit chere, & que ſi vous preſſiez un congé de la Cour, il n'avoit peut être pour objet que l'impatience & la douceur de la revoir. Cette idée mit le comble à mes peines : je réſolus, à quelque prix que ce fût, d'empêcher que vous la reviſſiez. Je ſavois combien elle m'étoit attachée, & quelquefois je me flatois, qu'apprenant

(*a*) 497. Faveur.

de ma bouche ma nouvelle flamme, elle me feroit un fecond facrifice. Dans d'autres momens j'en doutois : Que fais-je, me difois-je, fi fon attachement pour *Dearchealb* ne l'emportera pas fur le zele dont elle m'a fi fouvent affurée ? Ce doute prévalut. Je ne voulus rien rifquer ; j'appellai *Tevodbiet*, je lui fis part des craintes qui m'agitoient : il me propofa de les faire ceffer, en m'offrant de fe rendre fecrétement à la ville où vous demeuriez, & d'aigrir à tel point votre Epoufe contre la Brune, votre Maîtreffe, qu'elle la chafferoit honteufement.

Je trouvai tant d'efprit & de charité dans cette réfolution, que j'embraffai celui qui la prenoit : Allez, lui dis-je, ô beau *Tevodbiet*, volez, courez ; que ma Rivale foit éloignée ; je vous devrai l'honneur & la vie. *Tevodbiet* fit la culbutte, prit la pofte dans un de mes tombereaux, & fut s'acquitter des honorables paroles qu'il m'avoit données.

Hélas ! il ne réuffit que trop bien. A

peine trois jours s'étoient-ils écoulés, que la belle Brune, mon Amie, arriva, qui m'apprit les traitemens honteux avec lesquels on l'avoit mise à la porte. Je me fis un scrupule d'y avoir donné lieu lorsqu'elle me les détailla. En effet, peut-on pousser la barbarie plus loin ! Votre cruelle Femme la faisoit boire pendant le repas, & la forçoit à dormir les yeux fermés. Je ne finirois point si je m'étalois sur cet article : une relation aussi barbare est seule capable de faire frémir d'horreur. J'en souffris; mais ils t'avoient mis dans le cas, ô *Dearchealb*, de ne plus la revoir, & cela me consoloit.

La Reine me conta ensuite les raisons qui l'avoient portée à faire obtenir à ma Brune le grade honorable de Maîtresse du Roi. Je l'interrompis à cet endroit : Passons, Princesse, lui dis-je : votre Amie m'a fait part dans la prison de toutes ces choses; ce seroit une répétition ennuyeuse, & d'ailleurs vous ne vous en acquitteriez sûrement pas avec

autant d'eſprit qu'elle, quoiqu'elle n'en ait pas infiniment. Il s'agit, ô Reine extrêmement babillarde, de m'apprendre de quelle maniere vous m'arrachâtes au ſupplice, & de quelles raiſons vous vous ſervîtes pour obliger les Prêtres du Soleil à me reclamer dans un moment ſi critique. Vous allez être obéi, reprit la Reine en ſe fourant un doigt dans le nez; cet endroit n'eſt pas le moins beau de l'hiſtoire : on ne trouve pas aſſurément d'exemple de ce que j'ai fait dans cette occaſion. Prêtez-moi, je vous en conjure, une nouvelle attention.

La Brune, mon Amie, qui, par mes ordres, étoit attentive aux riſques que vous couriez, m'ayant appris que le Conſeil vous avoit condamné à perdre le pied, je pris la réſolution de vous ſauver de cette ignominie, à quelque prix que ce fût. Pour cet effet je me fis conduire au temple, avec tout l'éclat qui m'environne, à l'entrée de la nuit. Remarquez, ô *Dearchealb*, qu'il y alloit de ma vie,

au cas que le Roi l'apprît. Une Reine ne peut s'y rendre que pour accuſer ſon Mari de mépriſer les Dieux, & en ce cas, le ſimulacre dépoſſede le Roi régnant, & met la délatrice à la place. Depuis deux mille ans ce prodige n'étoit arrivé qu'une fois: & pourquoi? Parce que les Rois, qui ſont ſouvent plus forts que les Miniſtres du culte, avoient compenſé la rigueur de la Loi qui les dépoſe, en faiſant perdre le ventre à une Reine aſſez téméraire pour les accuſer. Je me ſuis écartée de ma narration, pour vous expliquer le myſtere; il en méritoit bien la peine, & vous devez m'en ſavoir gré.

Je hochai la tête à ce froid diſcours, & je dis poliment à la Reine, que ſes longueurs me fatiguoient. Elle me baiſa la main, en m'aſſurant de ſa reconnoiſſance & de l'admiration que je lui cauſois; enſuite elle ſe gratta la (a) cuiſſe, & continua ainſi.

La juſte crainte que j'avois du danger

(a) 498. Faveur.

que je courois, en faisant le pas qui décidoit de vos jours, me fit prendre de justes & de saintes précautions.

Je savois un moyen infaillible pour me délivrer du Roi, sans que les Dieux ni le public pussent m'imputer sa mort : il n'étoit question que de provoquer l'accès de bile auquel il étoit sujet, & de l'abandonner ensuite à ses fureurs. Pour y réussir, je l'entretins à l'oreille de tous les choses qui pouvoient irriter ses chagrins. A peine fus-je entrée en matiere, que ses yeux s'égarerent, & que son sang fermenta douloureusement : dès que j'en fus certaine je sortis, & le laissai, pour la premiere fois de ma vie, avec les Officiers qui le servoient. Je ne doutai pas que, dans le transport dont il alloit être agité, il ne voulût les tuer, ou qu'il ne les obligeât à l'assommer, dans la crainte d'être les victimes de sa fureur : que l'une ou l'autre de ces choses arrivât, cela m'étoit égal, étant à présumer que les malheureux que j'abandonnois à ses

fureurs, n'aimassent mieux porter leurs mains criminelles sur leur maître que d'en être assassinés. Ma conjecture fut juste. A peine étois-je sortie du Palais pour me rendre au temple, qu'un Officier que j'avois chargé de me rendre compte de ce qui se passeroit dans l'appartement du Roi mon Epoux, vint me dire que son accès n'ayant point été arrêté, il s'étoit poignardé lui-même aux yeux de tous ceux qui étoient présens. J'en bénis le Ciel; il ne pouvoit arriver rien de plus favorable à mes desseins. Je me trouvois la maîtresse de mon sort & du vôtre, la couronne m'appartenoit, je pouvois choisir un successeur; il ne s'agissoit plus, ô *Dearchealb*, que de vous délivrer de vos ennemis: Jugez, avec tout l'amour que je vous ai fait voir jusqu'ici, si je vous servis foiblement.

Dès que je fus à la porte du Temple, je fis annoncer ma venue. Le Grand-Prêtre & tous les Religieux vinrent me recevoir en chemise à la porte, & me demanderent avec respect les motifs qui

m'amenoient vers eux. Je vous accusai, Seigneur, des crimes les plus affreux contre la Religion; deux Femmes qui me suivoient, confirmerent ma délation. A peine le crime fut-il prouvé, que les Prêtres sortirent comme des Lions, & furent vous arracher au supplice que vous étiez à la veille de subir. Je fus en repos alors sur votre salut: il ne me falloit que deux heures pour vous arracher de leurs mains: je les employai à faire publier la mort du Roi, à me faire déclarer Reine, & à nommer un Successeur. Je vous aimois, ô *Dearchęalb*, pensez-vous que j'en pusse nommer un autre. Tout le monde, étonné de votre installation au trône, me bénit à jamais d'un aussi digne choix. On fut vous tirer des cachots où vous aviez été jetté; on vous proclama Souverain de ces Etats, nonobstant votre foiblesse qui duroit encore, & on vous amena dans ce Palais, avec toute la pompe convenable dans une pareille occasion.

A peine la Reine eût-elle fini son dis-

cours, qu'elle se leva & me demanda avec un (*a*) ruisseau de larmes, si j'étois satisfait de sa conduite, & si je confirmois sa royauté? Nous verrons, lui repartis-je, avec un air aimable & fier: ceci mérite assurément réflexion: en attendant, qu'on m'appelle mes gardes, car il n'est pas douteux que je n'en aye, puisque je suis Roi. Un Officier qui étoit monté sur la consolle, comme je crois l'avoir dit, sauta de-là sur le pied de mon lit, & se déclara Capitaine des gardes que je venois d'appeller. Eh bien, continuai-je, en lui (*b*) souflant dans l'œil, soyez fidele & vigilant: je remets à votre garde la Reine, & en attendant que j'aye disposé de son sort, qu'on la fasse saigner, & qu'on ne lui donne rien à manger; c'est le moins que je doive à toutes ses bontés. La Reine, pénétrée d'un traitement si

(*a*) 499. Faveur.

(*b*) Lorsque le Roi nommoit à un emploi, il souffloit dans l'œil de celui qui étoit honoré du grade, & pour marquer sa reconnoissance, celui-ci arrachoit quatre poils de la barbe du Monarque.

diſtingué, & qui prouvoit ſi bien ma reconnoiſſance, cracha ſur mes draps, & ſe retira, en me faiſant un ſigne obligeant.

Les prémices de mon regne furent l'admiration de tous mes peuples.

J'avois fait un ſerment; il falloit l'effectuer. J'ordonnai qu'on fît venir la Brune, dont il a tant été parlé dans le cours de cette vénérable Hiſtoire. A peine parut-elle, que, ſans lui donner le temps de m'exprimer ſa joie, je l'aſſommai d'un chenet qui ſe trouva ſous ma main: tout le monde applaudit à ma juſtice & à ma douceur, & j'entendois murmurer à mes oreilles, que jamais Prince n'avoit fait de ſi grandes actions, & qu'il étoit à naître que je ſerois un des plus grands qui eût jamais été. Ces diſcours me plurent; un Monarque les entend toujours avec joie. En effet, eſt-il de bonheur comparable à celui de ſe faire aimer, & de mériter une glorieuſe place dans le Temple de Mémoire?

Les premiers jours de mon regne furent occupés à continuer, par des actes de puissance & de justice, la bonne opinion qu'on avoit conçue de moi. Je débutai par faire arracher les yeux publiquement à la Reine ma bienfaictrice : ensuite je l'accusai de la mort du feu Roi, & après avoir prouvé clairement son crime, je la fis condamner à être embrochée, & à être servie sur un plat d'or, à la table des Prêtres du Soleil. Ce bel acte de sagesse fut l'entretien universel de tous mes sujets pendant quelques mois; on ne pouvoit se lasser de le louer.

Ensuite je m'attachai à corriger les abus. Jusques-là l'Etat avoit soin des Officiers qui avoient bien servi & étoient obérés, de pensions & d'autres entretiens; afin de l'en délivrer, je cassai dans le même jour tous ceux qui étoient en charge, tant dans l'Epée que dans la Robe; & afin de montrer mon respect pour la Religion, je fis revendre à l'enchere les places vacantes, & j'en partageai les de-

niers avec les Prêtres du Soleil. Qui ſe ſeroit attendu à ce grand coup de Politique & d'Etat ? La Cour & la Ville en furent dans une ſi grande admiration, que pendant plus d'un mois perſonne ne ſortit de chez ſoi ; c'étoit ſans doute pour ſe recueillir, & pour ne point être diſtrait dans l'admiration que je m'attirois ſi légitimement.

Ce n'étoit pas aſſez ; il falloit réprimer d'autres défauts dans le Gouvernement. Quand je montai ſur le trône, les enfans étoient ſoumis à leur pere, & ne jouiſſoient de rien qu'à ſa mort : cet abus étoit cauſe qu'ils paſſoient impatiemment leur jeuneſſe à maudire leur ſort : comment jouir des plaiſirs, ſans avoir les moyens de ſe les procurer ? Je fis publier un Edit, par lequel les peres & les meres étoient obligés de remettre leur bien à leurs enfans, ou de choiſir un genre de mort dans l'année. Cette brillante Loi combla de joie la jeuneſſe, & on la trouva ſi judicieuſe & ſi propre à former les bon-

nes mœurs, qu'on me dédia un temple, ſous le nom du Pere de la Jeuneſſe, où je fus porté en pompe par tout ce qu'il y avoit de plus charmant dans ma Capitale.

Je perfectionnai cette Loi, en permettant aux filles nubiles de s'abandonner à tous les plaiſirs qui les domineroient. En effet n'étoit-il pas horrible de rendre eſclave un ſexe pétillant, d'une décence triſte & forcée. Ce nouvel acte me gagna les Femmes. Je m'étayois inſenſiblement des colonnes les plus fortes de mon Royaume; il ſemble que je prévoyois les coups qu'on devoit me porter, & j'étois bien aiſe de prévoir à tout ce qui pourroit en arriver.

Il ne manquoit plus à ma gloire, pour me rendre le plus grand de tous les Rois de la terre, que de parvenir à délivrer mes peuples des préjugés, & de les tranquilliſer ſur les craintes de l'avenir. J'étois honteux qu'on attribuât au Pere de la lumiere, ſouverain Monarque des cieux,

toutes les paſſions attachées à l'humanité. Je voulois qu'on le révérât pour l'amour de lui-même, ſans vue de récompenſe ni de peines; & qu'on ne ſe perſuadât plus qu'il nous eût créés pour nous perdre éternellement. Je méditai ce grand projet pendant long-temps avant que de le mettre en uſage, & je le réſervois pour couronner tant de grandes actions. J'abolis par degré la ſuperſtition & mille momeries qui déshonoroient l'humanité. Il falloit peu-à-peu arriver au point éminent que je m'étois propoſé, & je voulois montrer à mes peuples que tous les jours de ma vie étoient employés à travailler à les rendre heureux. Je ne me contentai pas de frapper ces grands coups, je protégeai encore tous les endroits de plaiſirs. J'avois ſoin même qu'ils fuſſent pourvus dignement. J'entrai dans tous les détails; je viſitois juſques aux cabarets, j'entrois dans les maiſons commodes : plus on aimoit le plaiſir, plus on s'y livroit, & plus on me faiſoit la cour. J'étois le pre-

mier à en imaginer ; tout pétilloit à ma Cour, les graces & les ris m'accompagnoient sans cesse ; jamais Prince ne fut tant aimé & plus digne de l'être : qui eût osé prévoir les suites d'un état si heureux ?

Il y avoit quatre ans, trois mois & un jour que j'étois sur le trône, lorsqu'une nuit, sur les trois heures, je fus réveillé en sursaut par un Adolescent que je faisois coucher avec moi, & cela à cause que j'avois peur la nuit. Seigneur, me dit-il à l'oreille, on a déja frappé trois fois à la porte, faut-il que j'aille ouvrir ou que je la laisse enfoncer ? Ni l'un ni l'autre, repris-je ; vous êtes un petit étourdi qui n'avez que de la beauté, & pas l'ombre du jugement. Qui voulez-vous qui frappe à la porte du Roi à une heure aussi indue ? J'achevois à peine ces mots, que j'entendis distinctement trois nouveaux coups. Ouvrez, disoit-on, le Grand-Prêtre & sa Toque sont à la porte ; qu'on ne fasse pas attendre davantage,

autrement on enfoncera respectueusement. J'embrassai (*a*) l'Adolescent d'effroi : ah ! lui dis-je, nous sommes perdus ; l'arrivée du Grand-Prêtre m'est d'un mauvais augure : jamais la Toque ardente n'approche les palais que, comme un phénomene sinistre, elle ne prédise les plus affreux malheurs.

Je tremblois comme une feuille agitée par *Eole* en fureur, je ne savois à quoi me résoudre ; mais le Grand-Prêtre impatient, m'arracha de l'embarras cruel de me décider. Il fit enfoncer respectueusement ma porte : je le reconnus à la lueur de trois lampes qui pendoient de sa Toque. *Salut*, me dit il, en me mettant les doigts dans le nez : *rends cet enfant aux Prêtres du Soleil auxquels il appartient, & viens avant le lever du Pere de la lumiere, rendre compte de ton administration & des projets hardis qui sont venus à ma connoissance. Apprends, ô Roi téméraire, qu'on arrive au Trône par le Culte, & que*

(*a*) 500. Faveur.

dès qu'on y touche, le même Culte dépoſſede auſſi facilement qu'il a inſtallé. En prononçant ces mots, le cruel Prêtre du Soleil ſaiſit l'Adoleſcent par un bras, le jetta dans ſa large chemiſe & diſparut, en fronçant un ſourcil qui me fit frémir & qui me plongea dans l'abattement le plus affreux.

La crainte d'un événement plus fâcheux me décida : je me levai, je me ſaiſis de quelques bijoux qui ſe trouverent ſous ma main, & je ſortis du palais par un endroit ſecret dont j'avois ſeul la clef. Je vendis à un Juif mes diamans, & de l'argent que j'en fis, j'achetai l'habit d'un Militaire & ſa monture, dans l'intention de fuir & d'aller chercher un aſyle dans un autre Royaume. Le reſte de mon hiſtoire eſt trop peu intéreſſant pour vous en faire, Seigneur, le rapport, continua *Dearchealb.* J'arrivai dans ce Royaume, où j'eus bientôt de l'emploi. Un Officier général m'ayant manqué quelques années après, je fus obligé par honneur d'en mar-

quer mon reſſentiment. Je vins à la Cour pour me plaindre; *Vetubeali*, le premier Miniſtre alors, me traita durement. Ne ſachant plus que devenir, & prévoyant la grandeur ſuprême qui attendoit le grand *Tanitbudan*, je lui fis ma cour; il fait le reſte. Je n'ai plus qu'à me moucher & à le féliciter du plaiſir que mon récit a dû lui cauſer infailliblement.

Le Roi, qui ne s'attendoit pas que cette belle & mémorable hiſtoire dût ſi-tôt finir, ſe gratta l'épaule & en marqua ſon chagrin. J'avoue, s'écria-t-il, que vous avez des raiſons graves de vous louer du ſexe que je perſécute; mais, à votre place, ma reconnoiſſance ne ſe feroit pas bornée aux ſimples actes que vous m'avez rapportés. *Croſelivesgol* fut de ce ſentiment, & juſqu'à ce qu'on fût arrivé à l'appartement ſecret de *Lodeorbarli*, il fut queſtion de cet article. Le Prince, qui déclinoit de jour en jour de ſon aigreur pour les Femmes, parut dans cet entretien moins irrité que jamais: ſes fideles confidens en

bénirent le Ciel, & firent des vœux sinceres pour que les apparences ne fussent pas sans réalité.

Dès que le Roi fut arrivé à l'appartement secret, il ordonna à *Dearchealb* d'aller chercher *Urgocenie*. Nous verrons, s'écria-t-il, en contraignant un soupir, si nous pourrons parvenir à apprendre quelque chose d'elle. Le premier Ecuyer, qui deméloit l'impatience de son maître, se pressa de sortir & d'obéir à cet ordre; mais *Tanitbudan* le rappella: au moins, lui dit-il, conduisez-vous de sorte que cette Fille n'ait pas à se plaindre de notre cruauté: s'il arrivoit qu'elle fût entre les bras du sommeil, qu'on ménage doucement son réveil. *Dearchealb* ressortoit, surpris de cette douceur. Attendez, lui dit encore le Roi, adressez-vous à la Gouvernante, pour qu'elle entre dans l'appartement d'*Urgocenie*: sage comme elle est, votre vue l'embarrasseroit, si elle se trouvoit dans un état à ne point être vue décemment.

Le Roi, qui s'apperçut après le départ du premier Ecuyer, que *Croſelivesgol* le regardoit fixement, rougit; il ſe rapella tout ce qu'il venoit de dire à *Dearchealb*, & comprit combien les inquiétudes qu'il venoit de faire paroître, déceloient le fond de ſon cœur. Il fut embarraſſé un moment; mais il avoit trop d'eſprit pour que ce trouble durât plus long-temps : il dit à ſon Miniſtre : vous devez juger par les ménagemens que j'ai pour votre Fille, ménagemens que vous ne m'avez point vu encore pour aucune perſonne de ſon ſexe, ſi je vous conſidere, ô *Croſelivesgol*. Je me ſuis mis à votre place, & j'ai compris combien une autre conduite vous auroit été ſenſible. Il n'eſt pas juſte que je vous humilie, & que vous ſouffriez de mes humeurs : vous verrez dans les ſuites que ſi je les ai contractées injuſtement, je ſuis aſſez maître de moi-même pour m'en défaire lorſque je le croirai convenable, & pour réparer le mal qu'elles m'auront porté à faire. Le Prince

attendit la réponſe de ſon premier Miniſtre. Elle fut ſage & convenable ; l'adroit *Croſelivesgol*, qui connoiſſoit l'humeur du Roi, ménagea ſi bien les termes, que ſon maître n'eut pas lieu de croire que le fond de ſon cœur eût été pénétré.

Dearchealb, qui vouloit s'acquitter avec la derniere politeſſe de ſa commiſſion, ne revint pas auſſi promptement que l'auroit déſiré l'impatient *Tanitbudan*. *Croſelivesgol*, qui remarquoit adroitement les mouvemens de ſon maître, ne douta point que ſa Fille ne fût mieux dans ſon eſprit qu'il ne vouloit le laiſſer paroître. Le Prince ſe promenoit, & regardoit à chaque inſtant vers le lieu par lequel elle devoit arriver ; ſes diſcours étoient embarraſſés & ſans ſuite ; il n'étoit pas difficile de juger que l'eſprit n'étoit pas dans ſon aſſiette ordinaire. En effet, le Roi ſouffroit du retardement qu'apportoit *Urgocenie* à ſa venue. Tantôt il en accuſoit ſon premier Ecuyer, un moment après il craignoit qu'il eût manqué de

déférence, & que cette fille, trop fiere, eût refusé d'obéir à son ordre. Cette idée l'agitoit au dernier point ; en cas qu'elle eût lieu, il ne favoit quel parti prendre. Il étoit déjà prévenu trop favorablement, pour user de son autorité suprême. Aller la trouver lui-même, c'étoit risquer de se découvrir; & il avoit des raisons secrettes pour cacher ce qu'il étoit, le plus long-temps qu'il lui seroit possible. Il connoissoit par une fatale expérience l'ambition des Femmes, & il vouloit absolument n'en pas être la dupe une seconde fois.

Son trouble ne dura qu'aussi long-temps que la Fille de *Croselivesgol* tarda à paroître. A peine l'entrevit-il, que l'admiration succéda à ses inquiétudes: sa taille, son grand air & les graces qui l'accompagnoient, furent l'objet de son examen. Malgré le négligé dans lequel elle s'offrit à ses yeux, il la trouva divine, charmante, adorable; il n'eut pas la force de lui

parler; il n'avoit que des yeux, il ne pouvoit qu'admirer.

Dearchealb, après avoir conduit la Fille de *Croſeliveſgol* dans le cabinet ſecret, repaſſa dans l'appartement où étoit le Prince, & l'en avertit à l'oreille, ſe perſuadant, à cauſe du ſilence que gardoit *Tanitbudan*, qu'il ne s'en étoit pas encore apperçu. Le Roi, qui obſervoit à travers un trou pratiqué exprès, les charmes d'*Urgocenie*, qui ſe croyant à l'abri des regards curieux, avoit découvert ſon viſage, entendit à peine le diſcours de ſon Ecuyer. Quelle eſt belle! s'écrioit ce Prince en lui-même. Ah! ſi ſon cœur eſt auſſi pur que ſon viſage eſt aimable, qu'il fera le bonheur de celui qui ſera aſſez fortuné pour lui plaire! Le Prince fut un temps en proie à ces douces réflexions: il ne ceſſoit d'examiner le doux objet qui lui cauſoit tant d'émotion, & il fut heureux que ſon appartement fût par ſon ordre ſans lumiere, ſon

premier Miniſtre & ſon Ecuyer auroient connu ſans énigme toute la grandeur de ſa paſſion. Mais ce Prince, qui vouloit voir ſans être vu, avoit fait retirer les lumieres; il n'y en avoit que dans le Cabinet d'*Urgocenie*, & cette précaution le mettoit à couvert de ce qu'il avoit craint.

Croſelivesgol, qui ne ſavoit que penſer du ſilence de ſon Maître, prit la liberté de lui en demander la raiſon. J'attends, lui dit le Roi ſurpris de ſa diſtraction, qu'*Urgocenie* continue ſon hiſtoire. Cette belle Fille, qui entendit ces mots, prit la parole, & avec ce ſon de voix charmant dont on a parlé, elle reprit la ſuite des aventures de la ſage *Noſpernic*, reſtée à l'hiſtoire ſuppoſée de *Filotunvele*, pour inſinuer à cette belle Fille que le Pere de la lumiere étoit réellement celui qu'elle avoit trouvé dans ſon lit.



*Continuation de l'Hiſtoire d'*URGOCENIE*, contenant la ſuite de celle de* NOFPERNIC *& de* FILOTUNVELE*. Apparition.*

Une nuit que j'étois enſevelie dans un profond ſommeil, je fus réveillée en ſurſaut par un bruit terrible & éclatant. J'en frémis de frayeur, auſſi bien que de la lumiere brillante dont la chambre étoit éclairée. Je ne ſavois ſi je veillois ou ſi je dormois : je vis au-deſſus de ma tête les cieux ouverts ; ô ſage *Nofpernic* ! quelle étendue immenſe ! des étoiles d'un éclat ſans pareil tournoient avec plus de vîteſſe qu'une roue peſante miſe en mouvement ſur ſon axe par les efforts des bras les plus puiſſans. Au lieu que l'éloignement diminuât les objets, plus ma vue perçoit dans l'eſpace, & plus ces mêmes objets me paroiſſoient grands & immenſes. O profondeur de l'éternité ! comment vous définir ? Je me perdois ; mes eſprits concentrés ne pouvoient qu'admirer, & ne réfléchiſſoient

point : j'étois dans un état inexprimable. Je me tais ; comment pourrois-je expliquer tant de miracles ? Il n'appartient qu'à l'Auteur de la voûte azurée d'en faire dignement le rapport.

Je ne ſavois ce que pouvoit ſignifier une apparition ſi marquée, lorſqu'un coup de tonnerre me fit fermer les yeux & redoubla mon effroi. Mais, ô prodige nouveau ! je vois le Pere de la lumiere lui-même, tel qu'il daigne ſe montrer aux mortels. Qui peut fixer ſes regards ſur ce grand mobile de la nature. Les miens, par une prédilection que je n'attribue qu'à vos ferventes prieres, ô pieuſe *Noſpernic*, remarquerent & diſtinguerent le Pere de la nature. Je le vis comme une Mer vaſte & profonde, enflammée de toutes parts ; je diſtinguai peu-à-peu une figure humaine, plus belle que toutes celles que les Poëtes & les Peintres peuvent définir, qui ſe développoit inſenſiblement de ce cahos enflammé : elle ſortit de cette mer brûlante, & comme ſi elle eût nagé dans

les airs, elle deſcendit juſqu'à moi. Que de beautés! que de charmes? ô *Noſpernic*, que votre ſort eſt heureux! Ce bel adoleſcent, cet homme divin s'arrêta. Ecoute, ô *Cernogla*, me dit-il, tu vois en chair & en os le pere de la lumiere; proſterne-toi, tremble, gémit, pleure, que mille tranſports t'agitent, & que tes ſens confondus de ma préſence, en voulant trop agir, ſe concentrent & n'agiſſent plus. Tu me vois; ô mortelle, revêtu d'un corps comme le tien, afin que ma préſence divine n'anéantiſſe point ton être. Je t'ai choiſie pour préparer la ſage *Noſpernic* à la ſacrée viſite que je veux bien lui rendre. Va, dis-lui que ſes prieres ferventes, que ſes ſoupirs embrâſés ont trouvé grace devant le Pere de la nature: ne feins point de l'aſſurer que ſes vœux ſeront exaucés. Je l'ai choiſie pour la remplir de mon onction divine; ferme les yeux, je diſparois pour toi à jamais.

Le Soleil dit, & l'apparition ceſſa. Je me rendormis un moment après. Je con-

ſervai précieuſement à mon réveil tant de précieuſes images ; mais ô pieuſe *Noſpernic*, je n'oſai vous révéler ces myſteres : je craignois de vous compromettre avec le Pere céleſte, en vous mettant dans le cas de douter d'une apparition auſſi réelle. J'ai eu tort ; j'en fais l'aveu, & je ſuis prête d'expier mon crime par toutes les pénitences qu'il vous plaira de m'impoſer.

En achevant ces mots, la fauſſe *Cernogla* ſe renverſa par terre, ſe roula comme une déſeſpérée, & donna toutes les marques d'une perſonne outrée de triſteſſe & de fureur. Ces témoignages du plus ſenſible regret inſpirerent de la confiance à la belle *Noſpernic* : elle ne douta point de la réalité de l'apparition, & ſon idée confirmée, tous ſes doutes & ſes ſcrupules s'évanouirent. Elle ſe proſterna à terre, invoqua le Pere de la lumiere, lui demanda mille fois pardon d'avoir douté de ſes bontés amoureuſes, l'invita à l'en honorer de nouveau, & après avoir prié

pour elle-même, sa compassion pour les convulsions de l'adroit *Filotunvele*, lui fit supplier le même Dieu d'appaiser son courroux, & de cesser de tourmenter la fausse *Cernogla*: elle ne doutoit pas que l'état qu'elle affectoit ne fût une juste punition de ce qu'elle n'avoit pas rempli les ordres du Soleil. Dans cet esprit, elle se mit toute (*a*) nue, avec l'espérance que cet état décent la feroit exaucer. En effet, *Filotunvele*, plus occupé d'un spectacle si cher que du rôle qu'il affectoit, cessa tout-a-coup de le continuer. *Nosfpernic*, qui s'apperçut de ce changement occasionné par ses charmes, & qui crut qu'elle étoit exaucée, fit pieusement la culbute, & invita sa prétendue Confidente de l'aider par ce saint exercice à remercier la Divinité.

Filotunvele, par complaisance ou par quelqu'autre raison dont on ne dit mot, (*b*) fit cent culbutes plus graves les unes que les autres. Après ce saint exercice, on

(*a*) SOI. Faveur. (*b*) SOI. Faveur.

vaqua

vaqua à la méditation ; le ſoupé ſuivit, & après quelques réflexions ſur les événemens paſſés, chacun ſe retira dans ſon lit.

Noſpernic, preſſée par ſon amour divin, fut la premiere à ſe coucher, & avoua naturellement à ſa fauſſe Confidente, qu'elle ſeroit la plus heureuſe des mortelles, ſi le Pere de la lumiere l'honoroit cette même nuit de ſa préſence. *Filotunvele*, qui avoit ſes raiſons pour ne pas le déſirer, la prévint, en lui inſinuant, qu'après les doutes qu'elle avoit marqués, il ne lui paroîtroit pas extraordinaire que le Soleil la punît en ne la voyant pas, comme elle l'eſpéroit. Cette réflexion humilia *Noſpernic* ; elle en pleura amerement, & ſa douleur attendrit à tel point *Filotunvele*, qu'il penſa prendre un parti contraire à celui qu'il avoit prémédité. Une réflexion prudente & politique le contint : il n'étoit pas mal-adroit de faire languir du moins un jour la belle Dévote : Plus on déſire un bien, & plus il devient

précieux lorſqu'on en jouit. La nuit ſe paſſa ſans événemens. Le réveil de *Noſpernic* fut aſſommant ; elle avoua avec douleur, que le Pere de la nature ne l'avoit point honorée de ſa viſite : Si cela continue, s'écria-t-elle en pleurant comme un oye, je ſuis perdue ; j'en mourrai de douleur. *Filotunvele* la conſola, & l'aſſura que ſon Amant divin lui étoit trop attaché pour l'abandonner à jamais ; au contraire, lui dit-il, cette petite brouillerie le rendra peut-être plus amoureux que jamais. J'ai lieu de le croire ; dès que nous attribuons aux Dieux nos paſſions, pourquoi ne pas imaginer qu'ils ſont ſujets aux mêmes foibleſſes ? En un mot, c'eſt un Homme que votre Amant céleſte, il s'eſt apparu comme tel, & comme tel, ô *Noſpernic*, il en uſera avec vous.

Si ce diſcours ſpécieux tranquilliſa la ſage *Noſpernic*, la nuit ſuivante la raſſura encore mieux. *Filotunvele*, qui empruntoit le perſonnage d'un Dieu, en voulut

ſoutenir dignement le caractere : il ſe comporta ſi honnêtement (*a*) dans cette viſite ſacrée, & donna (*b*) des preuves ſi ſaintes de ſa chaſte préſence, qu'après s'être éclipſé, la belle *Noſpernic* conſerva l'odeur (*c*) de ſa ſuave apparition. Elle ſe réveilla avec une gaieté (*d*) qui ne lui étoit pas ordinaire, & comme elle ne croyoit plus avoir les mêmes raiſons pour taire ſon bonheur à ſa fauſſe Confidente, elle lui en confia les circonſtances avec une rougeur (*e*) ſi ſatisfaiſante, que *Filotunvele* jugea qu'il n'étoit plus beſoin de feindre, & qu'après de tels avantages il pouvoit ſe déclarer à la premiere occaſion.

L'on n'eſt pas plutôt parvenu à combler un déſir, que l'eſprit inconſtant vole à un autre. Que manquoit-il au bonheur de *Filotunvele* ? Ne poſſédoit-il pas un tréſor précieux, & après lequel il avoit tant ſoupiré? Qu'oſoit-il eſpérer de plus?

(*a*) 503. Faveur. (*b*) 504. Faveur. (*c*) 505. Faveur. (*d*) 506. Faveur. (*e*) 507. Faveur.

Il ſouhaita de devoir ce bonheur à ſon amour, & non pas à l'idée fantaſtique qu'il avoit eu tant de peine à inſinuer. Pour cet effet il oſa riſquer le tout pour le tout. La nuit ſuivante il ſe gliſſa dans les chaſtes bras de *Noſpernic*, & au lieu de prendre la ſainte précaution de ſe retirer, comme il avoit fait, avant le jour, il réſolut de demeurer expoſé aux yeux de ſa ſage Maîtreſſe. Nous allons voir dans un moment ce que cette imprudence lui attira.

La pieuſe *Noſpernic*, de ſon côté, reprit le déſir extrême de jouir du charmant avantage de voir en face (*a*) ſon Amant glorieux. Après pluſieurs réflexions pour ſe procurer cette douceur, (*b*) elle réſolut de le ſurprendre au milieu de ſon ſommeil, comme elle avoit fait la derniere fois. Si le haſard, dit elle en elle-même, ne m'eſt pas plus favorable, & que ſes traits divins me ſoient une ſeconde fois cachés, je m'y prendrai (*c*) de ſorte qu'ils n'échapperont point à mes regards:

(*a*) 508. Faveur. (*b*) 509. Faveur. (*c*) 510. Faveur.

oui, je me procurerai le plus doux (*a*) plaiſir que je puiſſe jamais reſſentir. Il ne manque à mon bonheur que ce dernier trait; pourquoi m'en priverois-je? Qui pourroit m'empêcher d'en reſſentir la douceur?

Chacun de ces Amans décidé ſur leurs deſſeins mutuels, il ne leur fut pas difficile de réuſſir à les exécuter. *Noſpernic*, remplie de ce deſſein, comme Femme, fut la plus impatiente à combler ſon déſir. Elle veilla ſur elle-même, & fut tellement maîtreſſe de ſes ſens aſſoupis, que *Filotunvele* s'endormit avant elle. Cet inſtant parut trop favorable pour n'en pas profiter. La jeune Perſonne ſe levè avec le moins de bruit qu'il lui eſt poſſible; elle apporte un flambeau caché dans un cabinet, tout prêt à l'éclairer; elle le porte au viſage de celui qu'elle croit un Dieu. Quelle eſt ſa ſurpriſe! Elle recule de deux pas; elle reconnoît *Cernogla*. O Ciel! s'écria-t-elle, que

(*a*) 511. Faveur.

ſignifie ce myſtere ! Le Pere de la lumiere emprunteroit-il les traits d'une Amie chérie, pour me donner des preuves de ſon amour ! Elle enviſagea plus curieuſement l'objet : plus elle le conſidere, plus elle ſe trouve étonnée. Ce n'eſt plus un effroi dont elle eſt ſaiſie, c'eſt un déſir violent d'être éclaircie d'un doute qu'elle rejette vainement. Elle paſſe au lit de *Cernogla ;* perſonne ne le remplit : autre ſujet d'embarras. Que penſer dans une occaſion auſſi ſérieuſe & auſſi difficile à concevoir ? Elle ſe décide enfin ; elle ſe munit d'un poignard : Ouvre les yeux, qui que tu ſois, s'écrie-t-elle en éveillant *Filotunvele ;* parle : es-tu *Cernogla*, ou quelque fantôme qui emprunte ſes traits ? Parle, te dis-je ; il faut répondre vrai. Je ſuis trompée, je n'en puis plus douter ; je veux abſolument être éclaircie.

Filotunvele, qui s'étoit réveillé aux premieres paroles de *Noſpernic*, & qui ſe rappella la réſolution qu'il avoit priſe de ſe déclarer, lui avoua le rôle qu'il

avoit joué auprès d'elle, & sa supercherie. La dissimulée *Nospernic*, qui avoit caché son poignard jusques-là, contint sa colere, & d'un visage feint elle écouta jusqu'au bout la fausse *Cernogla*. Est-ce tout? s'écria-t-elle avec un mouvement plus fort que sa dissimulation; n'as-tu rien de plus à me dire? Non, reprit *Filotunvele*, qui se crut le plus heureux des hommes; à moins que je ne vous répete que jamais je n'aimerai que vous. Eh bien, repartit la furieuse *Nospernic*, en se penchant comme pour l'embrasser, reçois de ton amour la récompense. Elle dit, & lui plonge le poignard dans le sein. Sa fureur, comme un fleuve, n'étant plus retenue, elle s'abandonna à ses transports. Elle retira vingt fois le fer assassin, & vingt fois elle le lui enfonça dans le cœur: eût-il eu mille vies, il les auroit perdues dans ce fatal instant.

A peine eut-elle vengé sa vertu & sa crédulité surprises, qu'elle se saisit du même poignard; elle l'essuie, afin que

le ſang du Perfide ne profane pas le ſien ; elle s'en donne mille coups ; elle tombe noyée dans ſon ſang. Au bruit de ſes cris mourans on accourt : elle trouve encore des forces pour apprendre aux ſpectateurs étonnés la cauſe de ſes malheurs. Le Magiſtrat informé, fit publier dans tous les lieux cet événement affreux, afin qu'il ſervît d'exemple aux téméraires qui oſeroient à l'avenir attenter à l'honneur de celles qui en font leur objet le plus doux, & pour apprendre en même temps aux jeunes Perſonnes à croire ſobrement, & à n'être pas aiſément la dupe d'un hypocrite, qui, ſous prétexte de les conduire à la gloire, les met le plus ſouvent dans le chemin de l'égarement & de la perdition.

La belle *Urgocenie* s'arrêta dans cet endroit, comme une perſonne qui reprend haleine, & qui rappelle ſa mémoire pour paſſer à d'autres événemens. Le Roi, qui craignit que cette belle Fille ne lui contât quelqu'autre hiſtoire qui

n'eût encore aucun rapport à elle, profita de ce moment pour l'engager à abréger les circonſtances qui n'y ſeroient point néceſſairement relatives. Vous allez être ſatisfait, répondit *Urgocenie* avec beaucoup de douceur ; ſi je vous ai rapporté l'aventure de *Noſpernic* & de *Filotunvele*, c'eſt comme un événement intéreſſant, & qui mérite d'être ſu : j'avoue même que j'ai eu d'autres raiſons ; & elles ſont, que le Roi apprenne par cette relation, que ſi le ſexe qu'il abhorre tombe ſi ſouvent dans les égaremens qu'on lui reproche, il n'en eſt pas le ſeul coupable. Que ne punit-on les ſéducteurs des derniers ſupplices, on ne nous reprocheroit peut-être pas ſi ſouvent nos écarts ! Après cette courte & ſage réflexion, l'aimable Fille de *Croſelivesſgol* continua ſon hiſtoire.

Je m'attendois que le dénouement de l'hiſtoire que je venois de conter, feroit trembler *Daripella*, & qu'elle la porteroit à des réflexions ſérieuſes ſur le danger que court une Fille en écoutant un

Amant : mais je me trompai. Son caractere enjoué lui fit saisir les endroits susceptibles de plaisanteries, & elle en badina avec autant de plaisir, que si le fonds de l'histoire l'eût occasionné. Vous êtes bien boufonne, lui dis-je ; de pareils exemples ne devroient-ils pas vous faire plus d'impression ? Bon, me dit-elle, le ton de la morale vous convient à merveille, mais vous êtes trop jeune & trop aimable pour jouer un rôle qui vous sied si mal : n'est-ce pas-là perdre un temps précieux, qui ne devroit être consacré à notre âge qu'à nos plaisirs ? Parlons du Jeune homme qui nous a salué en passant avec tant de douceur : ne le trouvez-vous pas aimable ? Et pensez-vous qu'un petit commerce mystérieux avec un Amant de cet air, ne fût pas plus agréable que tous les préceptes antiques de notre bonne *Negoclé* ? Répondez-moi avec confiance ; il y a déjà quelques jours que je pétille de vous donner la mienne. Si nous nous entendions bien, nous ne nous ennuye-

rions pas aussi souvent que cela nous arrive, & la bonne Tante trouveroit à qui parler.

Ce discours me parut un-peu vif de la part d'une jeune Personne dont le cœur devoit être innocent & plus retenu : je résolus en moi-même d'être sur mes gardes avec elle, & je lui répondis franchement, que mon humeur différoit trop de la sienne, pour que nous nous entendissions aussi bien qu'elle le prétendoit. Cette Fille, qui, à sa vivacité près, étoit aimable, parut mortifiée de la maniere dont je traitai ma réponse, & je me repentis même, en lui voyant verser quelques pleurs, de les avoir occasionnés. Elle bouda ensuite pendant quelques momens; mais ayant été me jetter à son col, & lui ayant fait une petite excuse sur ce qui venoit de se passer, nous eûmes bientôt fait la paix, & au bout d'une heure il n'y parut plus.

J'ai été élevée à beaucoup m'occuper : je me remis bientôt à un métier, où je bro-

dois ordinairement. *Daripella*, qui n'aimoit pas le travail, alloit & venoit dans l'appartement comme une perſonne oiſive, cauſoit un inſtant avec moi, & puis s'arrêtoit à la fenêtre. Mon attention à ce que je faiſois m'avoit déjà fait oublier ce qui s'étoit paſſé ; mais un coup-d'œil que je donnai par haſard, me donna lieu de penſer que ma Couſine n'étoit pas Fille à s'en tenir à mes avis. Je remarquai qu'elle regardoit avec beaucoup de ſoin à la fenêtre, & qu'elle y étoit occupée d'un examen intéreſſant. La curioſité eſt un mouvement chez les perſonnes de notre âge, auquel il eſt difficile de réſiſter, & qui nous occaſionne bien ſouvent des événemens contraires à notre vertu. Je me levai ſur la pointe des pieds ; j'avançai la tête, & j'entrevis le même jeune homme qui étoit déjà paſſé, qui, d'une allée voiſine, faiſoit des ſignes à ma belle Couſine. Il mettoit tantôt la main ſur ſon cœur, une autre fois un doigt à la bouche, & il ſembloit

faire ſes efforts, autant que je le pus comprendre, d'inſinuer à *Daripella* que ſa vue lui cauſoit beaucoup de plaiſir. J'avoue que je m'intéreſſai plus que je ne le devois à ce ſpectacle muet: il m'auroit convenu de me retirer ſur le champ, mais cette curioſité l'emporta ſur un éclair de réflexion. Ma Couſine étoit ſi attentive aux ſignes du jeune homme, qu'elle ne s'étoit point apperçue que je l'obſervois. Je voulois, de mon côté, ſavoir à quoi tous ces ſignes ſecrets aboutiroient; ils m'intéreſſoient, & ſi je m'étois bien examinée, j'aurois été bien embaraſſée d'en deviner la raiſon.

Après une répétition aſſez longue de ſignes, dont je comprenois une partie, & dont j'ignorois l'autre, le jeune homme, qui démêla ſans doute qu'ils n'étoient point vus de ma Couſine, avec chagrin, tira un papier de ſa poche, & fit comme s'il eût voulu le jetter. *Daripella*, qui le crut, lui fit ſigne, à ſon tour, de n'en rien faire, & pour lui en faire com-

prendre la raiſon, elle ſe tourna vers le milieu de la chambre, en faiſant un geſte du doigt, comme pour dire, il y a du monde qui s'en appercevroit. Je ne m'attendois pas à ce ſigne, & je fus priſe ſur le fait. Ma Couſine devint rouge, & je le devins auſſi: nous nous parûmes auſſi embaraſſées, que ſi nous venions de faire quelque choſe de bien honteux. La réflexion remit *Daripella* de ſon trouble, & la fit enſuite éclater de rire, & je trouvai tout cela de mon côté ſi plaiſant, que je l'imitai du meilleur de mon cœur.

Un moment après, je repris mon ſérieux, & je lui fis remarquer, avec le plus d'amitié qu'il me fut poſſible, combien elle ſe mettoit en riſque de laiſſer penſer au jeune homme qu'elle ne déſapprouvoit point ſes démarches: Vous ne le connoiſſez pas, lui dis-je; que ſavez-vous s'il n'eſt pas un indiſcret, qui ſe vantera par-tout de vos complaiſances? Jugez, ajoutai-je, quel tort cela vous feroit dans le monde, & ſur-

tout dans l'esprit de ma Tante, qui hait si prodigieusement les hommes. Oh! pour cela, ma chere Cousine, reprit *Daripella*, en prenant un petit air sérieux; vous êtes aussi d'une cruauté sans pareille: ma Tante seroit, à coup sûr, plus indulgente que vous: où est donc le mal que j'ai fait? Mais je vois bien qu'il faut vous rendre compte de ma conduite, & vous apprendre ce qui a donné lieu à tout ceci: peut-être après ce récit deviendrez-vous plus complaisante, & moins revêche. Après ces mots *Daripella* fut fermer les fenêtres: sans s'embarasser que je l'observasse ou non, elle fit un signe au jeune homme, par lequel il devoit comprendre qu'elle étoit obligée à se retirer. Après cette bonté, que je désapprouvai fort & dont je ne pouvois revenir, elle prit un tabouret, vint se rasseoir auprès de moi, & m'expliqua ainsi ses petites raisons.

Urgocenie alloit poursuivre; elle respiroit pour le faire: mais le Roi l'inter-

rompit : Quoi ! Fille de *Crosekivesgol*, s'écria-t-il avec une forte d'impatience, vous quittez donc toujours votre propre histoire pour nous en rapporter qui, tout au plus, ne peuvent y avoir qu'un foible rapport ? Pardonnez-moi, Seigneur, répondit la sage *Urgocenie*, il est impossible qu'on soit bien instruit de ce qui me regarde, sans faire encore cet écart ; mais que les Seigneurs qui ont ordre de m'entendre se consolent ; l'Episode sera court. Après ce petit récit j'entrerai tout de bon en matiere. *Tanitbudan*, qui craignit de retarder une narration à laquelle il prenoit tant d'intérêt, ou de mettre de mauvaise humeur, par ses inquiétudes trop pressantes, une personne pour laquelle il s'intéressoit de plus en plus, se tut, soupira, & écouta *Urgocenie*, qui continua ainsi.

Histoire de DARIPELLA.

Ne croyez pas, ma chere Cousine, me dit la jeune *Daripella*, en me regardant

avec un air qui demandoit de l'indulgence, que ce ſoit la premiere fois que je vois le jeune homme dont vous me faites la guerre: il y a plus de deux ans que je le connois. Je vous aime trop pour vous en faire un myſtere; je vais vous avouer naturellement les choſes: après cela vous jugerez ſi je ſuis auſſi coupable que vous le prétendez.

Vous ſavez avec quelle rigueur feue ma Mere m'éleva; ma Tante vous en a rapporté devant moi quelques traits. Jamais on n'a uſé envers une Fille d'une telle ſévérité. Figurez-vous qu'il ne m'étoit pas permis de regarder un homme en face, & que, lorſque cela m'arrivoit malheureuſement, j'en étois punie par les endroits les plus ſenſibles. Tant qu'elle a vécu cette Mere, dont je reſpecterai cependant à jamais la mémoire, je n'ai ceſſé de verſer des pleurs; ſi le Ciel n'eût pas eu pitié de mes maux, il eſt à préſumer que je n'aurois pu y réſiſter.

Une Sœur de ma Mere, auſſi ſévere qu'elle, mais plus circonſpecte dans ſes perſécutions, me prit chez elle à ſa mort. Si je ne fus pas plus heureuſe, du moins fus-je moins tourmentée. La différence qu'il y eut des traitemens que je reçus, c'eſt que du vivant de ma Mere j'étois ſans ceſſe ſous ſes yeux, au lieu que ma Tante m'enfermoit dans ma chambre depuis le matin juſqu'au ſoir, me donnoit à travailler à la tâche, & n'y mettoit les pieds que rarement. Quand cela arrivoit, c'étoit pour me gronder, ou pour me donner quelques ſouflets lorſque mon ouvrage n'étoit pas fait, ou qu'il ne lui plaiſoit pas. Mais comme ces viſites étoient rares, je me conſolois de ces rigueurs aſſez aiſément.

Il y avoit près d'un an que je vivois de cette ſorte: je commençois à m'ennuyer furieuſement; je n'avois, pour toute récréation, que le plaiſir de regarder par une fenêtre qui donnoit ſur un jardin voiſin, dont la vue étoit emba-

raſſée par de grands arbres toufus. Je ne trouvois de conſolation que dans le ramage que mille oiſeaux divers faiſoient ſans ceſſe, perchés ſur les branches. Là mes yeux, triſtement fixés, examinoient quelquefois avec diſtraction les actions de ces habitans des airs, & comparant ma ſervitude avec leur liberté, je verſois le plus ſouvent des pleurs: Serai-je toujours enfermée? me diſois-je; à quoi me ſert d'avoir une raiſon, ſi je n'en puis faire uſage: & ſi elle ne me ſert qu'à me faire enviſager tous mes maux? Ces triſtes réflexions ſe terminoient par mille ſoupirs: le jour me devenoit à charge; je quittois ma fenêtre & j'allois m'enſevelir dans un lit, où je me livrois à toute ma douleur.

Un jour que j'étois plus accablée que je ne l'avois jamais été, & que mon inquiétude perpétuelle me faiſoit changer à tous momens de ſituation, j'entendis un bruit dans les airs de cris tumultueux d'oiſeaux, qui fixa mes regards ſur les

arbres dont ils s'étoient envolés. Je n'en fus pas surprise; je distinguai un jeune homme qui montoit de branche en branche, & qui, après être parvenu aux dernieres, se donnoit bien des peines pour atteindre à un nid qui étoit sur une des plus hautes. La foiblesse de ces branches l'empêchoit d'y poser le pied; je lisois, sur un visage plus beau que l'amour, ses inquiétudes, & je vous avoue, ô belle *Urgocenie*, que ce jeune homme m'intéressa (*a*) beaucoup plus que les oiseaux que j'avois examinés si souvent.

Je le regardois (*b*) de tous mes yeux, & j'aurois bien désiré (*c*) que les siens se fussent tournés de mon côté, & qu'au lieu de ce nid cruel qu'il envioit, il trouvât autant de plaisir à me voir, que j'en avois à le regarder. Mais cet aimable Enfant étoit trop occupé de son dessein pour s'arrêter à d'autres objets: il ne quittoit point de vue ce nid trop cher à son ame innocente; tantôt il cassoit une

(*a*) 512. Faveur. (*b*) 513. Faveur. (*c*) 514. Faveur.

branche pour le toucher, comme si ce léger avantage lui eût été de quelque douceur; un moment après il levoit un pied, & tentoit de l'affermir, pour parvenir au faîte désiré; ensuite, fatigué de ses vains efforts, il se reposoit, & ses yeux fixés sur le nid fatal, sembloient imaginer quelqu'expédient nouveau pour s'en rendre possesseur. Je m'intéressois (*a*), sans en être la maîtresse, à tous ses mouvemens. Hélas! que ne pouvois-je aider à son dessein, il auroit eu certainement bientôt la satisfaction qu'il se proposoit.

Le plaisir (*b*) secret que je prenois à considérer ce bel Adolescent, m'avoit empêchée jusques-là de penser au risque qu'il couroit : il ne falloit qu'un zéphir trop agité pour le précipiter du haut en bas. Une branche ne pouvoit-elle pas casser sous ses pieds? Quelle auroit été ma douleur! Je fus vingt fois à la veille de m'écrier, & de l'avertir de prendre

(*a*) 515. Faveur. (*b*) 516. Faveur.

garde à lui; mais la pudeur me retint. Que penſera le jeune homme, me diſois-je, ſi j'oſe lui parler? Je craignois encore que ma Tante ne vînt à le ſavoir, & qu'elle ne m'arrachât d'un lieu, qui, ſans trop en ſavoir la raiſon, me devenoit cher: tout cela me retint. Je me contentai de jouir du plaiſir de la vue, elle ne m'étoit pas interdite, & j'y trouvois de la douceur.

Le jeune homme fut long-temps à méditer de quelle maniere il viendroit à bout de ſon entrepriſe: je lui vis faire un mouvement vif qui me fit trembler, dans la crainte qu'il tombât, mais qui m'intéreſſa par le ſourire aimable qu'il fit & qui le rendit une fois plus beau. Il tira un couteau de ſa poche, & ſe mit à travailler à couper la branche au haut de laquelle étoit poſé le nid. J'admirai l'eſprit de cet expédient, mais en même temps j'en ſoupirai: Il va bientôt être poſſeſſeur du tréſor qu'il envie, me dis-je; quoique la branche ſoit aſſez groſſe dans

l'endroit où il la coupe, il en viendra à bout, il emportera ſon cher nid, après cela il deſcendra, & je ne le verrai plus. Cette idée me fit ſouffrir. Pardonnez, ma chere Couſine, à ces mouvemens que vous déſapprouvez ſans doute; ils furent plus fort que moi, je n'y pus réſiſter.

Ce que ce jeune homme avoit imaginé lui réuſſit : la branche coupée ſe trouva dans ſa main, mais il n'avoit pas prévu, auſſi-bien que moi, ce qui devoit en arriver. Il amenoit peu-à-peu le nid dans ſes mains; déja il étoit prêt de le couvrir de ſa main, & de ſe rendre maître des petits oiſeaux qu'il contenoit: Ah! je vous tiens, petits, s'écria-t-il avec un ſon de voix qui pénétra (*a*) juſqu'à mon cœur; vous ne m'échaperez pas. En achevant ces mots il étendit la main, & voulut couvrir le nid trop cher: mais, ô malheur extrême! les oiſeaux étoient déja grands; cette main à laquelle ils

(*a*) 517. Faveur.

n'étoient pas accoutumés, les effraya, ou peut-être endormis & réveillés en ſurſaut par un tact imprévu & trop précipité, crurent-ils devoir s'enfuir: quoi qu'il en ſoit, ils s'envolerent ſans qu'il en reſtât un ſeul. Comment exprimer la douleur du jeune homme? Qu'on ſe mette à ſa place: de quel déſeſpoir n'eſt-on pas agité lorſqu'on perd tout-à-coup un bien dont on eſt à la veille de jouir, & dont la poſſeſſion a coûté mille traverſes & mille peines? Le bel Adoleſcent fut ſi pénétré de ſon malheur, qu'il laiſſa tomber de ſes mains & la branche & le nid. Heureux, cent fois heureux, qu'il ne tomba pas lui-même! Un Dieu veilloit ſans doute à ſa conſervation; je l'en remerciai (*a*) du plus profond de mon cœur: tout cela m'intéreſſoit au dernier point.

Cependant un des oiſeaux qui s'étoient envolés du nid prit ſon vol vers ma fenêtre, & ſe jetta dans mes bras: je le

(*a*) 518. Faveur.

pris

pris & je le mis dans mon ſein, avec une ſatisfaction que je ne puis exprimer. Le jeune homme, qui n'avoit pas perdu de vue l'oiſeau, s'en apperçut : Ses regards rencontrerent les miens, & il me parut plus étonné de ma vue que de ce qui venoit de lui arriver. Je ne me flatois pas vainement; il m'examinoit avec une attention ſans égale, & je ne ſavois que penſer de la maniere dont il me fixoit. Tout-à-coup il s'éleva ſur la pointe de ſes pieds, & en hauſſant les deux bras, il fit le geſte de quelqu'un qui trouve quelque choſe à ſon gré. Je vous avouerai, ma chere Couſine, que je n'eus pas la (*a*) cruauté de me retirer; une puiſſance ſecrete me retenoit à ma fenétre, & j'y étois trop occupée pour trouver le temps d'y réfléchir ſévérement.

Je ne vous ennuyerai pas plus longtemps d'un détail trop cher encore à mon ſouvenir. Le jeune homme s'enhardit peu-

(*a*) 519. Faveur.

à peu, il me fit des fignes, qui, tous innocens qu'ils étoient, furent entendus. Vous dirai-je que je fus affez cruelle pour l'en empêcher? Non, je fuis trop fincere pour vous en impofer, tout ce que ma pudeur obtint fur mon cœur trop ému (*a*), fut de n'y pas répondre; encore combattis-je (*b*) beaucoup pour me contenir à ce point.

La nuit furvint, qui fit ceffer une aventure auffi extraordinaire. Quoique la diftance du jeune homme à moi fût confidérable, je l'entendis foupirer & defcendre de fon arbre. Malgré l'obfcurité qui me déroba entiérement les objets, je ne (*c*) quittai ma fenêtre que fort long-temps après; je me trouvai enfuite plus (*d*) trifte qu'à l'ordinaire, & je me mis à rêver à l'aventure qui venoit de m'arriver. Plus je m'examinai, plus je trouvai de confufion dans mon ame. J'ignorois, *Urgocenie*, ce que c'étoit que l'amour; j'ai appris depuis que tout ce

(*a*) 520. Faveur. (*b*) 521. Faveur. (*c*) 522. Faveur. (*d*) 523. Faveur.

que je ressentois en étoit le préliminaire. Hélas ! comment m'en serois-je défiée.

Je passai la plus (a) cruelle nuit du monde : l'idée du bel Adolescent se (b) présenta jusques dans mon sommeil. A chaque instant je me réveillois ; tantôt je m'imaginois qu'il tomboit de l'arbre où je l'avois vu en bas ; quelques momens après, je le voyois soupirer à mes pieds, & me prier d'avoir pitié de lui : j'avois beau lui dire que j'étois sensible à ses maux, rien ne le soulageoit. Toutes ces agitations me troubloient, & me mettoient dans un état que j'aurois eu bien de la peine à définir.

Je me levai au point du jour. Le petit oiseau qui s'étoit réfugié dans mon sein, se plaignoit, & je jugeai par son cri & par le battement de ses aîles, qu'il demandoit à manger : jugez, ô ma Cousine, si je le fis languir, & si cet aimable animal m'étoit cher : je crois assez inutile de vous en expliquer la raison ; vous

(a) 524. Faveur. (b) 525. Faveur.

avez trop d'esprit pour ne pas la deviner aisément.

Je ne manquai pas dès que je fus habillée, de prendre mon ouvrage, & de me mettre à la fenêtre : je (a) levois mes yeux à tout moment du côté des arbres, & au moindre mouvement des feuilles agitées, je sentois un tressaillement (b), comme quand il arrive quelque chose d'imprévu. Que j'étois folle! Devois-je me persuader que le bel Inconnu dût y monter à tout moment, & se risquer sans cesse à se tuer pour un avantage aussi frivole que celui de voir à une fenêtre une jeune personne, dont il ne se soucioit peut-être pas ? Cette idée qui me vint à la fin du jour (c) m'accabla de tristesse ; je me sus le plus mauvais gré du monde, d'avoir été la dupe de ma crédulité, & la vanité succédant à cette réflexion, & peut-être même le dépit, je fus fermer ma fenêtre avec une sorte d'emportement qui vous auroit sans

(a) 526. Faveur. (b) 527. Faveur. (c) 528. Faveur.

doute amusé, ma chere Cousine, si vous eussiez été prévenue & cachée dans un coin pour m'examiner.

Je persistai la nuit, le lendemain & huit jours, dans ces idées; ma fenêtre resta toujours fermée. Je gagnai plus sur moi : comme je m'apperçus que mes yeux se (*a*) levoient, sans que j'en fusse la maîtresse, vers cette fenêtre fatale, je lui tournai le dos; je poussai même l'héroïsme jusqu'à prendre la résolution de me défaire de mon petit oiseau, & je me levai un jour pour lui donner la liberté. Mais ce petit animal, au lieu de s'échapper, comme je l'avois prévu, lorsque je lui ouvris la fenêtre, rentra de son propre mouvement dans mon appartement. Il s'étoit apprivoisé, & comme je l'avois sur moi depuis le matin jusqu'au soir, il s'étoit accoutumé sans doute à me voir; je ne pus avoir la cruauté de l'éloigner malgré lui, bien au contraire, il me devint plus cher que jamais.

(*a*) 529. Faveur.

Je commençois à me guérir peu-à-peu de l'idée du jeune homme, & huit jours plus tard j'en étois abſolument délivrée, lorſqu'un matin j'entendis du bruit à ma fenêtre. J'étois encore couchée, & ſans mon oiſeau, qui m'avoit réveillée pour me demander à manger, je n'aurois rien entendu. Je prêtai l'oreille avec attention, il me ſembloit que l'on jettoit de petites pierres dans les carreaux : je (*a*) ſentis un petit friſſon, qui étoit le préſage de ce qui alloit m'arriver. Je me rappellai dans l'inſtant le jeune homme : ah! c'eſt lui m'écriai-je toute éperdue, il eſt ſur l'arbre ſans doute, que me veut-il? je jettai une robe ſur moi pendant ce temps, & je courus à la fenêtre pour entre-(*b*) regarder par un coin d'un rideau tiré ſi je ne me trompois pas. Hélas! il n'étoit que trop vrai; c'étoit mon bel Inconnu : il continuoit à jetter de petits cailloux, & il le faiſoit à tout moment. Il me parut plus beau que la premiere fois, &

(*a*) 530. Faveur. (*b*) 531. Faveur.

paré avec plus de ſoin. Ah ! fuyons, me dis-je en moi-même; je ne démêle que trop ce qui ſe paſſe dans mon cœur. J'ai entendu parler de l'amour; je ſuis peut-être à la veille d'en reſſentir; j'en dois juger par mon trouble & par mon agitation. L'on dit qu'il déshonore; gardons-nous d'encourir ce malheur. Cette idée triompha de mon penchant; je fus me recoucher, & dans la crainte d'être entraînée par cette inclination naiſſante, & que l'appel continuel qu'on me faiſoit ne me portât à changer de réſolution, je me mis à chanter une hymne à l'honneur de la Vertu, afin d'engager le Ciel à me ſecourir dans ce danger preſſant, & afin de diſtraire l'agitation cruelle dont j'étois tourmentée malgré moi.

Je ſortis de ce combat victorieuſe; je m'en applaudis : je ne quittai mon lit que plus de quatre heures après. Pour achever de m'ôter de l'eſprit l'idée fatale qui le tiranniſoit, ma Tante, que je n'avois vu de quatre jours, arriva. Elle avoit beau jeu pour

ſatisfaire ſon humeur grondeuſe & emportée. Elle me trouva comme une perſonne qui vient de ſe lever à la moitié du jour; point de tâche faite. Deux paires de ſouflets la firent entrer en goût & en matiere, un grand ſermon ſuccéda; & s'étant apperçue quelques momens après que pluſieurs des carreaux de mes fenêtres étoient caſſés, elle revint m'honorer d'une nouvelle correction, & fit tout ce qu'elle put pour m'obliger à lui apprendre de quelle maniere ces fractures s'étoient faites. Toute innocente que j'étois de ce malheur, je n'eus garde de me juſtifier : un aveu de cette nature m'auroit pour jamais perdu dans ſon eſprit, auroit fait naître de cruels ſoupçons, & auroit mis le comble aux mauvais traitemens. Je donnai les raiſons les plus apparentes. Ma très-aimable Tante étoit de trop bonne humeur pour m'honorer ſi-tôt de ſon abſence. Elle reſta une partie de la journée avec moi, me querella tant qu'elle put, & me promit, à

la premiere visite, de ne pas oublier ses heureuses habitudes. Mes pleurs furent ma réponse; jamais ils ne me furent plus néceſſaires. Je me trouvai si affligée après son départ, que le jeune homme ne me vint pas seulement dans l'esprit; j'avois besoin d'un préservatif auſſi puiſſant pour m'en empêcher, après ce qui étoit arrivé au commencement du jour.

Le lendemain, au lever de l'aurore, le même bruit de la veille me réveilla en surſaut. Je fus surpriſe de cette conſtance à vouloir me voir & à m'y attirer. Ah, Ciel ! m'écriai-je, quel parti dois-je prendre ? Si je perſiſte à ne point me montrer, ce trop aimable jeune homme caſſera toutes mes fenêtres. Que sais-je, si ma terrible Tante n'a point fait raccommoder les miennes, moins par bonté que pour avoir le plaisir de trouver matiere à me maltraiter de nouveau ? Cette idée fut la plus forte. Je courus avec précipitation à mes croiſées; je les ouvris, je tirai vîte les rideaux, & je m'en

retournai dans mon lit, ſans avoir jetté les yeux du côté où je croyois entrevoir le jeune homme. C'étoit avoir beaucoup obtenu ſur moi. Je fus tentée mille fois d'aller regarder adroitement à travers les rideaux: Je ne ſerai point vue, me diſois-je, & je me procurerai un moment de récréation. Croiriez-vous, ma chere Couſine, que je réſiſtai, & que je fus inexorable à toutes les tentatives qui furent faites pour m'attirer où l'on me ſouhaitoit?

Cependant la crainte qu'il ne plût à ma Bonne de revenir me voir, me fit lever quelques momens après. Dès que je fus habillée, & que j'eus ſatisfait à des devoirs de piété, je me mis à l'ouvrage; & dans l'idée de m'éviter de mauvais traitemens, je commençai à travailler à une tâche fort longue, ordonnée ſans doute tout exprès, pour avoir lieu de m'honorer de nouveaux coups. L'attention avec laquelle je rempliſſois ce rigoureux devoir, m'empêcha de faire bien des

réflexions ſur la conſtance avec laquelle le jeune homme cherchoit à me voir ; tant il eſt vrai qu'il n'y a rien de plus propre à détruire de certaines idées, qu'une occupation attentive & ſolide. J'ai fait depuis l'expérience, que l'indolence eſt la porte qui ouvre à la plupart des vices.

La journée ſe paſſa toute entiere à travailler. Je me trouvai dans une ſituation ſi tranquille à la fin du jour, que je me ſus bon gré de l'avoir ſi bien employée. Une réflexion auſſi ſage en attira pluſieurs autres : je ſongeai qu'en tenant cette conduite, je me mettois dans le cas de ne point me faire gronder, ou tout au moins d'adoucir l'humeur de ma Tante. De cet eſpoir je me flatois d'un autre : il viendra peut-être un temps plus favorable me diſois-je, patientons; je dois être un jour unie à un Epoux, alors je ſerai ma maîtreſſe, je ne ferai plus rien, & je me trouverai auſſi fortunée que j'ai été malheureuſe juſqu'ici.

Je fus me coucher avec ces motifs de consolation. Rien ne tranquillise plus l'ame que de savoir la bercer d'agréables chimeres : je dormis cependant moins bien que ces dispositions devoient probablement l'annoncer. Je fus d'une inquiétude extrême toute la nuit; je l'attribuai, lorsque j'y fis réflexion, à mes fenêtres que j'avois laissées ouvertes, dans la crainte que le jeune homme, trop constant, ne vînt, à son ordinaire, y jetter des pierres : l'idée des traitemens que j'avois essuyés de ma Tante m'avoit fait prendre cette précaution, & je la croyois même nécessaire pour mon propre repos.

Comme je n'avois presque point reposé pendant la nuit, je le fis le matin, & je me réveillai fort tard. La premiere chose que je fis, fut de regarder du côté de mes fenêtres, pour examiner si, malgré mes précautions, il n'y en avoit point de cassée. J'eus lieu d'être contente de ce côté; mais quelle fut ma surprise en jettant par hasard les yeux à terre, d'y

remarquer un petir paquet cacheté, dans lequel vraiſemblablement il devoit y avoir une lettre! Je (*a*) friſſonnai à cette vue, & je me levai avec empreſſement pour la ramaſſer. Cette raiſon que vous m'avez vue juſqu'ici, ô ma chere Couſine, m'abandonna; nulle réflexion ne s'oppoſa à ma curioſité, je (*b*) l'ouvris, j'y trouvai une pierre, qu'on y avoit miſe ſans doute pour que ſa peſanteur m'apportât le billet qui y étoit inſéré. Je le lus en tremblant, & j'y trouvai ces mots.

Lettre.

« Il y a près de quatre jours entiers,
» ô Vierge impitoyable, que je cherche
» l'occaſion de vous voir. Pourquoi
» donc me privez-vous de ce plaiſir?
» Le Soleil que nous adorons n'eſt pas
» auſſi cruel que vous. Depuis le jour
» que mes yeux ſe ſont arrêtés ſur les
» vôtres, je n'ai plus de repos. J'ai bien

(*a*) 532. Faveur. (*b*) 533. Faveur.

» des chofes à vous dire & à vous deman-
» der, & je ne fais ce que c'eft. Montrez-
» vous, peut-être que votre vue m'ap-
» prendra tout cela ; ne me refufez point,
» fans quoi je ne fais ce que je vais deve-
» nir. Je ne vais plus au College, on me
» cherche par-tout, on me croit perdu ; je
» ne doute pas que mon Pere, qui m'aime
» tendrement, ne meure fi je ne repa-
» rois pas à fes yeux. Je me cache pen-
» dant le jour derriere les orangers dans
» une cave, & je vis des fruits du jardin :
» je paffe les nuits fur l'arbre touffu où
» vous m'avez vu, dans l'efpérance de
» vous voir. Avant le lever du Soleil
» je fuis obligé de defcendre auffi-tôt,
» dans la crainte que mon Pere, qui
» vient régulierement l'adorer tous les
» jours au moment qu'il paroît, ne me
» furprenne, & ne me prive, en me re-
» tenant à la maifon, de l'efpérance de
» vous revoir encore. Je vous fais ce
» détail, ô Vierge, pour vous engager
» à paroître demain au point du jour.

» Si vous me refusez cette grace, je me
» laisserai tomber de l'arbre en bas. Mon
» Pere en mourra de chagrin, & vous
» en serez la cause : si vous êtes aussi
» bonne que vous avez de beauté, vous
» empêcherez tous ces malheurs ».

SANÍSTINVA (*a*).

La lecture de cette lettre me (*b*) pénétra jusqu'au fond de l'ame. Que me veut ce jeune homme ? m'écriai-je en pleurant (*c*); & pourquoi s'obstine-t-il à me voir? Qu'a-t-il à me dire & à me demander? Il ne sait ce que c'est, dit-il; il l'avoue : comment veut-il que je le devine? Me croit-il donc mieux instruite que lui? Est-ce de l'amour qu'il ressent? Qu'est-ce que c'est que l'amour? Comment pourroit-il me l'apprendre, puisqu'il ne le sait pas lui-même? Mais d'où vient donc qu'il souffre tant, & pourquoi? Pour me voir. Il veut se laisser

(*a*) Charme des Cœurs.
(*b*) 534. Faveur. (*c*) 535. Faveur.

tomber du haut de l'arbre en bas; ſon Pere en mourra, j'en ſerai la cauſe : eh, grand Dieu ! comment empêcher tout cela ? Si je ſatisfais à ſes déſirs, que dira ma terrible Tante ſi elle vient à le ſavoir? Je relus (*a*) vingt fois cette lettre; à chaque ligne je (*b*) m'arrêtois : elle me jetta dans une agitation que je n'avois jamais reſſentie. Tous ces beaux projets de travail, de bienſéance & de paix, tout cela s'évanouit à la lecture de ce Billet fatal, comme les neiges glacées ſe fondent à l'ardeur du ſoleil. Je ne pus m'occuper que de ce qu'il contenoit; tout le reſte m'étoit inſupportable : ô *Saniſtinva*, que vous me cauſâtes de troubles & de pleurs dans cette fatale journée; & que vous trouvâtes bientôt l'art, par votre perſévérance, de m'amener au but que vous vous étiez propoſé!

Tout le jour & une partie de la nuit ſe paſſerent à réfléchir ſur le parti que j'avois à prendre. Quelquefois je prenois

(*a*) 536. Faveur. (*b*) 537. Faveur.

la résolution de frapper à ma porte, d'avertir ma Tante de ce qui se passoit, & de faire annoncer au Pere de *Sanifstinva* le danger que couroit son Fils; c'eut été peut être le parti le plus sage; mais deux raisons me retinrent. Je connoissois les brusqueries de ma Tante; je craignois de m'y exposer, & de me faire resserrer plus que jamais : d'un autre côté, je me reprochois les chagrins que j'allois causer à un jeune homme aimable, qui n'étoit devenu malheureux que parce qu'il m'avoit vu. Une idée plus décisivè fit que je me décidai : *Saniflinva* veut mourir, me dis-je, si je refuse ce qu'il me demande; ma précaution le sauvera-t-elle de son désespoir? Au contraire, elle l'augmentera, & sa perte en sera plus certaine. Non, non, qu'il me (*a*) voye; je cede aux événemens, j'ai combattu assez long-temps, le jeune homme doit vaincre; qu'il soit (*b*) triomphant, je ne m'y oppose plus.

(*a*) 538. Faveur. (*b*) 539. Faveur.

La crainte que j'eus que je ne fusse endormie lorsqu'il se présenteroit pour me voir à ma fenêtre, fit que je la fermai, afin que les pierres que j'augurois qu'il jetteroit me réveillassent : j'aimai mieux risquer d'être encore maltraitée, que de faire perdre la vie à un jeune homme si aimable. Ma précaution fut inutile ; je fus en état, avant le jour, de satisfaire à son impatience. Apprenez, ma chere Cousine, un (*a*) trait de ma vanité. Je me parai, j'eus soin de ma coëffure, & il sembla que je voulusse conserver la bonne opinion que j'avois donnée de moi. Que voulez-vous ? Je suis d'un sexe à qui l'on doit pardonner de pareilles foiblesses : c'est à vous à qui je les confie, je ne me reproche pas ma sincérité.

Quelque plaisir qu'eût le Roi d'être si près d'une personne pour laquelle il s'intéressoit déjà si tendrement, il ne pouvoit s'empêcher de souffrir de ce que

(*a*) 540. Faveur.

cette belle Fille étoit ſi long-temps à l'entretenir de choſes qui lui paroiſſoient ſi étrangeres à ſon égard. Il ne fut pas le maître de ſon impatience : Le jeune homme, s'écria-t-il, ſera-t-il encore long-temps perché ſur ſon arbre? ô Fille de *Croſelivesgol*, peut-on ſe flater qu'il en deſcendra bientôt? L'on déſireroit que *Daripella* fît ſon bonheur ſur le champ, & qu'il fût queſtion de l'hiſtoire principale que nous avons nos raiſons d'écouter. Encore un peu de patience, reprit la belle *Urgocenie*, en ne pouvant s'empêcher de ſourire de la maniere dont elle avoit été interrompue : les faits que je rapporte ont une telle liaiſon avec l'hiſtoire qu'on exige de moi, qu'il m'eſt impoſſible de les omettre ſans y jetter de l'obſcurité. Le Prince n'avoit rien à répliquer à cette excuſe; il ſe tut en conſidérant la jeune Vierge, comme ſi par cet examen il eût voulu ſe conſoler de ſon attente : Elle reprit ainſi le fil de ſon diſcours.

Je fus pour cette fois plus matinale que le jeune homme : quelques inftans après que je fus à ma fenêtre, je l'entendis qui grimpoit fur l'arbre ; bientôt je l'entrevis : ô Ciel ! qu'il me parut changé ! Son vifage qui m'avoit paru fi fleuri, dont les couleurs étoient mêlées de lis & de rofes, étoit pâle & plombé ; j'en fus bien pénétrée *(a)* lorfque je me perfuadai que j'étois la caufe d'un fi grand changement. A peine ce pauvre Enfant m'eut-il entrevu, qu'il étendit les bras, & me marqua fa joie par tous les fignes qu'il crut pouvoir me la bien exprimer. Je démêlai qu'il me parloit, mais le bruit des airs, l'éloignement & le gazouillis des oifeaux d'alentour, ne me permirent pas d'entendre un feul mot de ce qu'il vouloit me dire. Je ne pus refufer à cet aimable Adolefcent des témoignages de reconnoiffance ; je lui fis à mon tour *(b)* des fignes qui devoient le confoler. Il en fut tranfporté, & je craignis bien des

(a) 541. Faveur. (b) 542. Faveur.

ſois que le plaiſir qu'il y prenoit ne lui coutât cher, & ne lui fît oublier qu'il étoit en lieu où la·moindre diſtraction pouvoit lui faire perdre la vie. Je lui fis entendre mes craintes, par des geſtes propres à le perſuader. Il me comprit, me montra du bout de ſa main que ſes pieds étoient bien appuyés. Il marquoit dans tous ſes geſtes bien de l'eſprit, & je ne pouvois m'empêcher de les obſerver avec une ſorte de (*a*) plaiſir.

Je le conſidérois attentivement, & je tâchois de deviner tout ce qu'il pouvoit dire, lorſqu'il me montra de la main le ſoleil, qui étoit annoncé par de clairs nuages, & il me fit entendre qu'il alloit me quitter. Je lui fis mes adieux de la tête; le cher Enfant leva la ſienne vingt fois, & je conçus, par des ſignes répétés, combien mon abſence alloit lui coûter. Pour cette fois je me trouvai véritablement dans une ſituation qui me perſuada que la vue du jeune homme avoit fait

(*a*) 543. Faveur.

une forte impression (*a*) sur mon ame. Je fus toute la journée occupée (*b*) de lui, & je me trouvai encore le lendemain la premiere (*c*) au rendez-vous. Envain mille réflexions voulurent-elles s'y opposer; le trait étoit porté, des mouvemens plus forts que la décence & la raison me dominoient (*d*): je n'écoutois plus rien que le penchant qui s'étoit emparé (*e*) de mon cœur.

Nous vécûmes encore huit jours de cette sorte; le neuvieme *Sanistinva* manqua à l'assignation: j'en pensai devenir (*f*) folle. Je me persuadai qu'il lui étoit arrivé quelque malheur, & je passai ce jour & le suivant à pleurer (*g*) sans cesse, & à ne m'occuper que de cet aimable Enfant. Le troisieme apporta un changement à ma douleur; il étoit temps qu'elle fût détruite, elle étoit trop grande pour ne pas m'accabler.

(*a*) 544. Faveur. (*b*) 545. Faveur. (*c*) 546. Faveur. (*d*) 547. Faveur. (*e*) 548. Faveur. (*f*) 549. Faveur. (*g*) 550. Faveur.

Ce fut ma terrible Tante qui me l'annonça. Elle recula deux pas après être entrée dans ma chambre ; elle me trouva (*a*) plongée dans un chagrin dévorant, & abſorbée de mes réflexions ; les traces des (*b*) pleurs que j'avois répandues en me réveillant, & la rougeur de mes yeux, faiſoient comprendre à quel point j'étois (*c*) pénétrée. Votre déſeſpoir, qui ſe découvre ſi bien, ne me ſurprend pas, me dit-elle avec un ſourire moqueur ; quand on perd un Amant, il eſt permis de s'y abandonner. Vous êtes une fort jolie mignonne, ajouta-t-elle ; entretenir un commerce galant, avoir l'art (malgré tant de précautions pour préſerver une Fille), de s'en faire conter par une fenêtre, eſt un préjugé bien avantageux de votre vertu : vous mériteriez, petite Fille, que je vous traitaſſe comme je le devrois, continua ma Tante en me préſentant une

(*a*) 551. Faveur. (*b*) 552. Faveur. (*c*) 553. Faveur.

main menaçante ; mais je me retiens, afin que je vous châtie plus à mon aiſe. Je voulus tout nier : Vous êtes une impertinente, ajouta-t-elle ; tout eſt découvert. Le Pere de votre jeune homme eſt venu ſe plaindre de vous, & du dérangement dans lequel vous avez jetté ſon Fils : il y avoit un mois qu'on ne ſavoit ce que ce petit fripon étoit devenu ; on l'a ſurpris comme il vous parloit, huché ſur un arbre comme une Pie. Il a tout avoué, & afin que cela n'arrive plus, on l'a mis dans un lieu où il aura le temps de ſe repentir de s'etre laiſſé ſéduire à vos afféteries.

Ce reproche me fut bien ſenſible ; j'ai toujours été un peu fiere. Je me mis à pleurer amerement, & perſuadée que le jeune homme m'aimoit trop pour avoir rien dit à mon déſavantage, je continuai à nier & à aſſurer ma Tante que tout ce qu'on m'imputoit étoit faux, & que, pour le prouver, on n'avoit qu'à m'amener

le

le jeune homme dont on me parloit, & qu'on connoîtroit bientôt la fausseté de ces malignes accusations.

Ma Tante me répondit par deux soufflets, & par vous êtes une petite impertinente; ensuite elle me fit descendre avec elle, & depuis ce jour ne me perdit pas de vue. J'étois la plus malheureuse créature du monde, & si cette vie eût duré plus long-temps, il n'auroit pas été possible que je n'y succombasse.

Un jour que je travaillois tristement dans la chambre de ma Persécutrice, on annonça un Prêtre du temple de-Phébus le rayonnant: ma Tante se leva pour aller le recevoir. Vous savez le respect que les Dévotes ont pour ces sortes de gens. Je me sentis soulagée de son absence, & je courus aux fenêtres qui donnoient sur la rue, pour me dissiper: c'étoit mon seul amusement; il sembloit que je prévisse ce qui devoit m'y arriver.

Il n'y avoit qu'un instant que je promenois indifféremment mes regards sur

les objets qui se présentoient, lorsque je remarquai une vieille Femme qui fixoit attentivement ses yeux où j'étois. Son attention à me regarder m'étonna, & de mon côté je ne la perdis pas de vue: il me sembla qu'elle tiroit des lunettes pour me mieux considérer. Après un moment d'examen, elle se laissa tout-à coup tomber par terre, & se mit à jetter des cris affreux. Que signifie, me disois-je en moi-même, ce qui se passe actuellement? Cette Femme me regarde avec attention, & puis elle tombe en convulsion; serois-je assez malheureuse pour que mes yeux l'eussent mise en cet état! Cela m'étonnoit à un tel point, que je ne savois qu'en conjecturer.

Cependant les cris de la vieille Femme attirerent aux fenêtres tous les gens de la maison de ma Tante; & bientôt elle-même elle y parut. Comme elle affectoit beaucoup d'ostentation dans sa piété, elle ordonna qu'on transportât la Vieille chez elle, & dit, devant le Prêtre du Soleil,

qu'il étoit juſte qu'elle quittât tout, pour aſſiſter aux devoirs de l'humanité. Le Dévot, qui ne l'étoit peut-être pas autant qu'elle, ſe retira. La bonne Femme fut amenée, & ma Tante en perſonne fit tout ce qu'elle put pour la ſoulager.

Je m'étois remiſe à mon ouvrage, après avoir été voir, comme les autres, cette Femme; mais ma Tante étant rentrée bientôt après, me reprocha la dureté de mon cœur, mon peu de charité, ma fierté, & m'ordonna avec aigreur, pour m'humilier, diſoit-elle, d'aller tenir compagnie à la Vieille malade, qui paroiſſoit un peu ſoulagée. J'obéis, aſſez triſte d'être obligée d'obéir; je n'étois pas aſſez heureuſe pour déſirer de me trouver avec des malheureux. J'entrai dans la chambre de la Vieille: il y avoit auprès d'elle une des Femmes de ma Tante. Cette Fille jugea ſans doute en me voyant aſſeoir auprès d'elle, que je venois la relever, & elle ſortit avec un air auſſi content que je l'étois peu de me

trouver employée à un état aussi humiliant.

A peine la porte fut-elle fermée, que la bonne Femme, qui étoit étendue sur un lit, comme une personne extrêmement oppressée, se mit sur son séant, & me demanda, en souriant, si je me piquois de discrétion, & si elle pouvoit me parler en sûreté? Je rougis à ce discours; je ne pouvois m'imaginer ce qu'il pouvoit signifier. Remettez-vous, ô la plus charmante de toutes les Vierges; je vous apporte de bonnes nouvelles. Eh! quelles sont elles? repris-je avec un trouble extraordinaire: d'où vient tardez-vous donc tant à me les apprendre? J'aime à vous voir cette impatience, reprit l'adroite Femme; c'est une preuve de la bonté de votre esprit, & de la beauté de votre caractere: tenez, ce papier vous en dira plus que toutes les paroles que je pourrois proférer; il est de *Sanisinva*, qui est enfin libre, & qui a souffert cruellement dans sa prison. En achevant

ces derniers mots, qui me firent tressaillir, elle tira de son antique sein une lettre, me la remit, & fut fermer la porte, afin que je ne fusse pas surprise en la lisant. Je l'ouvris (*a*) en rougissant, & j'y trouvai ces mots.

Lettre de SANISTINVA, *à la Vierge* DARIPELLA.

« A quoi me serviroit d'être libre, si » je ne vous vois pas, ô Vierge aimable, » & sans laquelle je ne puis vivre ! Mon » Pere, en m'arrachant d'un séjour cruel » & ténébreux, exige que je ne songe » plus à vous : je l'ai promis, mais je ne » puis lui garder ma parole. Mon pre- » mier soin, en sortant, a été de m'in- » former de ma Vierge ; j'ai appris qu'elle » avoit partagé ma disgrace. Une sainte » Femme que je connois du college, me » promet son secours, & de me procurer » la douceur de voir en face celle dont » je suis occupé jour & nuit : fasse le

(*a*) 554. Faveur.

» Ciel qu'elle me tienne parole! Je me
» suis échapé une seconde fois de chez
» mon Pere afin d'être entiérement libre
» & prêt à jouir du bonheur qu'on me fait
» espérer : j'attens chez elle mon sort. Si
» j'ai bien compris les signes que vous
» avez bien voulu me faire sur l'arbre où
» je jouissois du plaisir de vous admirer,
» vous ne vous opposerez pas à ce que la
» sainte Femme ose entreprendre pour
» moi. J'attens ce moment avec autant
» d'impatience que j'ai attendu ma liberté.
» O Vierge, comment vous expliquerai-
» je tout ce que je ressens »?

SANISTINVA.

La Vieille, qui m'observoit pendant que je faisois la lecture de cette lettre, & qui démêla, par les larmes (*a*) qui s'ouvroient malgré moi le passage, combien j'étois penétrée de ce qu'elle contenoit, me saisit par les mains & m'embrassa : Que Soleil vous éclaire long-temps de ses

(*a*) 555. Faveur.

rayons divins, me dit-elle en me mettant un pruneau dans la bouche; vous êtes plus belle que les aſtres qui préſident à la nuit; vous ſerez la plus heureuſe de toutes les Vierges. Eh pourquoi? Parce que vous avez le cœur bon, & que vous ſavez pleurer à propos. Allez, laiſſez-moi conduire vos petites affaires, avant que la nuit ſoit paſſée, je veux que vous ſoyez face à face du bel Enfant que je protege. Ah! que vous êtes heureuſe d'avoir triomphé du cœur de ce bel Adoleſcent! Si vous ſaviez combien il eſt aimable, combien il vous aime, vous me baiſeriez mille fois de m'être intéreſſée pour lui. Savez-vous bien, ô Fleur de la beauté, que ce petit mutin ne m'a pas laiſſé de repos depuis qu'il s'eſt refugié chez moi? Partez donc, me diſoit-il, ma ſacrée Mere, en baiſant mes mamelles friandes & veloutées; je meurs ſi vous n'apprenez pas à la jeune *Daripella* que je ſuis libre, & que je l'aime plus que jamais. Enfin il a fallu le ſervir; il eſt trop aimable pour le re-

fuser : je suis sortie de chez moi, je me suis informée à vos voisins de l'humeur de votre Tante ; elle est dévote ; cela m'a suffi pour lui en donner à garder. Soyez tranquille, ne vous couchez pas cette nuit, & dès que vous entendrez un coup de siffiet qu'on donnera dans la rue, descendez ici. Je ne vous dis rien de plus, de crainte qu'on ne nous surprenne ensemble ; je vais prier le Ciel d'être favorable à mes desseins : soyez discrete, & je conduirai votre vaisseau à bon port.

Il étoit temps que la bonne Mere terminât son discours, & qu'on fût ouvrir la porte ; ma Tante entra comme elle le finissoit. Elle venoit s'informer de la santé de la Vieille : Hélas ! s'écria-t-elle en roulant les yeux & en essuyant son visage de sa langue, je sens que je ne reviendrai pas de cette cruelle attaque, j'en bénis tous les astres, sans en oublier un seul ; mais j'ai quelque chose sur la conscience que je voudrois bien communiquer à quelqu'ame pieuse,

ſans quoi je mourrai la plus déſeſpérée de toutes les créatures. Hélas! Pourquoi me chargerois-je de ce précieux dépôt; que ſais-je ſi les voleurs avides ne profiteront pas de ce qui m'arrive aujourd'hui pour s'en emparer ? O très-ſainte & pieuſe Dame, continua la ſacrée Vieille en ſe fouettant les feſſes, ſoulagez moi de vos conſeils: j'ai de l'argent qui n'eſt pas à moi, & en cas que je meure, il vaudroit mieux que vous en profitaſſiez.... Sortez, petite impertinente, me dit ma Tante à ces mots: faut-il vous le dire? Vous êtes toujours curieuſe à votre ordinaire. Je me doutai bien que ma Parente ne vouloit pas que je fuſſe inſtruite de ce ſecret prétendu; je me doutai bien auſſi que la Vieille alloit lui jouer un tour; mais je ne pouvois concevoir à quoi ce qu'elle avoit dit pouvoit aboutir. J'étois ſi étonnée de tout ce qui venoit de ſe paſſer, que je ne ſavois qu'en penſer. Si la propoſition de voir le jeune homme que j'aimois toujours de plus en plus

me flatoit fecrétement (*a*), la manœuvre à laquelle il falloit me prêter pour jouir de cette douceur m'effrayoit; je ne pouvois me réfoudre à faire ce qu'on exigeoit de moi: malgré mon peu d'expérience, je fentois bien que l'on me menoit trop loin. Voilà les réflexions que je fis d'abord. Elles auroient été pouffées plus loin, fans un autre mouvement qui m'agita dès que je fus fortie; ce fut celui de la curiofité. Je favois qu'il y avoit un petit cabinet où l'on mettoit du bois, qui avoit une porte qui communiquoit autrefois avec la chambre de la Vieille, & qui avoit été condamnée depuis. Je courus m'y jetter, & collai mon oreille à une petite fente, par laquelle je pouvois tout entendre. Je me fus bon gré de mon imagination; je ne perdis pas un mot de l'entretien; mais quelques réflexions que je fiffe après avoir tout entendu, je ne pus comprendre à quoi le deffein de la Vieille devoit la

(*a*) 556. Faveur.

mener. Je n'étois pas aſſez habile pour pénétrer l'énigme, mais elle ne fut pas long-temps ſans être expliquée.

La ſacrée Vieille débuta avec ma Tante par ſe vanter d'avoir été une des Femmes de la ville la plus accréditée, & en qui on avoit eu plus de confiance: elle fit une longue hiſtoire & aſſez vraiſemblable, par laquelle on concevoit que ſa naiſſance étoit illuſtre, & que ſes biens avoient été immenſes: elle avoua ſaintement qu'elle en avoit diſſipé une partie avec les hommes, & que s'étant vu obligée par ſon âge de renoncer aux plaiſirs, elle avoit réparé ſa vie paſſée, en donnant tout le reſte aux Prêtres du Soleil. Elle fit entendre que ſes bienfaits avoient gagné la confiance de ces pieux fainéans, & qu'elle avoit été par-là initiée à tous leurs myſteres. Ils n'ont pas eu lieu juſqu'aujourd'hui de ſe plaindre de ma diſcrétion, continua-t-elle en ſe grattant les pieds; je mourrois plutôt que d'apprendre à perſonne leurs rapines,

leur peu de religion, & les lazzis perpétuels qu'ils jouent pour escroquer le bien des familles : non, je leur garderai la foi que je leur ai promise; mais dans l'occasion où je me trouve, & où il s'agit du salut de mon ame, il faut prendre des arrangemens pour que tout se fasse saintement.

La sacrée Vieille, qui débitoit avec un art qui n'a point de pareil son histoire, crut devoir l'intéresser sans doute par quelqu'événement, ou peut-être que l'imagination lui manquant, elle fut bien aise de se donner le temps de la réflexion. Quoiqu'il en soit, elle se laissa tout d'un coup retomber sur son chevet, comme une personne qui suffoque, & qui va rendre le dernier soupir. En apparence la parole lui manquoit, elle ne pût que proférer des mots entrecoupés. O Phébus! disoit-elle, prends pitié de moi... Et puis : A qui remettrai-je mon trésor? ... Est-il possible que je meure sans le déposer en de saintes mains! .... Ne suis-je pas la

maîtreſſe d'en faire un don? ..... En un mot, ma Tante qui aimoit l'argent, & que toutes ces choſes intéreſſoient vivement, ſe donnoit mille ſoins pour apprendre la ſuite d'une hiſtoire, dont le dénouement devoit, penſoit-elle ſans doute, lui être favorable. La bonne Femme lui laiſſa un temps honnête pour s'inquiéter de ces choſes, après quoi elle acheva ſon diſcours.

Elle avoua à ma Tante, avec un air embaraſſé, qu'elle avoit été juſques-là Receleuſe des Prêtres du Soleil, & que c'étoit chez elle qu'ils portoient, à la mort des Riches qu'ils veilloient pendant leur maladie, tout ce qu'ils pouvoient leur attraper, ou par inſinuation, ou par adreſſe. Elle conta qu'il y avoit quatre jours qu'un des plus célebres Banquiers de la ville leur étoit mort entre les bras, & que pendant qu'un d'eux conſoloit ſa Femme qui ſe déſeſpéroit, l'autre emportoit de la caiſſe des ſommes immenſes en or, ayant eu le ſecret d'en

attraper la clef au Malade pendant le temps qu'il l'exhortoit à la mort. Ils ont apporté cet argent chez moi, continua la bonne Mere, afin que si ce vol faisoit du bruit, qu'on les en soupçonnât & qu'on obtînt un ordre pour aller fouiller chez ceux qui avoient veillé le mort, on ne leur trouvât rien, & qu'ils pussent demander une réparation & de gros dommages & intérêts, afin d'intimider les premiers héritiers qui oseroient à l'avenir les accuser, comme cela étoit déjà arrivé plusieurs fois. Voilà le cas où je me trouve, ajouta la Vieille, j'ai un grand coffre chez moi, où tout l'argent qui a été enlevé chez plusieurs Citoyens de la ville, est déposé. A présent que je puis mourir d'un moment à l'autre, mon intention est de faire enlever le coffre de chez moi, & de le déposer chez une bonne ame, qui en fasse après moi tout ce qu'il lui plaira.

Le dénouement de cette histoire étoit bien intéressant pour une personne aussi

avaré que ma bonne Tante. Elle s'offrit d'abord de la meilleure grace du monde, & promit d'exécuter à la lettre les dernieres volontés de la Vieille prétendue mourante. On en convint; on prit des arrangemens, & on penſa qu'il falloit attendre la nuit pour enlever ce coffre précieux de ſa maiſon, après lui avoir indiqué ſon adreſſe, afin qu'elle ſe donnât la peine elle-même de ſe tranſporter chez elle. Deux inconnus furent loués pour enlever le dépôt: elle le trouva dans la chambre de la prétendue Malade, couvert d'un tapis. On le chargea enfin, & malgré ſa peſanteur il arriva à la maiſon quelques heures après.

Ma Tante, qui ne vouloit point de témoin, & qui avoit de petites raiſons pour n'en point avoir, avoit envoyé coucher tout ſon monde, & affecta, par dévotion, de vouloir paſſer la nuit auprès de la Vieille. Je fus renvoyée dans ma chambre comme les autres. Je ne vous parlerai point de l'état où j'étois;

vous devez, ma Cousine, le présupposer. Une Fille qui a de la pudeur, qui doit voir pendant la nuit un Amant, qui ne s'est point décidée sur sa résolution, & qui est à la veille d'un événement hardi, auquel elle n'a qu'une part indirecte, se trouve dans de furieux embaras. Je les laisse, pour venir à quelque chose de plus intéressant.

Vous savez que je suis vive, je ne pus attendre tranquillement. Je résolus de profiter de l'obscurité, pour m'éclaircir des brigues que j'occasionnois. Ce coffre m'intéressoit, sans que j'en devinasse la raison. Ce précieux dépôt avoit été porté dans sa chambre, & j'eus une curiosité infinie de le voir. Il y avoit des lumieres toutes les nuits dans l'appartement de ma Tante : je descendis doucement pour m'y glisser; je ne fus pas peu surprise d'en trouver la porte fermée. Je jugeai que le coffre en étoit la cause. Je descendis dans le cabinet où j'avois entendu l'histoire de la Vieille;

fort étonnée encore de n'y pas voir ma Tante, après nous avoir tous renvoyés pour y rester.

La curiosité d'apprendre ce qu'elle étoit devenue me fit remonter à sa chambre. J'eus toutes les peines du monde à trouver un moyen pour savoir ce qu'elle y faisoit: les portes étoient exactement fermées, & il n'y avoit pas d'apparence que je pusse réussir.

Mais à quoi l'imagination ne porte-t-elle pas, quand elle est montée sur le ton de la curiosité! Je me souvins que dans l'appartement voisin de celui de ma Tante il y avoit une porte qui donnoit dans la sienne: cet appartement avoit été habité par feu mon Oncle, & n'étoit point meublé; il servoit de garde-meuble, & comme on y avoit besoin à tout moment, on ne le fermoit jamais. Je m'y rendis par un escalier qui donnoit sur le derriere de la maison, & j'arrivai à cette porte: le trou de la serrure me

ſervit on ne peut pas mieux, & me découvrit ce que je déſirois ſavoir.

J'entrevis ma Tante avec un gros trouſſeau de clefs à la main; elle eſſayoit d'ouvrir le coffre, qui étoit au milieu de ſa chambre: elle fut ſi long-temps dans cette occupation, que je fus vingt fois à la veille de me retirer. Cependant le déſir de voir ſi elle réuſſiroit dans ſon entrepriſe, me retint; elle eſſaya toutes ſes clefs les unes après les autres, ſans que pas une la ſervît comme elle le déſiroit. Je ne pouvois m'empêcher de rire de ſon impatience, & de la piété avec laquelle elle juroit; je n'aurois jamais penſé qu'une Dévote pût le faire de ſi bonne grace, & ſi je n'avois pas été retenue par la crainte, j'en aurois éclaté de tout mon cœur.

Ma charitable Tante ayant connu, par des preuves réitérées, qu'elle ne pouvoit pas venir à bout de ſon deſſein, ſe releva & ſe mit à rêver profondement.

Je la perdis de vue quelques inſtans; mais bientôt après je la vis revenir avec d'autres clefs, & comme elles n'étoient point en trouſſeau comme les autres, je jugeai que c'étoient celles de ſon appartement qu'elle vouloit encore eſſayer. En effet, elle les préſenta les unes après les autres: les unes étoient trop petites, celles-ci trop groſſes, une troiſieme entre & fait un tour; on crie déjà victoire, on remercie déjà le Ciel, mais elle fait ſon tour & n'ouvre point. De ſacrés ſermens s'enſuivent, la bonne Parente en colere, jette les clefs de rage, marche deſſus, les foule & les traite, ces pauvres clefs, comme elle me traitoit ordinairement; mais elle ſe fit plus de mal qu'à ces inſtrumens durs & inanimés. Elle ſe mit les mains en ſang, & elle ſe releva en jurant comme une déſeſpérée.

Après ces vains efforts & après s'être bien démenée, elle parut plus tranquille & ſe mit à rêver; enſuite elle fut fouiller dans un cabinet d'yvoire, & tira d'un

petit tiroir une boîte très-petite, dans laquelle elle ôta un petit paquet de je ne fais quoi qu'elle cacha dans fon fein, & un inftant après je ne la revis plus.

J'attendis encore quelques minutes; mais jugeant qu'elle étoit fortie de l'appartement, je regagnai le corridor, dans l'intention d'aller épier ce que la Vieille faifoit. Mais quelle fut ma frayeur! je penfai me trouver nez à nez de ma Tante, qui fortoit de fon appartement, & qui prenoit le chemin de la chambre de la bonne Femme: fans une heureufe toux qui lui étoit ordinaire, & qui m'arrêta tout-court, j'étois prife fur le fait: le Ciel fait ce qui m'en feroit arrivé.

Je me cachai derriere une porte, & j'y reftai pour obferver d'une fente ce qu'elle alloit devenir. Apparemment qu'elle changea de fentiment; elle retourna fur fes pas, & reprit le chemin de fon appartement. La curiofité de favoir le deffein qui l'y ramenoit fi vîte, me fit prendre de mon côté la réfolution

d'aller l'épier une seconde fois. Je remontai l'escalier en tâtonnant, afin de ne point me blesser, lorsque le fatal coup de sifflet, dont j'avois été prévenue, me frappa les oreilles. Je pensai m'évanouir ; un tremblement involontaire s'empara de mes sens, mes jambes tremblerent sous moi, je fus près d'un quart d'heure sans pouvoir me remuer: je ne savois que faire; je me trouvai dans un état à faire pitié.

Le chaste (*a*) désir de voir un homme qui m'étoit aussi cher, qui avoit tant souffert pour moi, l'emporta sur toutes mes réflexions: je me traînai, car je ne pouvois marcher tant j'étois saisie, chez la Vieille. Dès qu'elle m'entrevit, elle me fit signe d'approcher d'elle : Je suis dans un embaras horrible, me dit-elle, je ne sais quel parti prendre: c'est moi qui, par la fenêtre, vous ai donné le signal. *Sanislinva* est ici, belle Vierge, mais c'est comme

(*a*) 557. Faveur.

s'il n'y étoit point: il y eſt enfermé, & quelqu'effort que je faſſe pour trouver dans mon imagination les moyens de le tirer d'eſclavage, rien d'un peu raiſonnable ne me vient. Voyons, ô *Darizpella*, ce que nous pouvons faire dans cette délicate occaſion. Nous ſommes toutes perdues ſi nous n'avons pas l'adreſſe de nous tirer de l'état épineux où nous nous trouvons actuellement.

Je tremblai à ce diſcours: toutes les rigueurs de ma Tante me revinrent à l'eſprit. Si je parois dans cette fatale aventure, me dis-je ſur le champ en moi-même, je ſuis la victime infortunée de l'aventure; je ne répondis point. Il ne s'agit point de rêver, continua la terrible Vieille, il faut opérer. Votre Amant eſt dans le coffre que j'ai fait apporter ici: en voilà la clef: mon deſſein, quand j'avois imaginé cet expédient, étoit qu'on remît le coffre dans la chambre où je ſuis; par-là nous triomphions; mais votre ſorciere de Tante n'a voulu

entendre aucune raiſon, & malgré tout ce que j'ai pu lui dire, n'a pas voulu m'écouter. Je m'étois fait trop malade pour le prendre ſur un certain ton; tout ce que j'ai pu faire, quoique je ne connoiſſe pas les êtres de chez vous, a été de la ſuivre lorſqu'elle eſt ſortie de cette chambre, de tenter d'ouvrir au malheureux *Saniſlinva.* Ma témérité m'auroit réuſſi, ſi j'étois parvenue à entrer dans ſon appartement ; mais j'en ai trouvé les portes fermées : jugez de mon chagrin & de mon inquiétude. Je tremble que ce malheureux jeune homme n'étouffe dans ce cachot obſcur, malgré les précautions que j'ai priſes de faire trouer le coffre par les côtés dans des endroits qu'on ne peut appercevoir. Si vous êtes ſenſible, comme je n'en doute pas, belle *Daripella*, au danger que court un aimable Enfant qui vous adore, prenez votre parti : voilà cette clef; courez ouvrir, & par cette action généreuſe vous nous mettrez à l'abri de tous les événemens.

Ces connoiſſances, au lieu de me raſſurer, augmenterent mes frayeurs; il n'y avoit plus à diſſimuler, le danger étoit trop preſſant. Je fis part à la Vieille des efforts que j'avois vu faire à ma Tante, & des précautions qu'elle avoit priſes en s'enfermant chez elle pour ne pas être ſurpriſe dans ſes deſſeins. Vous m'aſſommez, me dit la Vieille; je ne vois qu'un parti pour ſortir de ce pas: il faut que vous alliez crier à ſa porte que je me meurs; elle ſortira; prenez la clef du coffre, vous ſaiſirez ce moment pour l'ouvrir, vous cacherez le jeune homme quelque part; & nous ſerons tirés de l'embaras qui peut vous en arriver. Si votre Tante veut vous gronder d'être deſcendue, vous lui direz que vous avez entendu mes cris, & que vous êtes accourue pour me ſecourir. Allez, ajouta la Vieille, il n'y a que ce ſeul moyen pour ſauver la vie à votre Amant, & pour éviter un éclat qui nous plongeroit tous dans les plus cruels embaras.

Il

Il n'y avoit rien à répliquer à tout cela, le temps étoit trop précieux pour le perdre en vaines réflexions. J'allois ſortir de la chambre, & me prêter à ces conſeils, lorſque nous entendîmes du bruit à la porte: Ah Ciel! m'écriai-je, c'eſt ma Tante, je la reconnois à ſa toux ſéche & gluante; que vais-je devenir? La ſacrée Vieille, pour réponſe, leva la couverture, & me fit ſigne de me jetter dans la ruelle. La porte s'ouvrit; & afin qu'on ne s'apperçût de rien, elle fit des ſoubreſauts, comme une perſonne en convulſion, juſqu'à ce que je fuſſe cachée: ma Tante en fut la dupe & ne s'apperçut point de ce qui venoit d'arriver.

Le temps auroit été bien favorable pour délivrer le malheureux *Saniſlinva*, ſi je fuſſe ſortie un moment plutôt, mais il n'y falloit plus ſonger: vous devez juger, *Urgocenie*, ſi j'étois à mon aiſe, mais je me trouvois encore trop heureuſe d'être échappée aux regards terribles d'une Tante que je craignois preſqu'autant

que la mort. La bonne Femme, qui jouoit son rôle au mieux, contrefit une personne malade à l'extrêmité, avec un naturel qui m'auroit séduit moi même, si je n'eusse pas été au fait de la supposition; afin même de se délivrer plutôt de ma Tante, elle feignit de tomber en foiblesse, dans l'espérance que, sortant pour aller la secourir, je profiterois de ce moment pour ouvrir le malheureux coffre. Mais, hélas! la malheureuse Vieille ne prévoyoit pas qu'elle seroit prise dans son propre piége, & qu'elle alloit devenir elle-même la victime de ses odieux projets.

J'attendois avec une impatience horrible le moment de me tirer de l'affreuse contrainte où je me trouvois, lorsque la Vieille fit des bonds dans le lit, qui me firent craindre que le rôle que je croyois qu'elle jouoit ne me décélât. Deux fois la couverture me découvrit, & deux fois je fus au moment d'être reconnue par ma Tante. Cette crainte fit une telle

impreſſion ſur mon eſprit, que je me fourrai par la ruelle ſous le lit, dans le riſque d'étouffer en y paſſant. Dès que j'y fus, je commençai à reſpirer, je n'en pouvois plus, & ſi cet état preſſant eût duré une minute de plus, il n'étoit pas poſſible que j'y puſſe réſiſter.

Cependant la Vieille continuoit à faire des hauts-le-corps terribles; la ſuppoſition me paroiſſoit trop forte, & je ne pouvois concevoir à quoi elle pouvoit nous mener: ma Tante ne proféroit pas un mot, & ne s'en alloit point. Je craignois à chaque inſtant que cette Vieille ne m'écraſât par ſes violens ſoubreſauts: jamais de la vie on ne s'eſt trouvé dans de ſi terribles embaras.

Les convulſions que je croyois prétendues ceſſerent enfin; j'entendis que ma Tante parloit, & j'écoutai avec beaucoup d'attention. *Paſſe de cette vie dans l'autre*, diſoit-elle d'une voix baſſe, ſans doute à la Vieille; *n'as-tu pas aſſez vécu? N'eſt-il pas juſte que je profite du*

trésor que tu as eu la sottise de déposer chez moi. Tu meurs . . . . Sois heureuse si tu le peux; je ne te l'envie pas; mais quoi qu'il en soit, je vais tâcher, avec les biens que tu me laisses, de sacrifier secrétement à mes plaisirs les plus doux.

J'eus horreur de ce discours; je soupçonnai, avec quelque raison, mon indigne Tante d'avoir empoisonnée la Vieille, sous prétexte de la soulager: je me rappellai cette petite boîte dont elle avoit tiré un papier. Je frémis à cette idée, mais je n'osois remuer; plus elle devenoit méchante, & plus elle m'étoit redoutable. Hélas! n'avois-je pas bien lieu de trembler, & de craindre les suites d'un aussi terrible événement?

Dès que la Vieille ne donna plus aucun signe de vie, ma cruelle Tante sortit. Je me pressai de me tirer de l'état contraint où j'étois: je ne savois quel parti prendre; je fus vingt fois à la veille d'ouvrir les portes de la maison & de m'en-

fuir; mais je n'osai : la nuit obscure qui régnoit me fit peur ; d'ailleurs je ne pouvois me résoudre à abandonner le malheureux *Saniflinva*. J'avois la clef du coffre, il ne s'agissoit que de trouver l'instant heureux pour l'ouvrir. Ma Tante, qui devoit être agitée par l'indigne action qu'elle avoit faite, pouvoit m'en fournir l'occasion : il me parut prudent de la guetter, il n'y avoit pas d'autre parti à prendre alors. A l'égard de l'avenir, j'étois trop troublée pour y songer.

Je montai sur la pointe de mes pieds à l'appartement de ma Tante; pour cette fois il étoit ouvert. Je fus plus hardie que je ne me le serois persuadée, je me cachai dans un cabinet de toilette, & j'épiai le moment favorable que je méditois. Elle fit quelques tours dans sa chambre, ensuite elle en ressortit, & ferma tout après elle; je fus écouter ce qu'elle deviendroit. Il me sembla qu'elle fut fermer toutes les portes, & ayant

entendu ouvrir celle par où l'on sortoit de la maison, je courus à la fenêtre, & je la vis tourner le coin de la rue avec une lanterne à la main. Je ne savois que penser de cette conduite, mais je ne fus pas long-temps sans en apprendre la raison.

Dès que je fus certaine que je ne serois point troublée dans mon projet, je revins dans la chambre où étoit le coffre précieux; je frémis en approchant; je tremblai (*a*) que mon malheureux Amant ne fût suffoqué, & cette idée me saisissoit de douleur (*b*) & d'effroi. Je fis tous mes efforts pour ranimer mon courage: *Sanistinva*, m'écriai-je en m'approchant du coffre, répondez-moi; je viens vous délivrer du cruel esclavage où vous vous êtes mis imprudemment. O rigueur sans pareille! ô triste *Daripella!* il ne répond point: ah! Sans doute, poursuivis-je en donnant un libre cours à mes larmes, (*c*) il n'est plus; la Parque cruelle a tranché

(*a*) 558. Faveur. (*b*) 559. Faveur. (*c*) 560. Faveur.

ſes beaux jours, & j'en ſuis la cauſe! Ma douleur me fit proférer les choſes les plus touchantes, (*a*) & perſuadée que cet aimable Enfant n'étoit plus, j'adreſſois à ſes Manes des diſcours qui dénotoient aſſez combien je l'avois aimé (*b*), & combien je ſouffrois de ſa perte. Je ne me rappelle point tout ce que je dis alors ſans (*c*) rougir; mais je ne prévoyois pas ce qui en devoir arriver.

Saniſlinva n'étoit pas mort, *Urgocenie*; il avoit voulu ne rien riſquer avant que de me répondre, & s'aſſurer que c'étoit moi qui lui parlois. Un peu de curioſité s'étoit mêlé enſuite à ſa prudence, & il avoit voulu profiter de la frayeur que je montrois, pour ſonder mes plus ſecrets ſentimens, l'occaſion lui paroiſſoit trop favorable pour la manquer : cela n'eſt-il pas pardonnable à un Amant? Il me laiſſa encore quelque temps lui donner des preuves de ma tendre amitié; enfin,

(*a*) 561. Faveur. (*b*) 562. Faveur. (*c*) 563. Faveur.

touché des larmes (*a*) qu'il me laiſſoit verſer ſi cruellement, il me parla: Ouvrez, ouvrez, aimable *Daripella*, s'écria-t-il enfin; ouvrez; que je vous marque, en me jettant à vos genoux, ma reconnoiſſance & mon amour. Quand je ſerois morte, des plaintes auſſi précieuſes m'auroient rappellée (*b*) à la vie. Je treſſaillis à ce diſcours, & je me trouvai émue (*c*) de honte & de joie. Je n'oſois lui répondre, mais je le mis en liberté, ſans que je puſſe proférer une ſeule parole, tant j'étois ſaiſie (*d*) & troublée.

Il ſe jetta à mes pieds dès qu'il fut ſorti de ſon cruel étui: Ma vie eſt à vous, me dit-il avec un air & un ſon de voix ſi touchant que je me raſſurai; je vous l'ai conſacrée dès le premier inſtant que j'ai eu le bonheur de vous voir; je ne vous fais pas un préſent nouveau. J'étois trop (*e*) allarmée pour me reſſou-

(*a*) 564. Faveur. (*b*) 565. Faveur. (*c*) 566. Faveur. (*d*) 567. Faveur. (*e*) 568. Faveur.

venir de ce que je lui répondis : ce qui eſt de certain, c'eſt que je me (*a*) plûs aux tranſports naïfs de joie qu'il me témoignoit. Je ne pus lui (*b*) nier que je ne partageaſſe cette joie; mais agitée de toutes les choſes qui venoient de ſe paſſer, & qu'il ignoroit, craintive auſſi du retour de ma Tante, je lui fis part de mes inquiétudes & des raiſons qui me les occaſionnoient. *Saniſtinva* ſembla avoir le meilleur cœur du monde; il me témoigna les regrets les plus touchans en apprenant la mort de la Vieille, il en pleura, & la regretta comme une tendre Mere : c'eſt à elle à qui je dois le bonheur dont je jouis, s'écria-t-il; c'eſt elle qui avoit imaginé l'expédient du coffre, & tout le reſte; faut-il que je ſois la cauſe innocente de ſa mort! Je connus, par ſes regrets, la bonté de ſon ame, & comme il me devenoit (*c*) cher de plus en plus, je ne pus m'empêcher de l'admirer, & de m'en applaudir.

(*a*) 569. Faveur. (*b*) 570. Faveur. (*c*) 571. Faveur.

Cependant il falloit prendre un parti ; il n'étoit pas queſtion de perdre un temps précieux en vains diſcours. *Saniſlinva*, à qui ma vue avoit rendu tout ſon jugement, me prouva encore parce qu'il décida, qu'il avoit autant d'eſprit que de beauté. Il conclut, que mon honneur, qui lui étoit auſſi cher, m'aſſuroit-il, que le ſien propre, qu'il étoit de notre prudence d'empêcher que tout ce qui venoit de ſe paſſer éclatât. Que ſait-on ſi la mort de cette bonne Vieille ne ſera pas ſoupçonnée? continua le jeune homme; ſi cela arrivoit, on l'ouvriroit; votre Tante cruelle ſeroit obligée d'avouer tout, & elle ſeroit punie comme elle le mérite. Vous êtes ſa Niéce; l'affront rejailliroit ſur vous. J'imagine un expédient qui peut la faire rentrer en elle-même, qui l'effrayera, & qui ne peut avoir aucune mauvaiſe ſuite. Quelque peu diſpoſée que je fuſſe à me réjouir après de ſi terribles circonſtances, je ne pus m'empêcher de rire de cet expédient. Le jeune

homme qui le démêla, & qui étoit vif, en rit comme moi : en effet, on n'a peut-être jamais imaginé en pareil cas de moyens aussi fols, aussi singuliers, & à la fois aussi intéressans.

Les jeunes gens sont trop vifs pour prévoir tout ; quand nous voulûmes sortir de l'appartement pour exécuter le dessein auquel nous nous étions arrêtés, nous nous trouvâmes enfermés. Quoique je le susse bien, & que je dusse m'y attendre, je n'en fus pas moins allarmée ; mais le jeune homme ne s'en étonna point. Je me souviens, dit-il, d'avoir plusieurs fois ouvert le cabinet de mon Pere, pour lui attraper de quoi me divertir avec mes camarades les jours de congé ; peut-être parviendrai-je à nous tirer de cet embaras. Une idée en fait naître une autre ; pendant qu'il essayoit à venir à bout de son dessein, je me souvins de ce trousseau de clefs que j'avois vu à ma Tante ; je le trouvai dans une garderobe, attaché à un clou : je l'apportai à *Sanistinva* ; il

essaya plusieurs clefs, il s'en trouva une qui ouvrit, & nous fûmes en état de poursuivre notre projet.

Il nous donna bien de la peine à l'exécuter. Quoique le jeune homme fût très-fort pour son âge, ce ne fut pas sans de grands efforts que nous parvînmes à porter dans une couverture la sacrée Vieille dans l'appartement de ma Tante : soit agitation, répugnance, ou tout ce que vous voudrez, nous nous reposâmes plus de vingt fois avant que de venir à bout de notre ouvrage. Je tremblois à chaque instant que ma Tante ne rentrât. *Sanis-tinva*, qui apprit ma frayeur, s'en moqua, & pour me tranquilliser il fut mettre les verrouils à la porte d'entrée. Elle attendra, dit-il plaisamment, que nous soyons venus à bout de notre tâche, après cela nous serons toujours assez à temps de lui laisser la liberté de rentrer quand il lui plaira.

Quelque peu réjouissant que fût le spectacle que j'avois devant les yeux,

je ne pouvois m'empêcher de rire des faillies de *Sanifflinva.* Tantôt il propofoit de coucher la Vieille dans le lit de ma Tante : jugez de fa frayeur, difoit-il, quand elle ira fe coucher, & qu'elle trouvera cette Vieille ragoutante. Une autre fois il vouloit aller ouvrir la porte d'entrée & l'affeoir fur le feuil ; enfin chacune de ces idées étoit rendue avec des expreffions qui m'empêchoient de fentir l'inquiétude de mon état préfent. Si vous connoiffiez, *Urgocenie*, celui dont je vous parle, vous conviendriez bientôt que je ne vous en ai pas impofé.

Après bien des efforts la Vieille fut enfin montée dans l'appartement ; nous la mîmes dans le coffre, nous le fermâmes, & nous en ôtâmes la clef. Nous ne doutions pas qu'au retour de ma Tante elle ne vînt pour l'ouvrir. J'avois appris au jeune homme toutes les tentatives qu'elle avoit faites pour y parvenir ; & c'eft ce qui avoit fait imaginer de mettre la Vieille à la place des tréfors qu'elle ef-

péroit y trouver. Nous conjecturions même qu'elle étoit sortie pour amener un Serrurier, ou pour chercher quelqu'instrument propre à forcer ce coffre. Nous nous faisions une idée charmante de l'étonnement ou elle se trouveroit, lorsqu'elle verroit la Vieille : en effet, le trait étoit trop singulier pour ne pas être intéressant.

Quand nous fûmes parvenus à ce que nous désirions, je voulus exiger de *Sanistinva* de se retirer de la maison pendant qu'il le pouvoit, & mon dessein étoit de regagner ma chambre, & de faire l'étonnée dans l'occasion future, comme si je n'avois eu aucune part à tous ces événemens. A peine eus-je fait sentir mes raisons de décence & de crainte, que le jeune homme se jetta à mes pieds : Pourquoi me forcer à m'éloigner de vous? me dit-il; est-il défendu à un frère d'être auprès de sa sœur, & de la consoler dans le temps où elle en a besoin? Je vous aime du moins autant qu'un frere : laissez-

moi ici, je vous promets que je ne vous occaſionnerai aucun chagrin. Je grimpe comme un chat, vous le ſavez; quelque clairvoyante que ſoit votre Tante, j'aſſure bien qu'elle ne me verra pas. Je voulus abſolument qu'il m'obéît: il me le promit; mais me demanda avec tant de larmes qu'il me tînt compagnie, du moins juſqu'à ce que la Parente fût revenue, afin que je n'euſſe pas peur de la morte, & afin qu'il fût inſtruit de tout ce qui alloit ſe paſſer, que je ne pus le refuſer. C'eſt un petit mutin (*a*), qui ſait demander avec tant de grace ce qu'il déſire, qu'il eſt preſqu'impoſſible de prendre ſur ſoi de le refuſer.

Nous étions encore en conteſtation ſur ce point, lorſque nous entendîmes ouvrir la porte de la maiſon; nous étions près du cabinet qui étoit à côté de la chambre où étoit morte la Vieille, & nous nous y jettâmes.

Je démêlai, à travers la porte, à la

(*a*) 572. Faveur.

lueur de la lanterne, que ma Tante étoit ſuivie d'un homme. Elle entra dans la chambre de la morte avec lui : Tâtez, dit-elle, c'eſt dans ce lit qu'eſt le cadavre dont je vous ai parlé. Je remarquai que celui à qui elle diſoit ces mots avoit les yeux bandés, & qu'elle le conduiſoit par la main. Je ne trouve rien, reprit cet homme, je ſens des draps, des couvertures, & quelque choſe de mouillé. Attendez, lui dit ma Tante, je vais vous aider. Elle préſenta la lanterne au lit, regarda dans la ruelle, viſita par-tout le cabinet, & puis elle frappa les mains de frayeur : Ah! je me ſuis trompée, s'écria-t-elle, cet homme n'étoit pas mort; il étoit ſans doute en létargie; il eſt ſorti, ou le diable l'a emporté. Si cela eſt, reprit le Porte-faix, je n'ai donc plus rien à faire ici? Non, reprit ma trop cruelle Tante, mais il eſt juſte de vous payer & de vous récompenſer, comme ſi vous aviez exécuté ce que j'attendois de vous; je ſuis bien aiſe de vous don-

ner des arrhes pour une autre occaſion. En achevant ces mots elle fouilla dans ſa poche, & lui mit dans la main une poignée d'or, & elle le conduiſit comme elle l'avoit amené.

Nous étions prêts à ſortir de notre cachette, *Saniſtinva* & moi, croyant qu'elle étoit à la porte, & qu'elle en alloit ſortir; mais nous apperçûmes qu'elle étoit arrêtée, & nous entendîmes qu'elle proféroit quelques diſcours. Diſpenſez-moi, ma chere Couſine, de vous les rapporter; vous êtes trop décente pour les entendre: qu'il vous ſuffiſe d'apprendre que ma bonne Tante mitonnoit cet homme pour des conſolations ſecretes, & qu'elle l'aſſuroit qu'elle le récompenſeroit bien de ſes complaiſances, & qu'elle l'iroit chercher au premier jour; à quoi le ſaint homme parut s'accorder de bon cœur.

Après ces ſages complots, la porte s'ouvrit & ſe referma; j'étois ſi honteuſe & ſi rouge de ce que je venois d'entendre, que je ne ſongeois plus à ſortir du

cabinet. *Saniſlinva*, qui étoit ſimple, & qui n'avoit pas apparemment auſſi-bien compris que moi de quoi il s'agiſſoit, (car vous ſavez bien, *Urgocénie*, qu'une Fille entend à un certain âge bien des choſes qu'un homme du ſien ignore quelquefois); *Saniſlinva*, dis-je, me demanda ce que j'avois, & ce qui m'empêchoit d'aller nous rendre dans l'endroit où je lui avois dit que nous verrions ce que feroit ma Tante à ſon retour, ne doutant point que ſon premier ſoin ne fût d'ouvrir le coffre où nous avions enfermé la Vieille? Je ſortis ſans répondre; je n'avois garde de lui faire confidence de ce que je penſois: je croyois être trop heureuſe de ce qu'il étoit ſi ſimple, & je ne voulois pas lui donner occaſion de ceſſer de l'être, dans l'occurrence délicate où je me trouvois.

Je crus devoir remonter dans ma chambre, afin que s'il prenoit fantaiſie à ma Tante en rentrant de s'y rendre, elle m'y trouvât. *Saniſlinva* applaudit à

mon idée : pour lui, je le conduisis au garde-meuble dont j'ai parlé, où je devois venir le rejoindre, dès que je serois tranquille du côté de la visite à laquelle je m'attendois.

Un instant après que tout cela fut fait, j'entendis ma Tante qui rentroit, qui ouvroit & refermoit bien des portes. Apparemment que l'inquiétude où elle étoit, de n'avoir point retrouvé la Vieille dans son lit, lui faisoit faire une revue générale. Elle vint à ma chambre comme je l'avois prévu : j'ai oublié de dire que, dans la crainte qu'il ne lui prît fantaisie de m'enfermer, comme cela lui arrivoit quelquefois, j'en avois ôté la clef. La terrible Parente vint jusqu'à mon lit, où je m'étois fourrée, & où je contrefaisois un profond sommeil. Pour reconnoître sans doute si je dormois réellement, elle me toucha, & je ne remuai point. Si tu avois mes inquiétudes, petite Fille, s'écria-t-elle en s'en retournant, tu ne reposerois pas si tranquillement. O jeu-

neſſe, que j'envie ton ſort & tes plaiſirs! Je n'en entendis pas davantage ; elle gromeloit entre ſes dents, & elle étoit trop éloignée pour que je puſſe comprendre le reſte de ſes diſcours.

Je laiſſai paſſer un temps raiſonnable, pour n'avoir pas à craindre de la rencontrer; enſuite je ſortis de ma chambre, & je fus me rendre où étoit *Saniſtinva.* Il me tendit la main, me la ſerra, & me dit que ma Tante venoit de rentrer, & qu'elle travailloit vigoureuſement avec des ferremens & un marteau à ouvrir le coffre. J'avois entendu effectivement le bruit, & je me preſſai de regarder à travers la ſerrure. Elle ſuoit à groſſes gouttes, & elle attaquoit le tréſor prétendu avec une vigueur dont je ne l'aurois pas cru capable. Un mouchoir qu'elle avoit ſur le col qui l'embaraſſoit, fut jetté en jurant. Je penſai éclater de rire à la vue des beautés antiques & pendantes qu'elle offrit à la vue : je les jugeai bien capables de faire frémir de honte le jeune *Saniſ-*

tinva. Mais à quoi m'arrêtai-je, ô ma Cousine? Le coffre va s'ouvrir: déja l'un des côtés des charnieres est arraché; l'autre ne tient presqu'à rien; un dernier effort enleve le dessus. O Ciel! comment exprimer ce qui suit.

Mon avide Tante leva d'abord cette couverture; & comme elle ne distingua pas d'abord les objets, elle présenta d'une main son flambeau, & l'autre étoit prête à se jetter sur les trésors que le coffre devoit contenir. Mais que devint-elle en reconnoissant un visage! Elle fut si prodigieusement effrayée de ce spectacle inoui, qu'il lui prit un frisson général; ses mains, sa tête, ses bras, tout trembloit; sa bouche, qui étoit prête à s'écrier, resta ouverte, sa parole mourut au passage. Elle s'étoit mise à genoux pour être plus à son aise afin d'examiner les biens auxquels elle s'attendoit, sans quoi elle tomboit par terre: sa foiblesse cependant ne lui permit pas de se soutenir; elle se laissa aller sur le

coffre, & sa tête fut s'appuyer naturellement sur le visage de la morte. Je ne me rappelle jamais cette vision que je n'en frissonne encore, & que je n'en sois aussi effrayée que si la chose venoit d'arriver.

Je ne pus soutenir ce spectacle, je me retirai; *Sanistinva* me suivit: Fuyez, lui dis-je, toutes ces horreurs, & laissez-moi le temps de respirer. Je vais m'enfermer dans ma chambre, & y attendre ma destinée. Vous êtes la cause innocente de ce qui vient d'arriver; sans vous, toute malheureuse que je l'étois, je le serois moins. Ces paroles attendrirent l'aimable jeune homme; il me saisit les mains, & les mouilla de ses larmes: Je vais donc mourir, me dit-il, puisque vous me chassez de votre présence; sans vous que voulez-vous que je devienne? Mon Pere me fait chercher par-tout: que pensez-vous qu'il fasse de moi s'il peut me faire rattraper? J'ai tout perdu en perdant ma Vieille; elle me donnoit un asyle. Où

me mettrai-je à l'abri de la colere d'un Pere justement irrité? Comment pourrai-je me consoler de ne plus vous revoir? Ah! je vais mourir; il n'y a que la fin de mes jours qui puisse m'arracher aux maux que je prévois!

Ce que venoit de me dire le jeune *Sanistinva* (*a*) m'émut jusqu'au fond du cœur: Mais, lui dis je, en pleurant plus fort que jamais, que voulez-vous donc que je fasse? Je suis au pouvoir d'une Tante qui me perdra, si elle a jamais lieu de soupçonner que je sache tout ce qui s'est passé. Je sais, reprit-il en me pressant la main, que vous en avez une autre dont le caractere est bien plus doux, & chez laquelle vous seriez bien plus heureuse: que ne vous refugiez-vous chez elle? & que ne lui apprenez-vous les raisons qui vous obligent de la quitter? Quand elle feroit moins bonne qu'on ne la dit, elle vous ouvrira les bras avec tendresse, & applaudira à votre

(a) 573. Faveur.

conduite. Si je vous voyois à l'abri des maux que je prévois justement, & que j'ai bien lieu de craindre, je serois plus tranquille. Je trouverois les moyens de rentrer en grace, ou de prendre le parti des armes, & peut-être qu'avec le temps je me rendrai digne de pouvoir vous approcher, sans que nos familles s'opposent à un bonheur pour la jouissance duquel je perdrois mille vies si je les avois.

Le parti que me proposoit *Sanistinva* me parut fort convenable, d'autant plus qu'il y avoit plusieurs mois que ma Tante *Necogle* avoit offert à celle chez laquelle j'étois, & qui méditoit un voyage, de me prendre chez elle. C'est ce que je pouvois faire assurément de mieux dans l'occasion délicate où je me trouvois. J'en convins de bonne foi, & j'avouai à *Sanistinva* que je goûtois fort son avis, & que je croyois que je devois l'embrasser. Il me dit tout ce qu'il crut propre à me déterminer, & la fin de notre entretien fut

fut de mettre ſur le champ ce projet en exécution.

Je viens ici, *Urgocenie*, conduite par *Saniſlinva*, qui me quitta à la porte. J'étois ſi émue du pas que je faiſois, qu'à peine reçus-je ſes adieux. Je ne pus cependant m'empêcher de (*a*) pleurer en le voyant s'éloigner : il tourna la tête cent fois avant que la diſtance des lieux me dérobât à ſes regards. Il m'avoit demandé la permiſſion de tenter à me voir; je n'avois pu la lui refuſer, (*b*) en exigeant de lui qu'il ne ſe ſerviroit jamais de moyens qui euſſent rapport à ceux qui nous avoient été ſi malheureux.

Je fus reçue à bras ouverts. Ma Tante *Necoglé* me ſut un gré infini de ma confiance en elle, & du parti que j'avois pris de me jetter entre ſes bras. Elle m'aſſura que je n'avois rien à craindre, & qu'elle me traiteroit comme ſa propre fille. Elle m'apprit enſuite que vous étiez avec elle, & me prévins ſur votre humeur mélan-

(*a*) 574. Faveur. (*b*) 575. Faveur.

colique, & fur le peu de cas que vous faiſiez de ſes bons avis. Quelques jours après elle m'engagea à vous porter à être plus complaiſante à ſes leçons. J'étois trop reconnoiſſante de ſes bontés, pour ne pas lui promettre tout ce qui dépendoit de moi. Les bontés de cette Tante, qui en comparaiſon de la mienne eſt un Ange, me rendirent bientôt une gaité qui eſt née avec moi, & que mille mauvais traitemens avoient abſolument éclipſée. Je me trouve ſi heureuſe, que je ne changerois pas mon ſort contre tous les avantages qu'on voudroit me propoſer.

J'appris deux jours après, par ma Tante *Necoglé*, que celle que je venois de quitter s'étant perſuadée que l'apparition dont je viens de parler étoit un prodige enfanté par le Ciel, pour la punir de ſes mauvaiſes actions, avoit cru devoir prendre un parti qui pût la mettre à l'abri de la vengeance céleſte qu'elle craignoit. Cet effroi l'avoit portée à vendre tout

ce qu'elle avoit, & à se retirer dans une maison de Vestales, où elle alloit tâcher, assuroit-elle, par une vie pénitente & exemplaire, d'adoucir le Ciel irrité contr'elle, & de réparer ses offenses. Elle m'a fait héritiere d'une partie de ses biens, & a donné l'autre aux pauvres: voilà comme le Ciel, tôt ou tard, se sert de moyens incroyables pour nous convertir. Je n'en dis pas davantage sur cet article: je ne suis pas assez habile pour en parler avec la dignité qu'il convient.

J'ai été huit jours entiers sans entendre parler du jeune *Sanislinva*. Je vous avouerai, ma chere *Urgocenie*, que j'en ai été d'une inquiétude (*a*) extrême; ce n'est que depuis hier que je l'ai vu en allant au temple avec ma Tante. Je l'ai reconnu qui me suivoit; je lui ai fait un signe sévere pour qu'il ne m'abordât pas, en lui faisant entendre qu'il me perdroit dans l'esprit de ma Tante. Toujours soumis à son ordinaire, il s'est retiré timi-

(*a*) 576. Faveur.

dement. Après de tels procédés, & un respect si constamment prouvé, est-il donc si criminel, ma chere Cousine, de donner (*a*) à ce jeune homme des marques innocentes de ma bienveillance? Non, sans doute; & je vous avouerai même que je ne pourrois me contraindre à ce point. Il vient de passer; il n'a osé, comme vous l'avez pu remarquer, s'arrêter près de nous: je n'ai pas cru qu'une révérence rendue, ou quelques signes obligeans, fussent contraires à la décence & à la pudeur: Je me piquerai toujours de l'un & de l'autre toute ma vie; mais en cette occasion, comme je ne crois pas y manquer, je ne ferai point grimaciere & hypocrite au point de me donner du chagrin, & de désespérer un enfant aimable, qui n'est malheureux que parce qu'il m'aime & qu'il m'a trop aimée. En un mot, sa vénération & son amitié pour moi sont si pures, que la personne la plus scrupuleuse ne pourroit

(*a*) 577. Faveur.

s'en offenser, sans vouloir passer pour être ridicule & sotte à l'excès.

Daripella ne put proférer ces derniers mots sans une petite (*a*) aigreur dont je souris intérieurement. Quelque décidée qu'elle me parût pour le jeune homme, je ne laissai pas de lui faire remarquer combien la continuité d'une pareille affection pourroit lui causer d'embaras. Afin de mieux la persuader, je lui rappellai les malheurs que ce penchant, tout innocent qu'il étoit, avoit déjà occasionnés. Ma Morale ne fut pas bien reçue; ma Cousine non-seulement s'en moqua, mais méme poussa la plaisanterie jusqu'au point de me dire que si jamais on trouvoit le secret de me plaire, je serois peut-être moins circonspecte qu'elle l'avoit été. Je ne pus m'empêcher d'être sensible à ce discours; ma vanité s'en émut: Je ne puis répondre de l'avenir, lui dis-je, & encore moins des impressions que pourra recevoir un jour mon

(*a*) 578. Faveur.

cœur ; mais ce que j'ofe affurer, c'eft que fi j'étois affez folle pour me laiffer prévenir pour un Amant, non-feulement je ne manquerois pas à la retenue dont vous venez de parler, mais même il ignoreroit long-temps les mouvemens qu'il m'infpireroit. Je dis plus ; je ferois fi fort en garde contre ma foibleffe, que je ne lui donnerois jamais occafion de me parler de fon amour, & encore moins de pénétrer dans les fecrets de mon cœur.

Ce difcours, qui fut prononcé avec une certaine fermeté, & qui fembloit condamner la conduite de *Daripella*, me vengea du trait malin qu'elle m'avoit porté, & la piqua jufqu'au vif : elle n'en témoigna cependant rien. Elle tourna, avec fon ironie ordinaire, le tout en plaifanterie, mais elle réfolut en elle-même de prendre fa revanche, en m'obligeant, par ma propre expérience, de convenir, que quand on aime, on eft moins circonfpecte que j'avois voulu le prétendre.

Je m'attendois fi peu à fon reffenti-

ment, & j'étois si éloignée de penser qu'elle pût songer à se venger, que depuis cette légere discussion nous étions plus intimes que jamais; nous ne nous quittions presque plus. A son inclination près, que je désapprouvois, & dont je ne voulois jamais entendre parler, nous vivions de la meilleure intelligence du monde. Elle voyoit presque tous les jours *Sanistinva*: il avoit trouvé le moyen d'entrer dans le service du Roi, & la liberté que cet état lui donnoit étoit employée à chercher toutes les occasions de voir sa Maîtresse. Comme elle ne s'en éloignoit pas, elles étoient fréquentes. Les fenêtres étoient à rez-de-chaussée, & à moins qu'il ne fût dans l'appartement, il ne pouvoit pas être plus près. Quand ma Tante étoit à la maison, ce qui lui arrivoit rarement, car elle étoit joueuse, & toujours dans le monde, ils s'écrivoient ou se voyoient autre part: en un mot, l'intelligence devenoit de jour en jour plus familiere. Je voyois

tout, & je ne disois mot. Que pouvois-je faire à tout cela? Je me contentois de faire mon devoir, & de ne pas m'en mêler. Nous avions une Gouvernante qui étoit faite pour avoir l'œil sur notre conduite : quoiqu'elle se fût apperçue plusieurs fois du commerce de ma Cousine, elle n'en avoit jamais parlé; c'étoit à moi de me taire, & je m'imaginois que je prenois le meilleur parti.

Cependant ma Cousine qui avoit à cœur ce que je lui avois dit sur son amourette, & qui vouloit, à quelque prix que ce fût, humilier ce que son amour propre en elle appelloit dans moi vanité, chercha long-temps les moyens par lesquels elle m'obligeroit à penser comme elle me l'avoit prédit. Elle n'en trouva point de meilleur que de porter son Amant, qui étoit à la vérité fait comme l'amour, de me faire sa cour, de feindre de la sacrifier en apparence, & de faire tous ses efforts pour me plaire & pour en obtenir de moi l'aveu. Elle espéroit, après ces avan-

tages, avoir celui de ſe trouver ſecrétement à quelqu'un de nos tendres entretiens, & c'étoit-là où elle s'attendoit à triompher, en paroiſſant tout-à-coup, & à me reprocher ma fauſſe ſageſſe. Le tour étoit aſſez bien concerté, il n'y manquoit que de la vraiſemblance & de la réalité.

J'ai ſu depuis qu'elle avoit eu beſoin de tout l'empire qu'elle avoit ſur le cœur du jeune *Saniſlinva*, pour le porter à eſſayer de me jouer un tour ſi cruel. Il paroiſſoit avoir de la probité, & il fut long-temps ſans pouvoir mettre la main à cet indigne artifice. Ils ſe brouillerent deux fois à ce ſujet; enfin, comme il aimoit dans ce temps-là éperduement ma Couſine, & qu'elle le menaçoit de ne plus le revoir, à moins qu'il ne fléchît à ſes volontés, il prit à regret ſon parti, mais il le prit. On fixa le jour où il devoit commencer à jouer ſon rôle; & afin qu'il pût me faire ſa cour ſans être gêné par ma Couſine, elle uſa d'un autre artifice près de ma Tante *Necoglé*, pour qu'elle lui

permît d'aller paſſer quelques jours à la campagne. Elle gagna le *Tanocpendevir* (*a*) de ma Tante; ces ſortes de gens ſont quelquefois complaiſans : ſous prétexte d'avoir beſoin de changer d'air, elle obtint ce qu'elle déſiroit.

Bien loin de ſoupçonner toutes ces choſes, j'eus un vrai chagrin du départ de *Daripella*. Je le lui témoignai même avec une bonne-foi qui auroit dû la toucher : elle m'aſſura qu'elle ſeroit à la campagne le moins qu'il lui ſeroit poſſible, & que ſi j'étois réellement touchée de cette petite ſéparation, elle me rendoit le réciproque, & qu'elle auroit toute l'impatience poſſible de me revoir.

Je fus aſſez ſotte de pleurer ſon départ. Cette fille avoit des parties qui la faiſoient aimer : outre une gaité adorable, elle avoit l'eſprit liant & ſi intéreſſant, qu'il étoit difficile de s'ennuyer un moment avec elle. A peine fut-elle montée dans ſon tombereau pour ſe rendre à la cam-

(a) Médecin.

pagne, que je me reprochai les petits chagrins que je lui avois pu causer; je me rappellai pendant la journée tout ce que j'avois pu lui dire de désobligeant, & je prenois la résolution en moi-même, après son retour, de réparer ces petites mortifications par tant d'amitié, que je l'obligerois à n'y jamais songer.

J'étois dans ces favorables dispositions pour ma Cousine lorsque son Amant parut. Je m'en étonnai; elle l'avoit encore vu deux jours auparavant. Je jugeai qu'il y avoit quelque petite brouillerie en campagne, & que *Daripella*, vive comme je la connoissois, pour punir *Sanistinva*, étoit partie sans lui en parler. Je plaignis en moi-même le jeune homme: je concevois combien il alloit être inquiet, lorsqu'il s'appercevroit que ma Cousine ne paroîtroit pas à son ordinaire. Je n'avois garde de prévoir que le tout étoit concerté, & que j'étois la dupe de ma simplicité.

Sanistinva, qui avoit paru d'abord fort

embaraſſé en me voyant, s'approcha inſenſiblement de la fenêtre où je travaillois, & me fixa long-temps avec attention. Je penſai d'abord qu'il cherchoit des yeux ma Couſine, & je fus deux fois à la veille de lui faire ſigne qu'il la cherchoit en vain. Je ne ſais ſi mes regards l'enhardirent, mais il s'approcha plus près, me regarda encore avec un air timide & reſpectueux; & ayant ſurpris un de mes regards, il me fit une inclination profonde, & un geſte que je ne compris pas. Je ne ſavois ce que cela vouloit ſignifier: Me prendroit-il, me dis je, pour ma Couſine? Cependant il fait grand jour, & il eſt aiſé, quand cela ne feroit pas, d'en faire la différence: je ſuis beaucoup plus grande que *Daripella*, & mon teint eſt un peu plus éclatant. Je me perſuadai ſi bien que la raiſon que je viens de dire avoit occaſionné les ſignes de *Saniſtinva*, que je me levai, afin qu'il revînt de ſon erreur, mais il n'en continua pas moins à me faire des ſignes obli-

geans; au contraire, il s'approcha de plus près, & me considéra comme une personne qu'on trouve à son gré, qu'on voit avec un certain plaisir, & à qui l'on veut beaucoup de bien.

Cette constance à me regarder me fit rougir, & me donna lieu de prendre le parti, où de m'éloigner, ou d'avertir le jeune homme qu'il se trompoit: je pris le dernier. A peine eus-je ouvert la bouche, pour lui apprendre le départ de ma Cousine en lui marquant la surprise de ce qu'il l'ignoroit, qu'il leva les yeux au Ciel, & qu'il le remercia d'être parvenu enfin au plaisir délicieux, disoit-il, de me voir & de m'entendre parler. Je fus extrêmement surprise de ce discours: Vous avez oublié sans doute ce que je viens de vous apprendre, lui dis-je; ce n'est point à *Daripella* à laquelle vous parlez, elle est partie pour la campagne, & je m'étonne que vous ne le sachiez pas. Loin que ce discours lui fît changer de conduite, il continua sur le

même ton, & ſans plus de détour, me dit qu'il y avoit long-temps qu'il ne voyoit plus ma Cóuſine avec les ſentimens que je pouvois penſer ; que j'étois la ſeule cauſe de ſes aſſiduités, que dès le premier jour qu'il m'avoit entrevu, il n'avoit pu s'empêcher d'être infidele, & de ſacrifier à ma beauté ; qu'il s'en étoit défendu autant qu'il lui avoit été poſſible, mais que connoiſſant, par une expérience continuelle, qu'il ne pouvoit vivre ſans m'aimer & ſans me le déclarer, il avoit pris le parti de feindre, & d'attendre une occaſion favorable pour m'annoncer un amour qui, à ce qu'il ſuppoſoit, ne devoit finir qu'au tombeau.

Je fus ſi étonnée de ce diſcours imprévu, que je lui laiſſai dire tout ce qu'il voulut : il profita de mon ſilence, & ajouta tous les diſcours les plus propres à me perſuader. Je ne trouvai point qu'il fût auſſi ſimple que ma Couſine me l'avoit annoncé, ou il falloit que l'état qu'il venoit d'embraſſer eût apporté des changemens bien

considérables dans sa façon de s'exprimer. Quoi qu'il en soit, je ne sçus ce que je devois répondre. De deux partis que j'avois à prendre, ou de marquer mon dépit, ou de le plaisanter, je pris le plus mauvais. Il crut sans doute que la douceur que j'opposai à ses fleurettes, lui devoit donner lieu d'espérer : il me le laissa entrevoir. Cette sotte prévention me fit rire, & je lui répondis en badinant, qu'il étoit trop prompt à s'enflammer, pour que je pusse ajouter foi à ses discours. Cette réplique m'attira une foule de sermens. Je n'avois jamais entendu parler d'amour, & je ne trouvai pas que ce fût une chose aussi agréable que ma Cousine avoit voulu me le persuader. Je me lassai enfin des protestations de *Sanstinva*, & pour y couper court, je me levai brusquement, sans l'écouter davantage, avec une ferme résolution de ne plus m'exposer à de pareils propos.

Dès que je fus seule, je fis réfléxion à ce qui venoit de m'arriver. L'inconstance

prétendue de *Saniſlinva* me donna des Hommes l'opinion la plus déſagréable. Je réſolus de préſerver mon cœur de leurs piéges, & de ne me mettre jamais dans le cas d'avoir à me plaindre de leur legéreté & de leur ingratitude. Je plaignis ma chere Couſine ; elle me devint mille fois plus chere. Je conçus combien l'infidélité de ſon Amant lui ſeroit ſenſible dès qu'elle en auroit la connoiſſance, & pour qu'elle n'eût pas à me reprocher d'y avoir donné lieu, je réſolus plus que jamais, de lui ôter tous les moyens de me voir, de me parler, & de me roidir contre tous ceux qu'il pourroit imaginer & mettre en uſage pour y réuſſir.

Dès la même nuit j'eus lieu de penſer qu'il m'avoit dit vrai au ſujet de ſon amour: qui auroit pu me donner des ſerenades que lui ? Je n'avois jamais vu d'Homme en face, & je n'en connoiſſois par conſéquent aucun. Quelque goût que j'euſſe pour la muſique, que j'ai toujours aimée, je ne pris aucun plaiſir à celle de *Saniſ-*

tinva. Les cornets à bouquin étoient mélodieux, & les siflets argentins, mais ils venoient d'un parjure, d'un infidele ; cela me suffisoit pour les trouver odieux.

Je me tins si bien sur mes gardes les jours suivans, que je n'entendis point parler de *Sanistinva* : les concerts continuoient toutes les nuits, mais rien n'étoit capable de me faire changer de résolution. J'évitois avec soin toutes les occasions dont il auroit pu profiter. Je trouvai des billets sur ma toilette ; je les remis à ma Tante sans les décacheter : ce fut d'elle que j'appris qu'on se plaignoit de mes rigueurs, qu'on alloit tout tenter pour les vaincre, & qu'il n'y avoit rien qu'on ne fût capable d'imaginer pour y parvenir.

Un des domestiques de la maison fut gagné, & osa me présenter un nouveau billet de la part de *Sanistinva* : je m'en plaignis sur le champ, & il eut son congé ; cela servit d'exemple aux autres, & me persuada que je serois à la fin en repos.

Mais j'avois affaire à un jeune homme

trop vif & trop bouillant, pour que les difficultés le rebutassent aussi aisément. Il trouva le secret de s'introduire dans la maison sous plusieurs déguisemens; j'étois montée sur un ton trop défiant pour qu'ils pussent lui réussir. Toutes ses entreprises échouerent; je m'enfermois dans ma chambre dès que ma Tante étoit allé jouer, & je n'ouvrois à personne pendant son absence. Cette conduite me préserva de tous les pieges; il n'étoit pas possible de m'en tendre de nouveaux. J'étois sans cesse en garde, je me défiois en général & en particulier de tous ceux qui vouloient m'approcher.

Cependant ma Cousine, qui se lassa de vivre à la campagne, & qui étoit d'ailleurs inquiéte de ce qu'avoit opéré son Amant pendant son absence, arriva quinze jours après son départ. Je fus enchantée de son retour par plusieurs raisons: son absence m'avoit fort ennuyée, & par sa présence j'allois être délivrée des importunités de son Amant. Elle me fit beau-

coup de questions sur la maniere dont j'avois passé mon temps pendant son séjour à la campagne : je lui répondis vaguement, je la payai de défaites ; je n'osois lui donner le sensible chagrin de lui apprendre l'infidélité de son Amant, j'aurois cru lui porter le coup de la mort. Elle feignit le premier jour de ne rien savoir ; mais comme l'amour de *Sanistinva* étoit sçu de toute la maison, à cause de la punition du domestique, & des tentatives qu'il avoit faites pour surprendre les autres tour-à-tour, elle prit ce prétexte pour m'en parler, soit pour me sonder, ou qu'elle eût, comme elle m'a avoué depuis, d'autres raisons. Elle commença par me reprocher ma dissimulation & mon peu d'amitié, & me dit qu'en pareil cas elle en auroit usé avec plus de franchise que moi, & qu'elle ne savoit que penser du mystere que je lui avois fait de l'infidélité de son perfide Amant. J'avois de trop bonnes excuses à lui donner pour quelle ne s'en payât pas en apparence ; & d'ail-

leurs, elle étoit encore dans la bonne-foi, & tout ce que je pouvois lui dire dans ce temps à ce ſujet, lui devoit être aſſez indifférent pour qu'elle ne dût pas ſe rendre à des raiſons qui auroient dû me juſtifier, quand même elle ſe feroit cru dans le cas de la perfidie & du parjure. Elle en étoit bien éloignée; elle ſe croyoit plus aimée que jamais, & loin de croire d'avoir ſujet de ſe plaindre de *Saniſtinva*, elle ſe perſuadoit que ſa complaiſance, en faiſant ſes efforts pour me plaire, étoient de nouvelles preuves de ſon amour.

Elle m'examina pendant quelques jours avec tout le ſoin & toute l'exactitude que ſa malignité exigeoit; afin d'attraper ma confiance, elle affectoit de m'aimer plus que jamais. J'ai perdu un Amant, me diſoit-elle quelquefois; cette perte m'a été ſenſible d'abord, parce que ma petite vanité en a ſouffert un peu: mais je retrouve une Amie fidele, pourquoi ne m'en conſolerois-je pas aiſément? Après cela elle revenoit à *Saniſtinva*: Je ne puis

lui ſavoir mauvais gré, ajouta-t-elle, de ſon changement; eſt-on le maître de ſon cœur? Non, ſans doute: il vous l'a donné, il vous aime à l'excès; ſon ingratitude n'eſt pas une raiſon pour ne pas eſpérer du retour: au contraire, c'eſt une preuve de la force de ſon amour, & une marque poſitive de ſa délicateſſe. Il ſembloit par ces diſcours, que *Daripella* cherchoit à me ſéduire en faveur de ſon Amant. Je ne pouvois comprendre comment une Maîtreſſe outragée pouvoit être auſſi inſenſible à la perfidie d'un ingrat, & ſe charger de pareils ſoins. Cette conduite extraordinaire ne dura pas long-temps; elle étoit apprêtée, la nature ne tarda pas à reprendre le deſſus & à ſe montrer avec ſes propres couleurs.

Un ſoir que je me retirois dans ma chambre pour me coucher, je remarquai un Pot de fleurs ſur la cheminée qui n'avoit pas coutume d'y être. Je m'en défiai, & j'appellai ma Couſine, dont l'appartement étoit à côté du mien. Une preuve,

lui dis-je, que je ne veux rien vous cacher, c'eſt que voilà des fleurs qui viennent à coup ſûr de votre Infidele, & qui renferment un myſtere : emportez-les dans votre chambre & faites-en l'examen. *Daripella* me dit en ſouriant, qu'elle vouloit abſolument que je l'aidaſſe à dévoiler l'énigme, ſi ç'en étoit effectivement une. Faites tout ce qu'il vous plaira, lui dis-je, mais cela m'eſt indifférent ? il n'y a qu'une choſe qui me pique, c'eſt la témérité de celui qui s'eſt chargé de cette commiſſion ; demain ma Tante en ſera avertie, & je me donnerai tant de ſoin de découvrir le domeſtique, qu'il recevra la juſte punition due à ſa trahiſon.

Pendant que je diſois ces mots, *Daripella* feignoit d'ôter les fleurs les unes après les autres, & de chercher le myſtere dont je lui avois parlé. Je me coëffois, en regardant ſon action avec aſſez d'indifférence : tout d'un coup le vaſe s'ouvrit par le bas, & fit voir une lettre. Vous aviez raiſon, me dit-elle en me la pré-

ſentant, de ſoupçonner un deſſein ſecret; le voici, liſez pour vous en amuſer. Liſez vous-même, lui dis-je; il m'eſt venu pluſieurs billets de cette eſpece, & je n'ai jamais voulu ſavoir ce qu'ils contenoient: ils m'intéreſſent trop peu pour me porter à enfreindre la loi que je me ſuis faite de n'en lire jamais. Je jettai les yeux en achevant ces mots ſur ma Couſine : je la vis pâlir (*a*), & puis rougir en liſant la lettre : Ah ! ah ! m'écriai-je en ſouriant, ce billet vous étonne donc bien, & il faut aſſurément qu'il porte en ſoi des caracteres bien vifs, pour faire de telles impreſſions en vous. Non, reprit *Daripella*, en repliant la lettre, & en la remettant ſur les fleurs ; ce ne ſont que des proteſtations d'amour qui peuvent tout au plus faire l'effet que vous dites, ſur un cœur ſuſceptible d'impreſſion. L'émotion que vous m'avez remarquée eſt naturelle. Malgré l'indifférence que m'a cauſé le changement de *Saniſlinva*, je ne puis pas

(*a*) 579. Faveur.

lire les expressions & les sermens dont il se servoit jadis avec moi, dont ce billet est rempli, sans ressentir de l'aigreur, & sans étre honteuse de les avoir crus sinceres autrefois : on ne peut voir de sens froid de telles perfidies, & je vous aime trop pour ne pas vous exhorter à ne point être la dupe de pareilles protestations; mon exemple doit vous porter à une indifférence affreuse pour tous ces monstres. Si j'en avois eu un égal, je ne me serois jamais abaissée à écouter de pareils Imposteurs.

Ce discours me surprit : ma Cousine ne m'en avoit jamais tenu de semblables; au contraire, depuis son retour elle n'avoit point cessé de me prôner, que rien n'étoit plus engageant que l'inclination d'un Homme qui savoit aimer. Loin de déchirer son parjure, elle l'avoit toujours excusé : que pouvois-je penser d'un pareil retour ?

Je me proposai à lui répondre dans cet esprit, & je tournois la tête pour lui adresser

adreſſer la parole, lorſque je m'apperçus qu'elle ſe (*a*) trouvoit mal. Je la délaçai ſur le champ : une lettre tomba de ſon ſein, à laquelle je ne fis pas attention alors : j'étois trop occupée de la ſecourir. La crainte que j'eus de n'en pas venir aiſément à bout, fit que j'appellai du monde. Une Eſclave parut ; j'aidai à la conduire dans ſon lit, je demeurai auprès d'elle juſqu'à ce qu'elle fût revenue, & croyant que dans l'état où elle ſe trouvoit, le repos lui étoit plus utile que toute autre choſe, je retournai dans ma chambre, en faiſant quelques refléxions ſur ce qui venoit de ſe paſſer.

La premiere choſe que je trouvai en entrant, fut cette lettre qui étoit tombée du ſein de ma Couſine. Un mouvement de curioſité, plutôt occaſionné par ce qui venoit d'arriver, que par aucun déſir particulier d'apprendre ſes ſecrets, me fit ouvrir le billet : qu'on juge de ma ſurpriſe, en reconnoiſſant qu'il étoit queſ-

(*a*) 580. Faveur.

tion de moi. Il contenoit des choses qui m'expliquerent une partie du mystere, & qui me donnerent autant d'aversion pour les Femmes, que j'en concevois dans mon cœur pour les Hommes en général. Les termes de cette lettre ne sont jamais sortis de ma mémoire; les voici.

Lettre de SANISTINVA *à* DARIPELLA.

« Mon Esclave est chargé de vous re-
» mettre le Pot de fleurs dont nous som-
» mes convenus à notre derniere entre-
» vue. Vous le mettrez sur la cheminée
» d'*Urgocenie*, comme vous l'avez fort
» bien imaginé. Il est construit avec tant
» d'art, que si elle y touche d'une cer-
» taine façon, le vase s'ouvrira de lui-
» même, & le billet que je vous ai montré
» en sortira. Soyez attentive à ne prendre
» le vase que par le bas, car si vous tou-
» chez à l'une des fleurs, le secret parti-
» roit, & il faudroit le renvoyer à l'Ou-
» vrier pour le raccommoder, ce qui ne

» pourroit pas être fait si-tôt. J'ai bonne
» opinion du succès de cet artifice : le
» billet que vous avez dicté vous-même,
» s'il tombe entre les mains de votre
» Cousine, sera sûrement répondu. La
» crainte est un grand point sur le cœur
» d'une jeune Personne : elle conduit
» quelquefois à l'amour. Me tiendrez-
» vous compte, ô Vierge, de toutes les
» peines que je me donne pour humilier
» *Urgocenie* ? Je vous avoue qu'il faut
» que vous ayez un grand empire sur
» mon cœur, pour que je puisse me ré-
» soudre à vous donner de telles preuves
» de mon amour : ne devriez-vous pas
» être persuadée depuis le temps que je
» vous aime, de la sincérité de mon amour ?
» En falloit-il davantage ? Mais je me
» tais. Vous voulez que je me fasse aimer
» de cette Vierge, que j'use de tous les
» moyens pour y réussir, & tout cela,
» dites-vous, pour lui apprendre à être
» sensible aux foiblesses des autres : eh
» bien, il faut vous satisfaire ; il n'y a

» rien que je ne mette en uſage pour vous
» ſervir, & peut-être à la fin imaginerai-
» je tant de détours que vous parvien-
» drez au but que vous vous êtes pro-
» poſé.

SANISTINVA. »

Je fus ſi interdite après la lecture de cette lettre, que mes bras en tomberent, & que je fus pendant long-temps comme un terme. J'apprenois par cet heureux haſard la trame la plus odieuſe & la plus méchante. Mais pourquoi, me diſois-je, la Scélérate a-t-elle rougi en liſant la lettre qui eſt ſortie du vaſe, puiſqu'elle ſait de quoi il eſt queſtion, & qu'elle l'a dicté elle-même? Je ne vois pas ce qui auroit pu occaſionner un pareil change-ment. Cette réflexion me rendit curieuſe: la lettre étoit encore au même endroit où elle l'avoit remiſe; on ſe flatoit ſans doute que je ne la verrois pas, ou l'on ne vouloit pas, en la ſerrant à mes yeux, me donner lieu de ſoupçonner la perfi-

die. Je la lus cette lettre : autre ſujet d'étonnement ; que j'étois bien vengée, & que je l'étois agréablement!

La lettre étoit de *Saniſtinva*, & contenoit quatre pages. Elle m'apprenoit la fourberie de ma Couſine, & les raiſons qu'elle avoit eu pour l'engager à feindre d'être amoureux de moi ; mais ce qui étoit charmant, c'eſt que celui qui avoit feint de l'amour, en avoit pris véritablement. Les difficultés, plutôt que ma beauté, l'avoient ſans doute rendu infidele. *Saniſtinva* confeſſoit ſon crime, m'en demandoit pardon à genoux, m'offrant ſa vie pour me venger de ſa trahiſon ; & pour me porter à l'écouter avec plus de pitié, il rapportoit les tourmens que mes cruautés lui avoient fait endurer. Il finiſſoit ſa grande lettre par me faire ſentir, que le moyen de me venger de la malignité de ma Couſine, étoit de me laiſſer toucher en ſa faveur, ou du moins de feindre que je me rendois à ſon amour ; il finiſſoit par ces mots : « La feinte a fait

» un crime, elle eſt la cauſe de mon » amour; que je ſerois heureux ſi celle » que je vous conſeille produiſoit le même » effet! »

Je ne fus pas ſurpriſe après la lecture de la lettre, de l'état où ma très-aimable & ma très-ſincere Couſine avoit été jettée en liſant cette lettre. Elle ne s'attendoit pas ſûrement à une pareille perfidie: elle devoit lui être ſenſible, & je la trouvois bien à plaindre, de ſe trouver ainſi la dupe d'un piége dans lequel elle vouloit me précipiter.

Il ne falloit plus que la lecture de cette lettre dont il étoit queſtion dans la premiere que j'avois lue, & dont les impreſſions devoient faire de ſi grands efforts ſur moi, pour être parfaitement inſtruite de la trahiſon. Je la cherchai dans le vaſe, je ne la trouvai point; *Saniſtinva* n'avoit eu garde de l'y mettre. Mais la choſe étoit trop peu importante d'elle-même, en comparaiſon de tout ce que le haſard m'avoit fait apprendre, pour m'en em-

baraſſer davantage. Je me couchai fort agitée de toutes ces choſes ; j'étois irritée, & je fis mille projets pour me venger à la fois de ceux qui avoient voulu ſi cruellement me jouer.

Le parti qui me ſembla le plus convenable dans cette occaſion, fut de feindre d'ignorer parfaitement ce que je venois d'apprendre ; c'étoit le moyen infaillible de me venger, & de jouir toute ſeule du plaiſir des peines que j'allois cauſer à la perfide *Daripella*. Pour la conduite que je devois tenir avec ſon Amant, je ne me décidai point d'abord ; & il me ſembloit aſſez puni de ſa folie, par la paſſion dont il s'étoit laiſſé ſurprendre. Je ne l'enviſageai dans cette occaſion que comme un inſtrument dont j'étois obligée de me ſervir, pour humilier celle qui avoit tenté ſi cruellement à le faire : je m'endormis dans ces ſentimens.

Je ne changeai rien le lendemain à ces diſpoſitions. La premiere choſe que je fis en ſortant de mon lit, fut de paſſer chez

ma Cousine, afin de jouir de son trouble, & de commencer à en user avec elle comme elle en avoit usé avec moi. Elle ne put s'empêcher de rougir en me voyant entrer dans sa chambre; mais elle se remit, lorsqu'elle crut reconnoître à mon air que j'étois tranquille, & que je ne venois pas chez elle pour lui rien reprocher. Elle feignit à son tour la même tranquillité, & me demanda avec un sourire que je trouvai forcé, si j'avois pris la peine de lire les jolies lettres de la veille? Je répondis à cette question avec tant d'indifférence, qu'elle ne douta point que je ne lui parlasse sincerement. Elle crut que je m'étois couchée sans avoir eu la curiosité de les lire; & se trouvant par cette idée absolument tranquille, elle reprit le ton ordinaire, & badina la premiere sur la foiblesse qu'elle avoit eue. Je m'étois persuadée, dit-elle, que j'étois absolument revenue de *Sanistinva*; je commence à m'appercevoir qu'on ne sauroit trop se défier de soi même, & qu'on

ne peut jamais répondre de rien; elle se leva en tenant de semblables propos, & afin, sans doute, de trouver l'occasion de reprendre les lettres, pour qu'il ne me prît pas envie de les voir. Elle me pria de lui rendre un petit service qui m'obligeoit à descendre près de ma Tante: je soupçonnai son dessein, & je voulus avoir le plaisir de me convaincre que je ne me trompois pas. Je feignis de sortir, mais au lieu d'aller chez ma Tante, je me cachai dans un coin de mon alcove. A peine m'y étois-je rendue, que *Daripella* entra dans ma chambre, fut tout droit au Pot de fleurs, & ramassa la lettre qui étoit tombée de son sein, que j'avois exprès jettée par terre, afin qu'elle ne se défiât de rien. Elle fouilla ensuite, je ne sais pourquoi, dans mes poches, que j'avois laissées sur une table, & puis elle se retira, avec un air qui me persuada qu'elle étoit fort contente de ce qu'elle venoit d'opérer.

Cependant *Sanistinva*, qui désiroit

ardemment de ſavoir ſi ſon artifice avoit réuſſi, & de quelle maniere j'avois reçu ſa lettre, imaginoit toutes ſortes de moyens pour en être inſtruit. Il s'étoit flaté qu'il pourroit, du côté de *Daripella*, en apprendre quelque choſe, & il ſe trouva pour cet effet, comme il avoit de coutume, au temple, où, ſans que je m'en fuſſe jamais apperçue, il lui donnoit ſes lettres & recevoit les ſiennes. Il y vint le matin : Je marchois ordinairement immédiatement après ma Tante, & *Daripella*, qui avoit ſes raiſons pour me céder le pas, demeuroit toujours derriere nous; il en fut différemment dans cette rencontre. L'agitation où elle étoit lui fit oublier ſa coutume, elle paſſa même devant ma Tante, & je me trouvai à ſa place. Cela me donna lieu de remarquer ce que je n'avois jamais remarqué. *Saniſtinva* ſe trouva ſur notre paſſage, je lui vis un papier dans la main, & je m'apperçus qu'il tentoit de le couler dans la main de ma Couſine, mais que celle-ci l'avoit

évité. Je ne pus m'empêcher de sourire de la maniere brusque dont elle s'étoit tournée ; & quoique je ne fusse guere distraite ordinairement dans le lieu saint, je ne pus m'empêcher d'examiner le dépit de ma Cousine, & l'inquiétude de son Amant ingrat : au fait, comme je l'étois, de l'intrigue, cela ne pouvoit que beaucoup m'amuser.

A la sortie du temple *Sanislinva* fit encore un effort pour approcher de ma Cousine, mais elle lui jetta un coup d'œil si terrible, qu'il le fit apparament trembler. Elle fut fort triste toute la journée, & sous prétexte d'être incommodée, elle en passa une partie dans sa chambre ; il ne me fut pas, comme on le présume, bien difficile d'en deviner les raisons.

Il n'étoit jamais arrivé à ma Tante de recevoir personne chez elle ; sa maison n'étoit ouverte qu'à des Femmes, elle avoit toujours montré de l'antipathie pour les Hommes, & elle poussoit même si loin cette antipathie, qu'elle alloit à la

campagne, lorſqu'on étoit obligé de faire de certaines réparations qui exigeoient que les Ouvriers y mîſſent les pieds : mais ſon humeur changea du tout au tout. Elle nous fit un jour appeller à ſon lever, ma Couſine & moi, & après un long préliminaire, par lequel elle nous faiſoit entendre qu'il y a des ſituations dans la vie qui obligent ſouvent à faire des choſes qui répugnent infiniment, elle nous dit, que ſes affaires ſe trouvant dérangées, & ne trouvant aucun expédient pour les remettre en meilleur ordre, une Amie de la Cour avoit exigé d'elle qu'elle donneroit à jouer, l'aſſurant que le Jeu rétabliroit bientôt ſes affaires, & la rendroit même opulente. Après s'être expliquée avec fermeté ſur cet article, elle nous dit, qu'elle ſouhaitoit que nous nous rendiſſions fort aimables pour tous ceux qui viendroient chez elle, afin que tout le monde, attiré par nos politeſſes, accourût en foule chez elle, & y fît régner l'abondance. Je vous ai acheté moi-même

tout ce qu'il y a de plus ſuperbe en robes, nous dit-elle ; que vous ſoyez, je vous prie, toujours parées, & d'une complaiſance étudiée : je vous donnerai un autre jour quelques leçons eſſentielles ſur ce ſujet ; pour le préſent, retournez dans votre appartement, j'ai des arrangemens à prendre, afin que ma maiſon change de face, & qu'elle ſoit mieux ornée. J'ai été bien-aiſe de vous faire part de mes deſſeins, afin de vous faire connoître que je vous aime, que je n'ai rien de caché pour vous, & que je vous regarde comme ſi vous étiez mes propres enfans.

Daripella, qui étoit vive & qui aimoit la nouveauté, me parut fort aiſe de ce changement : pour moi, je ne m'en réjouis ni ne m'en affligeai. Je continuai juſqu'au jour que le Jeu fut ouvert, mon train de vie ordinaire ; j'aimois à m'occuper, & cela ſuffiſoit pour me faire paſſer des jours tranquilles & ſereins.

Je commençois à me perſuader que ma Couſine avoit pris ſon parti ſur le chan-

gement de ſon Amant, & que *Saniſlinva*, qui ne trouvoit aucun moyen de m'aborder, ſe déliſtoit de ſes pourſuites : il y avoit déja plus d'une ſemaine que rien ne m'avoit donné lieu de préſumer que je me trompois, lorſqu'un ſoir, en entrant dans ma chambre, je trouvai ma Couſine qui y pleuroit (*a*) amérement. Je ne ſuis pas née méchante ; je m'approchai d'elle avec émotion, & je lui demandai ce qui pouvoit occaſionner l'état où je la trouvois ? Elle ſe jetta à ce diſcours à mes pieds, & me dit qu'elle étoit la plus malheureuſe (*b*) perſonne de la terre & la plus coupable envers moi. Je ne voulus pas l'écouter qu'elle ne ſe relevât, & je lui pardonnai de bon cœur les tours qu'elle avoit voulu me jouer. Il me ſuffiſoit qu'elle me les avouât, & qu'elle me marquât le repentir qu'elle en avoit. Elle m'apprit tout ce que je ſavois auſſi-bien qu'elle, avec une franchiſe qui me prouva combien elle en étoit touchée :

(*a*) 581. Faveur. (*b*) 582. Faveur.

je lui fis à mon tour, l'aveu de la maniere dont j'en avois été inſtruite, & je lui promis que je ne m'en reſſentirois jamais.

Elle parut comblée du retour de mon amitié, & m'inſtruiſit de la cauſe de ſa douleur. Elle aimoit plus que jamais *Saniſtinva* : elle avoit fait toutes (*a*) choſes au monde pour le rappeller à elle, mais inutilement ; afin même d'avoir lieu de s'expliquer plus à l'aiſe avec lui, elle lui avoit ménagé un rendez-vous (*b*) pendant la nuit, & après mille reproches ſenſibles & tendres, elle lui avoit offert un pardon général de ſon infidélité, pourvu qu'il reprît les chaînes qu'il avoit briſées. Rien n'avoit pu le toucher; il avoit pouſſé la cruauté juſqu'à lui dire qu'il n'aimeroit jamais que moi : quel aveu pour une Femme qui aime avec emportement ! Elle s'étoit répandue (*c*) d'abord en reproches & en injures, enſuite (*d*) radoucie, elle avoit été juſqu'aux prieres (*e*); en un mot

(*a*) 583. Faveur. (*b*) 584. Faveur. (*c*) 585. Faveur. (*d*) 586. Faveur. (*e*) 587. Faveur.

jamais une Vierge ne s'eſt tant humiliée. (*a*) L'Ingrat avoit été inébranlable ; & pour lui ôter tout lieu d'eſpérer, lui avoit ſignifié réſolument, qu'il ne la reverroit jamais, à moins qu'elle ne lui accordât une grace, qu'il penſoit bien qu'elle ne devoit jamais lui accorder. Elle avoit voulu ſavoir la nature de ce plaiſir ; mais il avoit remis au lendemain à la lui expliquer. C'étoit cette terrible grace dont elle venoit d'être inſtruite, qui la mettoit au déſeſpoir, (*b*) & qui la pénétroit (*c*) de douleur.

Le cruel *Saniſtinva*, qui connoiſſoit l'empire qu'il avoit ſur le cœur trop foible de la tendre *Daripella*, en uſoit avec une tyrannie qui n'a peut-être pas d'exemple : il exigeoit qu'elle devînt ſa confidente, & qu'elle fît tous ſes efforts pour me porter à être ſenſible à ſon amour ; à ce prix le Perfide lui promettoit de continuer à la voir, & de ſuppléer par une amitié vive, à l'amour qu'il ne pouvoit

(*a*) 588. Faveur. (*b*) 589. Faveur. (*c*) 590. Faveur.

plus reſſentir pour elle. Il ajoutoit un égard bien adroit : Peut-être, diſoit-il dans ſa lettre, que cet effort généreux me fera reprendre les fers que le caprice m'a fait quitter : que dis-je ? Je ne doute pas, ſi vous parvenez à me faire aimer, que devenu heureux par vos ſoins, ce même caprice qui m'a fait changer, ne me rende un amour que je vous dois, & que méritent aſſurément vos charmes. Voilà comme le monſtre s'expliquoit. Après des traits auſſi poſitifs de la mauvaiſe foi des Hommes, une Vierge qui ſait penſer, doit-elle jamais oſer en écouter aucun ?

Urgocenie prononça ces mots avec une telle fierté, & une averſion ſi bien exprimée, que le Roi en trembla. Il fut à la veille de ſe lever, bien perſuadé, après tout ce qu'il avoit déja entendu de l'Hiſtoire de cette belle Fille, qu'elle étoit le Phénix de ſon ſexe, & que ſon premier Miniſtre avoit eu raiſon de ſoutenir, qu'il trouveroit des Femmes dignes de ſa vénération. Il ſe retint cependant ; le

charme d'être auprès d'une perſonne auſſi adorable, la douceur de ſa voix, le plaiſir d'apprendre juſqu'aux moindres circonſtances de ſa vie, l'arrêterent : il prêta en ſoupirant une nouvelle attention.

Je me ſervis de toute la perſuaſion dont j'étois capable, continua *Urgocenie*, pour faire penſer *Daripella* comme elle devoit ; elle m'avoua qu'il falloit, ou mourir ou rappeller (*a*) un infidele qu'elle aimoit (*b*) plus que jamais. Je la plaignis; c'eſt tout ce que je pus faire. Elle tenta à me porter à feindre avec *Saniſtinva*, afin que ſon Amant jugeât de la grandeur de ſon amour, par (*c*) l'excès de ſa complaiſance. Je ne pus me réſoudre à lui donner cette preuve de mon amitié, je la trouvois trop délicate, & elle pouvoit avoir des ſuites auxquelles je ne voulois pas m'expoſer.

Mais que ne fait pas la perſévérance & la pitié ? Ma Couſine (*d*) verſa tant de

(*a*) 591. Faveur. (*b*) 592. Faveur. (*c*) 593. Faveur. (*d*) 594. Faveur.

pleurs les jours ſuivans, & me toucha d'une telle compaſſion, que je lui promis de faire ce qui dépendroit de moi. Ce n'étoit pas grand'choſe; je me contrains difficilement, mais ma condeſcendance lui ſuffit pour calmer ſes ennuis: elle me parut ſi reconnoiſſante & ſi ſoulagée, que je ne pus me reprocher d'y avoir donné lieu.

La veille du jour qu'on devoit ouvrir le Jeu chez ma Tante, *Daripella* vint me trouver avec une joie dont il me fut impoſſible de conjecturer la raiſon: Ah! ma Couſine, me dit-elle en entrant, que viens-je d'apprendre? *Saniſlinva* vient d'ériter d'un Oncle, qui le rend le particulier le plus à ſon aiſe du Royaume; il vient de m'en faire part, j'en ſuis comblée; il eſt en ſituation de paroître partout; jugez s'il manquera de venir jouer tous les jours ici. Je vais avoir la douceur (*a*) de le voir; vous le dirai-je même? depuis que je lui ai appris que je vous avois tant dit de choſes avanta-

(*a*) 595. Faveur.

geuſes de lui que vous paroiſſiez changée à ſon égard, il m'a dit les choſes les plus flateuſes & les plus obligeantes : vous m'en voyez (*a*) comblée. Ah ! ma Couſine, ma Couſine, qu'eſt-ce que c'eſt que l'amour ! Un rien de ſa part vous accable; un rien de favorable vous fait jouir du bonheur le plus doux.

Je ne pus m'empêcher de rougir de la vivacité d'auſſi blâmables tranſports. Ma Couſine, qui s'en apperçut, m'en demanda mille pardons: Ayez pitié de moi, me diſoit-elle ſouvent; je ſais que je ſuis folle à l'excès (*b*), mais c'eſt un mal incurable, & qui eſt plus fort que moi. Si vous refuſez de compâtir aux tourmens que j'endure (*c*), parlez, ô ſage *Urgocenie*; je m'abandonnerai à la fureur (*d*) & au déſeſpoir, & vous ſerez, par ma mort, délivrée d'une Amie qui ne vous déplaît que parce qu'elle eſt obſédée le plus cruellement.

(*a*) 596. Faveur. (*b*) 597. Faveur. (*c*) 598. Faveur. (*d*) 599. Faveur.

De femblables difcours me caufoient une pitié qui me touchoit jufqu'au vif: la fin de tous nos entretiens fe terminoit par mêler mes pleurs avec les fiens. J'efpérai que la diffipation, occafionnée par le grand monde qui alloit aborder à la maifon, diftrairoit ces noires idées, & que les douceurs de quelque Cavalier, moins cruel que *Saniflinva*, feroient finir un égarement fi marqué. Moi, qui haïffois le monde, je fouhaitai de le voir, dans l'efpérance qu'il me délivreroit d'un rôle que j'avois promis de jouer, & que j'augurois qui me coûteroit beaucoup.

Le Jeu fut ouvert par un concert fuperbe, où tout ce qu'il y avoit de plus habile brilla; il fut fuivi d'un fouper le plus délicat. La compagnie, tant les Hommes que les Femmes, étoit choifie & de la premiere diftinction.

Je remarquai, avec plaifir, que ce grand fracas diffipa la mélancolie de ma Coufine; le plaifir qu'elle eut à s'entendre louer d'une jeuneffe vive & femil-

lante, lui donna une certaine ſatisfaction dans la phyſionomie dont je tirai un heureux augure. En effet, je trouvai, comme tout le monde, ma Couſine adorable. Je ne l'avois jamais vu parée ; elle étoit droite comme un cedre ; elle a de grands yeux bleus, & un tein d'une blancheur & d'une fineſſe admirables. Sa gorge, ſes bras, ſembloient avoir été moulés par l'amour, une main d'une petiteſſe charmante, qui enchante & ſéduit. J'examinois toutes ſes beautés les unes après les autres, & plus je la trouvois brillante, & plus j'étois ſurpriſe de l'infidélité de ſon volage Amant.

Il n'arriva qu'à la fin du ſouper. Je le trouvai moins aimable que je ne l'avois cru, & cela parce que *Daripella* m'en avoit fait un portrait trop ſéduiſant. Il entra de bonne grace, & fut parfaitement reçu de tout le monde, & particulierement des Femmes. Ma Tante ſe diſtingua de toutes, par la faveur qu'elle lui fit de ſe pancher vers lui, & de lui faire

baiſer (*a*) ſa flaſque gorge : j'en fus extrêmement ſurpriſe, je ne la croyois pas auſſi polie ; mais depuis quelque temps elle voyoit le grand monde. La réflexion fit ceſſer mon étonnement.

Saniſtinva me parut triſte ; il ſembloit chercher des yeux quelque choſe. J'obſervois ſes regards, dans l'eſpérance que tombant ſur ma belle Couſine, il rougiroit en la voyant ſi adorable, de lui avoir été infidele. Il ne l'avoit peut-être jamais vu parée ; l'ajuſtement fait ſouvent beaucoup. Ma curioſité fût ſatisfaite : ſes yeux ſe tournerent ſur *Daripella* ; ils parurent ſurpris, & cette ſurpriſe fut ſuivie d'un ſourire, j'en augurai bien. Je m'étois miſe exprès à l'autre bout de la table, afin de ne point diſtraire l'attention que je me perſuadois qu'il avoit pour elle ; en effet, elle fut grande, il ne pouvoit ſe laſſer de la conſidérer.

Ma Tante, qui étoit la plus grande

(*a*) 600. Faveur.

jaſeuſe du monde, cauſoit perpétuellement; elle faiſoit le panégyrique de ſes plats, & vouloit que les Conviés ſe récriaſſent ſans ceſſe ſur l'excellence de tous les mets qu'ils offroient. On ſe tuoit, par complaiſance, d'élever juſqu'au ciel ſa magnificence & ſa profuſion : cela la mettoit de la meilleure humeur du monde. Je ne diſois mot, & j'examinois tout.

Saniſtinva parcourut toutes les Femmes, ne s'arrêta ſur aucune, & m'honora enfin de ſes regards. Je m'y étois attendue, & dans la crainte qu'il ne les arrêtât trop long-temps ſur moi, prévenue du goût que je lui avois malheureuſement inſpiré, & que trop d'attention de ſa part ne fît peine à la malheureuſe *Daripella*, je fronçai le ſourcil, tâchai de me rendre louche, tournai un peu la bouche de côté, & fis tout ce qu'il me fut poſſible pour me rendre déſagréable. Cet artifice me réuſſit à ce qu'il me parut. *Saniſtinva* s'approcha de l'oreille d'un Seigneur qui étoit à ſes côtés, & lui demanda qui

qui j'étois ? L'autre lui rit au nez, & satisfit sans doute à sa curiosité. L'Amant de ma Cousine rejetta une seconde fois les yeux sur moi, & me fixa plus que jamais. *Daripella*, qui observoit son infidele, me regarda de même, & jugeant, au ton de ma physionomie, de mon dessein, & me trouvant l'air risible & bouffon, comme elle me l'avoua bientôt, son humeur naturellement enjouée reprit le dessus; elle éclata de rire, & le fit avec un si grand excès, que tout le monde en fut embarassé. Chacun s'examina en particulier, par la crainte d'avoir donné lieu à cette boutade. Pour moi, qui me contrefaisois avec peine, & qui jugeai de mon ridicule par les ris immodérés de ma Cousine, je ne pus m'empêcher de l'imiter, & d'en rire aussi de tout mon cœur. Qu'on juge de l'inquiétude que ce nouvel incident causa. A force d'examiner ce qui pouvoit y avoir donné lieu, on arrêta les yeux sur un Barbon, dont la chevelure ébouriffée menaçoit le plafond.

Chacun se persuada que c'étoit-là l'objet du rire, & le trouvant par réflexion plaisant, on fit chœur à ce rire, & il dura si long-temps, qu'il devint à la fin à charge & ennuyeux.

Je ne parlerai point de la colere du Vieillard : cela me meneroit trop loin ; d'ailleurs cet événement n'a aucun rapport à mon histoire. Il me suffira de dire qu'il se leva de table, traita ma Tante de vieille Catacreze, & sortit en jurant de ne pas revenir avant le lendemain.

Sanistinva, qui avoit surpris le ton de ma physionomie ordinaire, pensa bien que j'avois eu mes raisons pour m'offrir à ses regards sur ce ton désagréable ; il s'en prit à ma malheureuse Cousine, & je m'apperçus, au sortir de table, qu'il lui en faisoit de fort aigres reproches. A l'égard de ma Cousine, je remarquai, par ses gestes, qu'elle s'excusoit (a) le plus sincérement du monde : j'avois une pitié extréme de sa foiblesse.

(a) 601. Faveur.

On passa dans un appartement destiné pour le Jeu. *Sanistinva*, qui vouloit donner bonne opinion de lui, & se rendre nécessaire à ma Tante, joua le plus noblement du monde : mais son dessein ne lui réussit que trop bien ; la bonne *Negoclé* le prit dans une si grande affection, qu'elle ne lui laissa pas un moment de liberté ; elle avoit toujours quelque chose à lui dire, le traitoit de bel Enfant & de Mignon. Quoique je ne fusse pas fâchée de l'embaras du jeune homme, & qu'il me divertît beaucoup, je ne pouvois m'empêcher de rougir des complaisances de ma Tante ; aussi les poussoit-elle à l'excès. Elle lui mettoit (*a*) sans cesse des pruneaux dans la bouche, il n'étoit pas difficile de concevoir que ces attentions polies le peinoient extrêmement.

La partie fut belle ; ce n'étoit pas sans raison que ma Parente étoit de bonne humeur, elle y gagna beaucoup. Pendant

(*a*) 602. Faveur.

qu'on jouoit, deux pontes qui m'avoient trouvée fort à leur gré, me disoient mille douceurs. Malgré cette politesse attirante qui m'avoit été tant recommandée, j'étois de fort mauvaise humeur, & je répondois très-mal à ce que ma Tante attendoit de moi, & à toutes les fleurettes dont on m'honoroit impitoyablement. *Negoclé*, qui s'apperçut des empressemens qu'on avoit pour moi, & de la froideur avec laquelle j'en usois avec ceux qui m'obsédoient, se leva, & me dit de prendre garde à être plus complaisante aux bontés dont on me distinguoit; ensuite elle se tourna vers les jeunes gens, leur fit beaucoup d'excuses de ma décence, qu'elle avoit la bonté de nommer stupidité, & pour la réparer en quelque sorte, elle leur fit entendre que je n'avois jamais vu le monde, mais qu'elle ne tarderoit pas à m'instruire, & que dans peu elle me mettroit sur un ton dont ils seroient plus contens.

Saristinva profita de ce moment pour

venir grossir le nombre de mes adorateurs; en faveur de ma Cousine je le reçus mieux que les autres, mais ce qu'il y eut de charmant, c'est que cette admirable Fille m'en fit des reproches un moment après. La jalousie lui avoit fait oublier les prieres qu'elle m'avoit faites de bien traiter son Amant. Je haussai les épaules à son discours, & pour ne me plus mettre dans le cas d'en essuyer de semblables, je me levai, & ne voulus plus rien écouter.

Le Jeu fini, j'eus à essuyer une scene bien désagréable: ma Tante monta dans ma chambre, & me fit, devant ma Cousine, une cruelle mercuriale sur mes réserves, qu'elle traitoit d'impertinences; il fallut, pour avoir la paix, que je lui promisse d'être plus docile à ses volontés...... Eh! lui tintes-vous parole? interrompit le Roi avec un air inquiet. Vous l'apprendrez dans un moment, reprit *Urgocenie*, surprise de cette question; mais je désire qu'on me laisse achever, & qu'on ne m'interrompe plus.

Ces mots furent prononcés avec une si noble fierté, que le Roi conçut que cette belle Fille n'étoit pas accoutumée à plier. Il se tut, & lui prêta une nouvelle attention.

Le lendemain la partie fut encore plus belle que la veille ; ma Cousine & moi vîmes de moment à autre augmenter le nombre de nos admirateurs : je remarquai, avec une sorte de plaisir, qu'elle étoit moins inquiete de *Sanistinva* que le jour précédent : elle écoutoit ce qu'on lui disoit, & j'augurai que son désespoir s'évanouiroit peu-à-peu : mes conjectures furent justes. Quatre ou cinq jours après elle se laissa toucher par un Cavalier fort aimable ; je lui en fis mon compliment, & elle le reçut avec un air assez badin, pour me persuader qu'il ne lui étoit point désagréable. Elle me dit que le dépit pouvoit bien être la cause de son changement ; qu'elle alloit tâcher d'oublier entiérement le perfide *Sanistinva*, & que comme elle commençoit à s'en

moins soucier, elle me rendoit ma parole, afin que j'en pusse user avec lui comme il me plairoit.

J'admirai dans ce discours le caprice des Femmes. Je profitai de la liberté qui m'étoit rendue, & je traitai *Sanisstinva* avec la derniere rigueur. Il m'en parut outré ; je lus dans son dépit la grandeur de sa passion ; mais loin que cette observation lui fût favorable, elle ne fit que me confirmer dans la résolution où j'étois, de ne répondre jamais à aucun de ses discours.

Afin même de m'en débarasser tout-à-fait, j'affectai des distinctions pour ses rivaux qui le désespérerent. Il en donna des preuves bien réelles : il se battit le lendemain contre un de ceux qu'il crut le mieux traité. Cette affaire fit un si grand bruit, que la Cour s'étant informée de ce qui y avoit donné lieu, ma Tante fut priée de cesser son Jeu, & de s'observer de maniere qu'on n'entendît jamais parler de pareils accidens. Elle

en fut au désespoir, & fit tout ce qu'elle put pour faire révoquer un ordre si cruel; mais ce fut en vain. Ayant appris que j'en étois la cause innocente, elle me traita avec tant de rigueur, que s'il m'avoit été permis décemment de m'enfuir de chez elle, j'aurois pris ce parti indubitablement.

Ma Cousine s'embarassa peu de ce qui étoit arrivé. Le jeune homme dont elle avoit fait la conquête la voyoit tous les jours; elle triomphoit de plusieurs côtés. *Sanistinva*, qui croyoit avoir ses raisons pour la regagner, paroissoit aussi vouloir lui plaire & mériter son pardon. *Daripella*, qui crut que ce changement procédoit de la jalousie, pensa qu'elle devoit affecter le plus long-temps qu'il lui seroit possible de lui en donner. Pour cet effet elle continuoit à avoir toutes les distinctions possibles pour le rival prétendu. Ma Tante, qui voyoit toutes ces choses, s'en amusoit. Elle avoit pris du goût pour le jeune *Sanistinva*; & comme il

étoit depuis le matin jusqu'au soir chez elle, & qu'il étoit complaisant & poli, elle se consoloit de la perte de son Jeu par le plaisir de le voir. Ma Cousine devint bientôt après sa favorite & sa confidente ; leurs humeurs sympatisoient : pour moi, qui pensois bien différemment, & que ce train de vie fâchoit beaucoup, je fus regardée de ma Tante & de ma Cousine comme une personne dont le caractere étoit dangereux, & dont on ne pouvoit trop se défier. Pour *Sanistinva* & le nouvel Amant de *Daripella*, il n'en fut pas de même; ils avoient l'un & l'autre leurs desseins; ils dissimuloient, mais ils étoient trop vifs pour se contraindre long-temps.

Le nouvel Amant de ma Cousine se nommoit *Cousurtoc*; il étoit grand & bien fait; il s'étoit distingué dans sa premiere jeunesse à l'armée, & sa valeur, jointe à sa naissance, en faisoit un homme que tout le monde considéroit. J'en faisois beaucoup plus de cas que de *Sanis-*

tinva, & cela parce que je ne me connoiſſois pas en hommes, & qu'il avoit l'air circonſpect & prudent; qu'il parloit peu, & qu'il n'affectoit point ces airs d'étourderie dont preſque tous les jeunes gens ſe décorent comme d'une qualité eſſentielle, & dont il ſeroit néceſſaire de ſe piquer: d'ailleurs il avoit paru qu'il s'étoit déclaré en faveur de *Daripella*. Cette conduite ne me le rendoit point ſuſpect; & lorſque les occaſions s'offroient, je ne refuſois point ſon entretien. Il avoit beaucoup d'eſprit; & comme on me rendoit la vie fort dure, & qu'il compâtiſſoit en apparence à mes peines, je me trouvois agréablement diſtraite par ſon entretien.

Un jour que ma Tante m'avoit querellée avec beaucoup plus d'aigreur qu'à l'ordinaire, & que je pleurois amerement, *Couſurtoc*, qui avoit été témoin de la maniere dont j'avois été traitée, vint me trouver un moment après dans le cabinet de ma Tante où je m'étois retirée,

& me dit tout ce qui pouvoit contribuer à me consoler. Je fus sensible à son attention, & je l'en remerciai avec assez de bonté. Souffrez, me dit-il, belle *Urgocenie*, en se jettant à mes pieds, que je profite d'un moment précieux que j'attends depuis long-temps; votre Tante & votre Cousine viennent de sortir; j'ai des secrets de la derniere conséquence à vous apprendre. Je vous aime depuis le premier moment où je vous ai vue; je vous suis tout dévoué : ce discours vous surprend, & paroît vous irriter; je le lis dans vos yeux. J'avois résolu de vous cacher long-temps ce secret, mais il est temps de me déclarer. L'on vous maltraite trop cruellement, pour que tôt où tard je ne prenne votre parti, de maniere à me faire éloigner d'ici pour jamais. Souffrez, avant que ce malheur m'arrive, que vous en appreniez la cause, & pardonnez à ma dissimulation. J'ai été obligé de feindre d'aimer *Daripella*, afin de me procurer la douceur de vous voir; j'ai tenté plu-

ſieurs fois d'adoucir vos peines; je vois avec douleur qu'on s'eſt uni pour vous rendre malheureuſe: je me déclare, je le répete, ô belle *Urgocenie*, parce qu'il eſt temps, pour vos intérêts, de me déclarer. On conſpire contre votre repos: votre Couſine, jalouſe de votre beauté, profite de l'empire qu'elle a ſur l'eſprit de votre Tante pour vous faire enfermer dans une maiſon de Prêtreſſes pour le reſte de vos jours. On a écrit à votre Pere; on le prévient; on lui mande des choſes........ Diſpenſez-moi de vous les répéter. J'ai diſſimulé, pour être en état de vous ſervir; ordonnez, je vous ſuis conſacré; je puis anéantir ces trames odieuſes: il ne faut qu'un mot de votre bouche pour décider de votre ſort & du mien.

Ce diſcours, auquel je n'étois point préparée, me jetta dans une ſurpriſe extrême; je me levai: Tous les hommes ſont des impoſteurs, m'écriai-je, & j'aime mieux eſſuyer toutes les cruautés qu'on

me prépare, que de jamais les écouter. Laiſſez-moi, Seigneur, en proie à mes malheurs ; il ne vous ſerviroit de rien de prétendre à mon cœur ; je ſuis dans la réſolution de le garder toute ma vie : du reſte, je ſuis ſenſible, comme je le dois, à vos attentions, & je ne puis mieux les reconnoître qu'en vous déclarant, avec toute la ſincérité dont je me pique, que tous les pas que vous feriez pour me faire changer de réſolution, ſeroient inutiles, & ne pourroient tout au plus que vous porter à regretter de les avoir fait pour une ingrate, qui ne répondra jamais à vos déſirs.

Je ne voulus pas attendre la réponſe de *Couſurtoc* ; je me ſauvai dans ma chambre, & dès que j'y fus je m'y enfermai. Le jeune homme me ſuivit, & avec les diſcours les plus ſéduiſans, il tâchoit de m'adoucir & de m'engager à l'écouter encore quelques momens. Il continua ſes inſtances afin que je lui ouvriſſe ma porte ; je fus ſourde à ſa voix ;

& las ſans doute de mon opiniâtreté, il ceſſa enfin de me perſécuter.

Je ſortois d'un danger pour entrer dans un autre; je m'étois miſe à écrire dès que je me cru ſeule : je le faiſois à mon Pere, à qui je demandois, avec tout le reſpect que je lui dois, qu'il lui plût de me mettre dans une maiſon de Veſtales juſqu'à ce que je puſſe avoir la douceur de me trouver près de lui. Je tâchois de le prévenir contre tout ce qu'on pouvoit lui écrire contre moi, en lui rendant un compte naturel & vrai de la ſituation où je me trouvois, & de la conduite de ma Tante, qu'il ignoroit ſans doute, & qui depuis quelque temps ſe dérangeoit à l'excès. J'étois profondement occupée de cette Lettre, lorſqu'il me ſembla que j'entendois du bruit dans ma chambre; je crus d'abord que c'étoit *Couſurtoc* qui revenoit à la charge me prier de l'écouter, & je tournai la tête vers la porte : mais quel fut mon effroi! *Saniſlinva* ſortoit de la ruelle de

mon lit, & venoit à moi ſur la pointe de ſes pieds. Je penſai m'évanouir de frayeur; je me laiſſai retomber ſur mon ſiege, & il eut tout le temps de m'expliquer qu'il m'adoroit toujours, & que s'il avoit feint de vouloir plaire encore à *Daripella*, il y avoit été obligé pour jouir du plaiſir de me voir.

Pendant qu'il exaltoit la grandeur de ſa paſſion, je me remis de mon étonnement: je me levai, en lui ordonnant impérieuſement de ſe taire & de ſortir ſur le champ de ma chambre. Loin que ma fierté lui impoſât, il me dit, que puiſqu'il avoit trouvé le moment favorable, il vouloit abſolument en profiter: Quand il m'en devroit coûter la vie, s'écria-t-il, & que le ſupplice m'attendroit en ſortant d'ici, je ne m'éloignerai point que vous ne m'ayiez traité plus favorablement. Je tremblai à ce diſcours; je lus dans ſes yeux, & je prévis ſa rage. Je me mis à crier de toutes mes forces, en lui diſant qu'il m'arracheroit plutôt la

vie que de m'obliger à m'adoucir en sa faveur.

Il fut heureux pour moi que *Coufur-toc* ne fût point encore retiré ; il s'étoit caché près de ma chambre, dans l'espérance que je ressortirois bientôt de mon appartement , & qu'il feroit encore de nouveaux efforts pour me persuader. Au premier cri il fut à ma porte, & malgré tous les efforts que faisoit *Sanistinva* pour l'empêcher de la forcer, il la jetta en bas. Le bruit que tout cela fit, attira tous les domestiques. Pour comble de malheur, ma Tante & ma Cousine survinrent : j'étois toute en pleurs, & comme une personne qui s'est défendue d'une violence ; je voulus parler, & leur apprendre ce qui s'étoit passé ; mais quel fut mon désespoir ! Le traître de *Sanistinva* ne me laissa pas le temps de me justifier. Au désepoir d'avoir manqué son coup, le lâche eut la bassesse de dire à ma Tante, que s'étant apperçu que je voyois de bon œil depuis quelque temps *Coufurtoc*, il avoit cru devoir, à

caufe de l'intérêt qu'il prenoit à l'honneur de la maifon, obferver fi l'intelligence dont il parlòit ne pouvoit pas avoir des fuites défagréables ; que pour cet effet il nous avoit guettés l'un & l'autre, après que ma Tante & ma Coufine étoient parties, fe doutant bien que je profiterois de cette occafion pour entretenir mon Amant : qu'en effet je m'étois retirée dans ma chambre ; que *Coufurtoc* m'y avoit fuivi ; qu'il étoit venu y écouter, & qu'ayant entendu des cris que je jettois, comme fi on m'eût fait violence, il avoit jetté la porte en bas, afin de m'arracher au malheur qui me menaçoit. Le Traître, après cette monftrueufe relation, dit à ma Tante en lui préfentant les mains : Au moins que votre colere ne tombe pas fur *Urgocenie* ; je fuis très-perfuadé de fon innocence ; c'eft une jeune perfonne, qui tout au plus avoit de la bonne volonté pour le féducteur, & qui ne fe perfuadoit pas qu'il fût capable de porter les chofes à cet

excès. Ce dernier trait du plus ſcélérat de tous les hommes, me fit frémir juſqu'au fond de l'ame. *Couſurtoc* en fut lui-même ſi ſurpris, qu'il en étoit devenu comme un Terme. Ma Tante rouloit les yeux de fureur; ma Couſine la regardoit malignement, & les Eſclaves, armés de bâtons, de fourches & d'autres inſtrumens, n'attendoient qu'un ordre de leur maîtreſſe, pour faire tomber leurs coups ſur le criminel qui leur ſeroit abandonné.

Il y a des ſituations dans la vie qui étonnent tellement, que l'homme le plus intrépide & le plus philoſophe reſſemble au plus lâche & au plus ſtupide : *Couſurtoc* ſe trouva dans ce cas. La noirceur de la trahiſon le rendit muet. Ma Tante qui ſe perſuada que le ſilence qu'il gardoit, auſſi bien que moi, étoit l'aveu tacite du crime, ordonna à *Couſurtoc* de ſortir de chez elle, de garder un ſilence profond ſur ce qui venoit de ſe paſſer, & de ne remettre jamais les pieds dans au-

un endroit où elle pourroit se trouver ; en lui jurant avec un serment qui me fit frémir, que s'il n'obéissoit pas exactement à ses ordres, elle le feroit repentir d'avoir été assez scélérat pour oser se jouer à une personne de sa qualité.

Ce discours fit changer la scene. *Coufurtoc*, qui avoit enfin repris l'usage de ses sens, se transporta de fureur : Quoi! l'on me prend ici, s'écria-t-il avec une voix qui fit trembler la maison, pour un Suborneur, un monstre & un scélérat! Quoi! je souffrirai qu'un lâche triomphe, & qu'il ose me braver! En achevant ces mots il tira son sabre, & fondit sur *Sanistinva*. Les scélérats sont ordinairement poltrons; *Sanistinva* ne l'étoit pas : il reçut son ennemi en brave homme; son sens froid lui fit parer les coups, & donna le temps aux Esclaves de se jetter sur *Coufurtoc* : on le désarma ; on l'assomma de coups, & après l'avoir mis hors d'état de pouvoir nuire à personne, on le transporta dans la rue, avec menace que s'il

étoit aſſez hardi pour oſer tenter la moindre violence, on lui arracheroit une vie dont il n'étoit pas digne de jouir.

Me voilà donc abandonnée au pouvoir de mes ennemis, convaincue d'une faute que je n'avois pas faite, & déshonorée publiquement devant un domeſtique nombreux : que pouvois-je attendre alors de ma deſtinée ? Tout ce qui m'arriva. J'eus beau vouloir me juſtifier, & rapporter les choſes telles qu'elles étoient arrivées, rien ne me réuſſit. Ma ſcélérate de Couſine, qui étoit plus irritée que jamais, dans la confiance où elle étoit, que je lui avois encore enlevé ſon nouvel Amant, fut la premiere à ſe déchaîner contre moi. *Saniſtinva*, qui penſa bien qu'après ce qui venoit de ſe paſſer, il n'avoit rien à eſpérer de moi, prit une route nouvelle pour m'obliger à répondre à ſes déſirs ; il ſe ligua avec ma Tante & avec *Daripella*. Pour augmenter de plus en plus mes humiliations, on me renferma dans une chambre, & on prenoit le cruel plaiſir de

venir plusieurs fois par jour, pour me reprocher une honte que je n'avois pas. Mon innocence & ma Religion me soutinrent dans ces traverses cruelles ; je pris le parti d'offrir au Ciel mes malheurs, & au lieu de me laisser mourir, comme toute autre auroit fait à ma place, je crus devoir vivre au contraire, afin de laisser au Ciel & au temps à me laver de l'affront horrible dont on m'avoit couvert si injustement.

Il y avoit déjà trois mois que je vivois dans ces douleurs, sans que jusques-là le Ciel semblât touché des pleurs que je versois continuellement, lorsqu'on vint au point du jour m'avertir de descendre. Je tressaillis, sans en savoir la raison; je crus d'abord qu'on alloit m'enlever & me mettre dans une maison de Prêtresses, & j'en fus consolée : je ne pouvois pas assurément être pis que chez ma Tante ; je descendis avec cette idée.

Mais quelle fut ma surprise ! Ma Tante, ma Cousine, toute la maison étoit en

pleurs : j'en demandai avec empressement la cause. On m'apprit, avec les sanglots les plus pitoyables, l'ordre rigoureux du Roi, qui proscrivoit toutes les Femmes du Royaume, & qui les obligeoit de se rendre dans une Ville qu'on avoit fait bâtir exprès pour les sequestrer de la société des hommes. Ma Cousine jettoit les hauts cris ; il n'y avoit que ma Tante qui paroissoit plus tranquille : je n'en pouvois déméler la raison, mais je ne tardai pas à l'apprendre, & à me persuader que lorsqu'une fois on a tant fait de faire un pas vers le désordre, il est bien difficile de s'en pouvoir tirer.

Tout ce qui m'affligea dans cette conjecture, fut de me voir obligée de suivre des Parentes que j'avois tant lieu de craindre & de haïr. Je partis avec ces réflexions. Je fus assez surprise pendant la route, de la conduite qu'on tint à mon égard. On ne me dit que des choses obligeantes ; on ne me parla point du passé : je ne savois que conjecturer d'un amé-

nité si peu attendue, après la maniere cruelle dont on m'avoit traitée jusques-là.

Nous étions huit dans la voiture, ma Tante, ma Cousine, une Femme qui se voiloit, quatre Esclaves & moi. Il faisoit encore si sombre, que je ne démelai les objets qu'une heure après ; mes yeux étoient toujours fixés sur cette Fille qui se cachoit si soigneusement. Elle ne parloit pas ; ma curiosité me faisoit désirer ardemment de savoir qui elle étoit, mais mes efforts furent vains : je ne l'appris que lorsque nous fûmes à *Lodeorbarli.* Il y avoit des Officiers à la porte qui enregistroient toutes celles qui entroient, & qui les faisoient signer sur leur registre. Les précautions étoient exactes : il n'étoit pas possible en apparence de pouvoir en donner à garder : cela arriva cependant, comme on le verra dans un moment.

La qualité de Sœur du premier Ministre étoit trop grande, pour que ma Tante fut méconnue en se nommant; elle déclara trois Nieces à l'Officier, qui les ins-

crivit sur son regiſtre avec beaucoup de reſpect. Cette déclaration me ſurprit ; je ſavois bien qu'elle n'en avoit que deux. Après cette cérémonie, il nous fit paſſer dans une ſalle, & nous demanda à chacune en particulier, ſi nous nous connoiſſions, & s'il étoit vrai que nous fuſſions parentes ? Ma Tante, qui ignoroit qu'on dût nous faire cette queſtion, ne m'avoit pas prévenue : elle penſa être la dupe de ſon artifice. Mais lui ayant entendu déclarer trois Nieces, & me perſuadant qu'elle avoit eu ſes raiſons pour le faire, je répondis heureuſement dans cet eſprit. Comme cette queſtion n'étoit que pour la forme, on ne m'en demanda pas davantage, & ce fut un ſurcroît de bonheur pour *Négoclé.*

Mais quelle fut ma ſurpriſe, en reconnoiſſant dans la perſonne voilée dont j'ai parlé, que ma Tante avoit déclarée pour Niece ; quel fut, dis-je, mon étonnement lorſqu'on lui fit lever ſon voile, de trouver dans ſes traits, ceux du ſcélérat *Saniſtinva* !

Sanistinva ! Je fus si effrayée à cette apparition, & si scandalisée de me voir encore à la veille de vivre avec ce monstre, que j'ouvris la bouche pour le déclarer. Mais ma Tante qui s'en apperçut, me pressa la main, & me dit à l'oreille de me contenir. Nonobstant cette priere j'alois parler : heureusement pour le perfide *Sanistinva*, d'autres gens vinrent nous prendre & nous conduire dans les logemens qui nous étoient destinés. Ma Tante *Négoclé*, qui avoit ses raisons pour me garder, supplia l'Officier commis à nous séparer, de permettre que ses Nieces restassent avec elle jusqu'à nouvel ordre. Le respect qu'on avoit pour la sœur du premier Ministre, fit qu'on lui accorda sa priere jusqu'à ce qu'on en eût parlé au Roi ; & ce Prince, qui dans le fond est d'une bonté extrême, voulut bien, malgré son propre réglement qui s'opposoit à cette grace, ne lui point faire ce chagrin.

Tanitbudan se contint à peine dans ce

moment. Il apprenoit qu'il y avoit un homme à *Lodeorbarli*, & que ce téméraire étoit un Amant déclaré d'*Urgocenie*; il en frémit de fureur. Son premier mouvement pensa l'emporter ; il auroit envoyé chercher l'audacieux *Sanistinva*, & l'auroit fait mourir sur le champ, sans une inquiétude naturelle & curieuse qui le retint. Il est en ma puissance, dit-il en lui-même ; il ne peut échaper ; attendons à le punir comme il le mérite, que nous sachions le reste de tous ses crimes. Le Roi trembloit qu'*Urgocenie*, par des assauts nouveaux, n'eût perdu quelque chose de cette vertu qu'elle avoit annoncée jusques-là ; & *Croselivesgol*, son pere, qui apprenoit cent choses qui n'étoient pas venues à sa connoissance, frémissoit à son tour des dangers qu'avoit couru sa Fille, & écoutoit avec un tremblement universel une histoire dont la fin décidoit de son honneur, & du sort de sa Fille, & de la tranquillité du Royaume.

Ma Tante *Negoclé* me parut ſi changée à mon égard, & ma Couſine & elle, étoient ſi attentives à me plaire, que j'en étois humiliée moi-même. La bonté de mon cœur, & des manieres ſi oppoſées à celles qu'on avoit eu pour moi, me firent bientôt oublier les juſtes ſujets que j'avois de ne pas être contente de leurs procédés. *Saniſtinva*, à qui je ne pouvois me réſoudre de pardonner, paroiſſoit lui-même humilié, & avoit une retenue ſi grande, que je perdis l'envie de le perdre, comme je l'avois réſolu.

Trois mois ſe paſſerent, ſans que j'euſſe à me plaindre des égards de cet Homme traveſti; mais un jour s'étant jetté à mes genoux, & m'ayant de nouveau déclaré ſes ſentimens, je m'enfuis en colere vers ma Tante, & je la priai de me faire donner un logement ſéparé, comme en avoient toutes celles qui étoient à *Lodeorbarli*, en la menaçant de déclarer *Saniſtinva*, ſi elle me refuſoit ma priere. Elle me vit ſi réſolue & ſi déterminée

dans ce moment, qu'elle me flata beaucoup, en me disant que si j'avois pris mon parti de la quitter, elle alloit dans le moment obtenir ce que je lui demandois, pourvu que je lui jurasse que je ne la décélerois jamais. Comme elle étoit une des premieres du Conseil des Vieilles, sa requête lui fut octroyée sur le champ. Avant que de me quitter, elle me renouvella la priere qu'elle m'avoit faite; je lui promis tout ce qu'elle voulut, & je me rendis au quartier qui m'avoit été destiné, en conseillant à ma Cousine de se défier du Scélérat qu'elle protégeoit! Mais à quoi servoient toutes les exhortations que je lui avois fait à ce sujet? Elle étoit folle de ce Perfide; & quoiqu'elle sût qu'il ne la ménageoit qu'à cause de l'espoir qu'il conservoit toujours de se faire un jour aimer de moi, elle passoit pardessus tout, dans la crainte d'être privée du frivole plaisir de le voir.

Je me trouvai la plus heureuse personne du monde dans ma retraite; je m'occu-

pois à travailler, à me promener, ou à causer avec des Compagnes aimables, & dont la façon de penser avoit rapport à la mienne. Il y en avoit une entr'autres qui recherchoit depuis long-temps mon amitié, elle se nommoit *Noctorie*, étoit douce, complaisante, aimable, & avoit toutes les qualités pour se faire désirer : je la distinguois de toutes les autres ; c'étoit elle qui avoit ma confiance, & je ne lui cachois aucun des mouvemens de mon cœur.

Cette aimable Fille avoit vécu à la Cour avec une Mere qui en savoit toutes les anecdotes ; elle m'en amusoit le plus souvent : nous raisonnions presque à toutes nos promenades des grands événemens dont l'Etat avoit été agité, & de l'héroisme avec lequel le Roi régnant étoit venu à bout de tous les monstres qui avoient combattu contre lui ; *Noctorie* ne finissoit point lorsqu'il étoit question de ce Prince. Elle m'apprit l'histoire de ses amours avec la belle *Necalbolane*, & les chagrins affreux qu'il avoit essuyés à ce sujet ; elle ne pou-

voit aſſez s'étonner de l'averſion qu'il avoit fait paroître depuis pour les Femmes : elle m'aſſuroit qu'il étoit né pour les aimer, & que le dépit, plutôt que le goût, l'avoit porté à les proſcrire. Enſuite de ces obſervations, elle paſſoit au portrait de ce Prince : elle m'en faiſoit un de ſon caractere le plus ſéduiſant : lorſqu'elle étoit ſur cet article, je la voyois rêveuſe, & comme une perſonne enchantée & prévenue : je lui en faiſois la guerre. Eh bien, me dit-elle un jour, j'avoue que j'aime cet aimable Prince ; il n'y a que vous qui le ſait, & cela n'ira jamais plus loin : pourquoi faire un myſtere de ſes ſentimens quand on eſt aimé d'une Amie, au point où je crois l'être de vous ? Je lui répondis, lorſqu'elle m'eut fait cette confidence, qu'il n'étoit pas juſte qu'elle aimât toute ſeule, & que ſi jamais l'antipathie du Roi pour le Sexe ceſſoit, & que l'occaſion s'offrît de lui apprendre la maniere dont elle penſoit pour lui, je trahirois ſes ſecrets, afin de faire rougir ce Prince des

peines qu'il avoit occaſionnées à une perſonne auſſi aimable & auſſi digne d'être eſtimée.

Un jour que nous étions aſſiſes ſous un arbre touffu, au bord d'un petit ruiſſeau qui paſſoit au travers du jardin, j'entrevis à quelques pas de nous, une jeune Perſonne qui ſembloit ſoupirer amerement. Je gage, dis-je à *Noctorie*, que voici quelqu'une de ces filles trop tendres qui ſe déſole de l'abſence d'un Amant. *Noctorie* tourna les yeux alors, & me dit à l'oreille : Votre conjecture n'eſt pas éloignée de la vérité ; c'eſt un ſecret dont je ſuis inſtruite : il y a même long-temps que je cherche le moment de vous en faire part ; mais vous avez une façon de penſer ſi cruelle pour tout ce qui a raport aux tendres ſentimens, que j'éloigne ſans ceſſe les occaſions d'en parler. Je lui répondis qu'elle avoit tort d'avoir cette réſerve avec moi ; que je m'amuſois au contraire de toutes les folies qu'occaſionnoit l'amour, & que, pourvu que je n'y

entraſſe jamais pour rien, je ne m'éloignerois pas d'en entendre parler. Et c'eſt juſtement ce que vous m'annoncez, reprit mon Amie, qui ſera cauſe que vous ne ſaurez point le ſecret. Eh! pourquoi? interrompis je avec étonnement. Parce que je ne puis vous ouvrir la bouche à ce ſujet, repartit *Noctorie*, que vous n'entriez dans la confidence pour quelque choſe. Oh! pour le coup, ajoutai je, je ne vous entends pas; cela s'appelle irriter la curioſité au dernier point. Je fis ce que je pûs, pour que *Noctorie* parlât plus clairement; mais plus je marquai d'impatience pour l'y engager, & plus elle ſe tint ſur la réſerve: je m'en fâchai tout de bon, & je me levai en lui diſant, que puiſqu'elle ne me révéloit point ce ſecret, & qu'elle ſe défioit de moi, je ne la reverrois de mes jours.

Vous le voulez, *Urgocenie*, repritelle; eh bien, je vais vous ſatisfaire; mais ſouvenez-vous bien que c'eſt vous qui l'avez voulu. Après ce préliminaire

elle m'apprit, qu'elle avoit un Frere qu'elle aimoit tendrement : vous le connoissez, continua-t-elle, & vous savez mieux que personne s'il a mérité le sort cruel dont il est accablé. Ce discours me donna de la curiosité : je ne me souvenois point que j'eusse été en liaison avec aucun homme ; mais quand elle m'eut nommé *Cousurtoc*, je me remis : Quoi ! ce cavalier est votre Frere ? dis-je à *Noctorie* ; & par quel hasard m'en parlez-vous aujourd'hui pour la premiere fois ? Parce que je craignois de vous déplaire, continua mon Amie, & de vous rappeller un événement qu'il m'a conté cent fois, & que je sais qui vous a occasionné bien des peines. Je suis obligée à vos attentions, poursuivis-je, mais je suis assez juste pour ne point confondre les objets. J'ai toujours fort estimé *Cousurtoc*, & s'il lui est arrivé quelqu'aventure qui le rende malheureux, j'en suis fâchée, & j'y prends encore plus de part puisqu'il vous appartient de si près.

Vous me ravissez, reprit la jeune *Noctorie*; un tel discours me prouve la bonté de votre cœur ; je ne doute pas après cela que vous ne vous affligiez avec moi de ce qui est arrivé à ce malheureux Frere : j'en suis inconsolable, & si vous ne m'aidez à l'arracher au sort affreux qui le menace, vous me verrez mourir à vos pieds de désespoir.

Ce discours m'étonna autant que les larmes de mon Amie me toucherent : je ne pouvois comprendre à quoi tout cela devoit aboutir. J'embrassai cette aimable Fille, & je lui promis, sans trop savoir ce qu'elle exigeoit de moi, que tout ce que je pourrois faire pour l'obliger, je m'y préterois avec plaisir. Ces promesses me rassurent, s'écria-t-elle ; ce Frere dont je vous parle, veut ou vous voir, ou mourir, il n'y a pas de milieu.

Eh ! grand Dieu ! repris-je, surprise & allarmée d'un pareil propos, comment pouvez-vous me parler de cette sorte ? Quand même je serois fille à me prêter à

vos idées, pourriez-vous mettre votre Frere dans le cas de percer jusques dans cette ville? Oubliez-vous que les précautions de notre Souverain sont si bonnes, qu'à moins d'un miracle il n'est pas possible de pénétrer dans ce séjour? L'amour peut tout, interrompit *Noctorie*; dites un mot, & le miracle est opéré.

Je regardai fixement mon Amie: Je ne vous entends pas, lui dis-je; se passeroit-il dans cette ville des choses contraires à la soumission qu'on doit au Souverain? Ce que vous me laissez entrevoir me fait frémir. Seriez-vous assez malheureuse pour entrer dans les projets pernicieux que forment des rebelles? Projets contraires aux devoirs de sujets, & qui ne peuvent être suivis que des plus grands malheurs. Oubliez-vous, ô *Noctorie*, que la Religion nous prescrit un respect inviolable pour celui que le Ciel nous a choisi pour nous gouverner; que c'est son image en terre; & que de se prêter à la faction & à la révolte, c'est manquer à la

fois aux Loix divines & humaines? Rappellez-vous ce que j'ai repréfenté au dernier Confeil affemblé, à l'occafion des factions de *Regutimar* & de la Grande-Prêtreffe *Onecfa*. Vous avez vu que je n'ai pas craint de réfifter en face à tout ce que nous avons de plus refpectable dans cette ville : en un mot, je penfe que tout projet qui tend à avilir l'autorité Royale, eft odieux, injufte, exécrable, & mérite non-feulement la punition chez les hommes, mais même que la vengeance célefte en pourfuive les auteurs, & qu'elle les écrafe impitoyablement.

J'étois fi émue, en prononçant ces paroles, que *Noctorie*, qui avoit ouvert la bouche plufieurs fois pour m'interrompre, fut obligée de me laiffer achever. Eh ! qui vous parle, me dit-elle, de brigues & de confpirations ? Je penfe affurément comme vous fur cet article ; je fais que nos Rois font nos Dieux fur la terre : & au Ciel ne plaife que je penfe jamais différemment ! Non, non, *Urgo-*

cenie, les affaires de l'Etat n'entrent pour rien en ce que je veux vous dire ; il s'agit purement de mon malheureux Frere, qui languit & ſe meurt pour vos appas ; ſon déſeſpoir le porte à ſe perdre, je vous le répete, ſi vous lui refuſez l'avantage précieux de vous voir : ma vie eſt attachée à la ſienne ; ſi vous m'aimez, comme vous m'en avez flatée ſi ſouvent, que j'obtienne cette grace, ou que je meure à vos pieds.

Je m'empreſſai à relever ma chere *Noctorie* : j'étois honteuſe de la voir dans un état ſi humble & qui lui convenoit ſi peu, & je voulois abſolument qu'elle en ſortît, lorſque cette Fille dont j'ai parlé plus haut, que j'avois vu ſoupirer, accourut où nous étions, &, comme mon Amie, ſe proſterna à mes genoux. Surpriſe d'une aventure auſſi particuliere, je ne pouvois que faire de nouveaux efforts pour engager les ſuppliantes à ſe relever. Mais *Noctorie* me jura qu'elles ne ſortiroient, ni l'une ni l'autre, de leur

état humiliant, jusqu'à ce que j'eusse accordé la grace dont on venoit de me parler. Afin de faire cesser un événement qui m'embarassoit, je consentis à ce qu'on me demandoit : mais qu'on juge de ma surprise, en apprenant & en reconnoissant que cette Fille que j'avois vu soupirer étoit *Cousurtoc*, le Frere de *Noctorie* ! Juste Ciel ! m'écriai-je, ma vie sera-t-elle sans cesse un tissu de prodiges, de traverses & d'embaras ! Que voulez-vous d'*Urgocenie*, cruelle Amie ? Et vous, ô *Cousurtoc*, que pouvez-vous attendre d'une entreprise aussi téméraire qu'inutile ? N'avez-vous pas prévu ce que vous risquiez ? Pensez-vous, même après l'idée que vous devez avoir de moi, que je sois propre à partager des desseins aussi extravagans ? Si vous vous en êtes flatés, revenez de votre erreur : *Noctorie* m'est chere ; le Ciel sait le cas précieux que je fais de son amitié ; mais qu'elle sache, aussi-bien que vous, que j'aimerois mieux me priver pour jamais de son aimable compa-

gnie, que de participer en la moindre façon à ce qu'un vain espoir vous a fait entreprendre ridiculement.

Un coup de foudre n'auroit pas fait un effet plus redoutable, que ces paroles en firent sur *Noctorie* & son Frere. Ils baisserent l'un & l'autre la tête, & me laisserent jetter tout mon feu. Dès qu'ils me virent un peu plus calmée, ils voulurent se justifier, & me prouver que rien n'étoit plus naturel que de chercher à plaire à un objet qui a su captiver. Je ne voulus entendre à aucun de ces égards; je me levai, en assurant *Noctorie*, que tant que son Frere seroit à *Lodeorbarli*, ou qu'elle me parleroit de lui, je n'aurois aucun commerce avec elle. Tout ce que je crus pouvoir faire pour une Amie qui m'étoit si chere, fut de lui promettre que je garderois un profond secret sur la témérité de *Cousurtoc*, & de lui conseiller de ménager un secret aussi important, afin qu'il ne fût jamais découvert. Il y alloit de la vie, selon l'Ordonnance du Roi, & j'au-

rois été réellement fâchée que j'eusse été la cause de la perte de celle d'un homme qui n'étoit criminel que pour m'avoir trop aimée.

Le Roi, que ce discours émut, & qui ne pouvoit plus contenir la colere qu'il avoit, en connoissant que toutes ses précautions avoient si peu réussi; persuadé d'ailleurs que, puisque deux hommes avoient trouvé le secret de pénétrer dans la ville de *Lodeorbarli*, il pouvoit y en avoir bien d'autres, interrompit encore *Urgocenie*. Pardonnez, ô Vierge, s'écria-t-il, en adoucissant autant qu'il le put, le ton impatient ; pardonnez si je coupe tant de fois une narration aussi intéressante : mais il est question d'un point pour lequel nous sommes positivement envoyés ici. Le Roi a soupçonné qu'il y avoit eu des sujets assez hardis pour contrevenir à ses ordres ; il veut que nous sachions par quelle voie ils ont pu s'introduire ici : c'est un article important sur lequel vous êtes prié de vous étendre ; apprenez-nous

te que vous ſavez à ce ſujet. Le Prince, auquel nous rendrons compte de votre ſoumiſſion, vous ſaura gré, ſans doute, de l'obéiſſance que vous ferez paroître dans cette occaſion.

Je ſais tout le reſpect que je dois au Souverain, reprit *Urgocenie*, mais il eſt trop juſte pour exiger l'impoſſible ; j'étois trop inquiéte de me voir expoſée à un nouvel amour, pour entrer avec *Noctorie* ou ſon Frere, dans aucun détail. Après l'avis que je leur donnai à l'un & à l'autre, & que je viens de rapporter, je pris le chemin de mon quartier, avec une réſolution décidée de ne plus m'expoſer à de ſemblables événemens : mais je ne ſuis pas faite pour être tranquille. A peine le jour ſuivant fut-il paſſé, que je fus en proie à de nouvelles perſécutions.

La Grande-Prêtreſſe, qui couvoit des deſſeins criminels contre la Majeſté Royale, ayant connu dans un Conſeil, comme je l'ai rapporté autre part, que je ſoutenois en bonne ſujette les droits du Sou-

verain, jugea néceſſaire de s'aſſurer de moi; elle m'envoya chercher, & après quelques politeſſes froides, elle me demanda avec l'autorité dont le Ciel l'avoit revêtue, que j'euſſe à lui dire les raiſons qui m'obligeoient à ſoutenir les intérêts du Prince que ſes actions cruelles faiſoient proſcrire par le Ciel. Je me proſternai la face contre terre à cet ordre; il falloit parler vrai; c'étoit comme ſi Diane elle-même m'eût parlé : la bouche de la Grande-Prêtreſſe n'eſt-elle pas l'interprête ſacrée des Loix de la Déeſſe ? Je ne pouvois pas en douter. Je promis donc à *Onecfa* d'ouvrir les replis de mon cœur : cette vénération ſoumiſe aux décrets éternels fut bien reçue : la Grande-Prêtreſſe me permit de m'aſſeoir ſur mes genoux; & après avoir reçu ordre de m'expliquer, je parlai en ces termes.

Depuis que j'ai l'âge de raiſon, j'ai entendu parler du grand *Tanitbudan*; je ſais l'hiſtoire de ſon Regne par cœur, & il n'y a pas de jour que je ne médite ſes

grandes qualités. En perdant ma Mere, j'ai été élevée chez une Tante, où de vieilles Efclaves m'entretenoient fans ceffe de la grandeur du Roi; en augmentant en âge, les grandes idées que j'avois de ce Prince ont germé dans mon cœur; je lui fuis attachée avec un refpect & une vénération qui ne cefferont qu'au tombeau. Dans les occafions même, ô Prêtreffe, où ma vie pourroit conferver la fienne, je la facrifierois: ce font mes fentimens, & je fuis prête à les fceller du plus pur de mon fang.

Onecfa parut furprife de ces mots. Elle me dit tout ce qui pouvoit naturellement me faire changer de fentiment; rien ne m'ébranla. Je ne fais quelles étoient fes raifons pour me ménager; mais malgré l'oppofition continuelle que j'apportois toutes les fois qu'il s'agiffoit de l'intérêt du Roi, elle continua à me traiter avec une bienveillance & une diftinction que je ne croyois pas mériter. Quelques jours après ce que je viens de rapporter, on vint

chercher la Grande-Prêtreſſe de la part de la Gouvernante, pour lui communiquer des ordres du Roi qui venoient de ſurvenir. Je tremblai qu'ils n'euſſent rapport à *Saniſtinva* & à *Couſurtoc*, mes Amans, & que le Prince, informé de leur ſéjour à *Lodeorbarli*, ne voulût faire un exemple de leur témérité, & que je ne fuſſe compromiſe pour leur imprudence : J'en fus bien plus perſuadée, lorſque la Grande-Prêtreſſe me fit avertir pour la ſuivre. Je frémis de honte : on me croira ſans doute complice, me dis-je en moi-même, de ce qui eſt arrivé; le Roi & mon Pere me condamneront ſans m'entendre. Cette idée me jetta dans le trouble & dans la douleur; j'aurois dans le moment déſiré que la terre m'eût engloutie. Je n'avois de conſolation que dans l'eſpérance de me juſtifier; mais devois je m'en flater? Tout n'étoit-il pas contre moi.

La belle *Urgocenie* apprit enſuite au Roi tout ce qui a été rapporté à ſon ſujet dans la troiſieme Partie de cette vénéra-

ble Hiſtoire ; elle n'oublia pas les tentatives de cet Inconnu pour l'engager à conſpirer contre ſon Souverain. *Tanitbudan* jugea par la fidélité de ce récit, dont il ne pouvoit pas douter, puiſqu'il avoit été lui-même ce Séducteur inconnu, de l'exactitude extrême de cette belle Fille ; & penſa avec raiſon, que puiſqu'elle avoit été auſſi ſincere dans une occaſion ſi peu importante & dont il ne pouvoit douter, il étoit à préſumer de la vérité du cours de ſon Hiſtoire : cette idée lui fit un plaiſir ſingulier, & le porta à prêter une nouvelle attention à ce qui ſuivoit.

Je fus extrêmement ſurpriſe, continua *Urgocenie*, de la chaleur avec laquelle on travailloit à perdre le Roi. S'il m'avoit été poſſible de le faire avertir des dangers qu'il couroit, je me ſerois fait un devoir de lui prouver combien je lui ſuis attachée. Je fus d'une inquiétude extrême de ce que m'avoit dit l'Inconnu ; & quoique je ne puſſe pas me perſuader que mon Pere fût capable de cabaler contre un

Maître si bon, & qu'il avoit toujours si bien servi, je ne laissois pas, dans le doute où j'étois, de m'allarmer sur le sort du Monarque, & de désirer ardemment qu'il me fût possible de veiller moi-même à la conservation & à la tranquillité de ses jours. J'aurois bien voulu m'instruire de tous les mouvemens dont je m'appercevois, mais la Grande-Prêtresse me faisoit observer de si près, qu'il n'étoit pas possible de parvenir aux connoissances que je désirois.

Un jour que je rêvois profondément à ces choses, on vint m'avertir qu'une des Vestales étoit à la porte de ma chambre, & qu'elle désiroit de me parler. Je me levai pour aller la recevoir; je fus assez surprise de ce qu'elle étoit couverte d'un voile; ce n'étoit pas l'usage dans l'intérieur du temple. Je n'en dis rien : je me persuadai que n'étant pas ancienne, il étoit possible qu'elle les ignorât, ou qu'il y avoit des occasions où l'on en usoit ainsi, & que je pouvois bien moi-même ne les pas tous savoir.

Lorsque la prétendue Vestale fut en-

trée, elle ferma la porte en dedans, leva ſon voile, & parut à mes yeux un poignard à la main. J'avois été ſi intimidée de ſon premier mouvement, que je ne l'avois pas reconnu d'abord. Mais, Ciel! que devins-je en retrouvant dans les traits de cette Fille, ceux du ſcélérat *Saniſtinva*! Je voulus m'écrier, mais je ne le pus; ma voix mourut au paſſage: j'étois trop interdite. Il eſt inutile de vouloir ſe défendre, s'écria le Perfide, tu es en ma puiſſance, *Urgocenie*: apprends pour te le perſuader, qu'il y a deux mois que je ſuis dans ce temple: que la Grande-Prêtreſſe eſt inſtruite de mon ſexe; que je ſuis ſon favori, & que c'eſt elle qui te livre à mon amour: invoque toutes les Puiſſances du Ciel & de la terre; ſupplie, fais tout ce que tu voudras, mon amour furieux n'écoute rien; tu es à moi: ſubi le joug de bonne grace, je t'en ſaurai gré, & je ne m'attacherai pour lors qu'à faire ton bonheur.

Pendant que le Monſtre proféroit ce diſ-

cours, je ſongeois en moi même à ce que j'avois à faire dans une occaſion auſſi délicate, & où il s'agiſſoit de mon honneur, préférable à ma vie. Ma réſiſtance ne pouvoit ſervir qu'à me déshonorer avec plus d'éclat. La perfide Prêtreſſe m'avoit livrée : les ordres étoient donnés ſans doute pour que je ne fuſſe pas ſecourue. Je crus que la diſſimulation étoit ma ſeule reſſource ; j'y eus recours. *Saniſtinva*, dis je au ſcélérat en me poſſédant, écoute : je ne ſuis point aſſez ennemie de moi-même pour me refuſer à des biens que la Grande-Prêtreſſe me permet ; ſache, puiſqu'il eſt temps de te l'avouer, que je ne hais pas les plaiſirs ; j'en ai joui avec le Rival que tu ſais. (Je lui rappellois *Couſurtoc* pour donner plus de vraiſemblance à mon diſcours.) Ma fierté m'en a ſevré juſqu'ici avec toi, par la crainte de tomber en des mains que j'ai cru indiſcretes : je me figurois que tu me ſacrifierois tôt ou tard à une Rivale, & ma fierté me portoit à ne pas riſquer un tel affront. Mais parle ; ſi

tu

tu te crois capable de te taire & de faire mon bonheur, ſans que jamais perſonne puiſſe le ſoupçonner ; oui, ſi tu oſes m'en faire ſerment ſur la tête ſacrée de la grande Déeſſe, je ſuis prête à te ſatisfaire : mais ſans ce ſerment que j'exige, n'attends rien de moi. Je ſaurai me défendre, te réſiſter, & mourir plutôt mille fois de ta main, que de partager des déſirs dont tu pourrois te vanter tôt ou tard.

Ce diſcours fut tenu avec un ſi grand ſang froid, je me poſſédai ſi bien, & je l'aſſaiſonnai d'un air ſi tendre & ſi doux, que le ſcélérat de *Saniſlinva* en fut la dupe. Je te jure, s'écria-t-il en levant ſes perfides mains au Ciel, & en laiſſant ſon poignard ſur la table, que la Prêtreſſe elle-même qui te livre, & qui exige que je lui faſſe part de ma félicité prochaine, ne ſaura jamais rien de ce que tu vas faire pour moi. Je ſuis contente, m'écriai-je en m'efforçant de ſourire, en m'avançant vers lui, & en étendant les bras comme pour l'embraſſer ; mon honneur eſt à cou-

vert ; je me livre à toi ; jouis d'un bien après lequel tu as tant ſoupiré. J'accours à lui en proférant ces paroles ; je le reçois dans un de mes bras, mais de l'autre je ſaiſis bruſquement le poignard, & de trois coups conſécutifs & furieux j'étends le Scélérat à mes pieds. Il ne jetta qu'un cri ; ſon ame criminelle s'enfuit avec ſon ſang qui bouillonne ; mais je m'étois trop contenue, & l'action étoit trop au-deſſus de mes forces, pour que l'effort prodigieux que je venois de faire ne m'eût pas ſaiſie. En frappant le dernier coup, mes jambes plierent ſous moi, & je tombai, ſans m'évanouir, dans le ruiſſeau de ſang que je venois de verſer ſi heureuſement.

Les réflexions les plus inquiétantes ſuivirent une action dont je bénirai ſans ceſſe le Ciel. Je ne devois pas douter que la Prêtreſſe qui l'avoit tolérée, ne ſe portât contre moi aux extrêmités les plus cruelles ; ſa politique devoit me ſacrifier à ſa réputation, ou il étoit vraiſemblable que je duſſe être enfermée pour le

reste de mes jours dans un lieu où je n'aurois jamais pu communiquer avec personne. Plus j'approfondissois les suites de cet événement prodigieux, & plus je me persuadois que j'étois perdue : ô Diane, protectrice de l'innocence, m'écriai-je, ne permets pas que je périsse ! Toi qui fais lire dans les cœurs, tu sais si ma cruauté doit son principe au seul plaisir barbare d'être inhumaine ! Et toi, Soleil, qui pénetres dans les ténébres les plus obscures, prends pitié de ma jeunesse ! J'ai tâché jusqu'ici de t'adorer dignement, ne souffre pas que la Vertu soit la victime de l'aveuglement ; décide entre ta Prêtresse & moi, ou du moins soustrais ta créature à des rigueurs trop cruelles, & dont la seule idée est l'avant-coureur du martyre qu'elle prévoit.

J'achevois à peine cette invocation, que je m'entendis appeller à haute voix : je me levai en tremblant. Je crus que la Grande-Prêtresse, déja informée de l'action fatale à laquelle j'avois été obligée de

recourir, me faisoit chercher par-tout, pour me punir d'un assassinat si cruel. On frappoit à la porte à grands coups redoublés: je fus ouvrir. Suivez-moi de la part du Roi, me dit un homme qui me présenta la main, sans attendre ma réponse. A ce discours je me trouvai tranquille; je crus avec raison que mes prieres étoient exaucées, & que la Puissance souveraine, inspirée par un mouvement du Ciel, alloit me délivrer des cruautés que j'avois raison de prévoir. Je me hâtai d'obéir, & je fus amenée en ce lieu. En finissant la premiere partie de mon Histoire, je me préparois à vous demander, ô Seigneurs qui m'écoutez, que je ne fusse pas reconduite au Temple, & à vous en apprendre les raisons; mais ayant entendu qu'on alloit me conduire chez la Gouvernante, & sachant que j'y serois en sûreté, j'ai cru devoir remettre la narration de ce terrible événement en son lieu. Je n'ai plus rien à dire, & je finis en jurant sur ce qu'il y a de plus sacré,

& ſur le Taliſman même, que je ne me ſuis écartée en rien pendant le cours de ce récit de la plus exacte vérité.

Le Roi, ſurpris & charmé de la vertu d'*Urgocenie*, fut à la veille de le faire éclater par des tranſports; mais ſa politique ordinaire reprit ſur le champ le deſſus. Retournez, ô Vierge ſacrée, s'écria-t il, chez la Gouvernante; elle aura des ordres pour vous traiter avec la diſtinction que vous méritez, en attendant que le Prince ſoit informé de votre vertu, & qu'il décide de votre ſort. Il ſeroit à déſirer que toutes celles dont nous avons ordre d'entendre les Aventures, fûſſent auſſi dignes que vous de ſes égards; on pourroit ſe flater que l'antipathie dont il eſt frappé contre votre Sexe ne ſubſiſteroit pas long-temps. Après ces paroles favorables, dont *Croſeliveſgol* & *Dearchealb* furent prodigieuſement ſurpris, le Roi paſſa dans un appartement voiſin, qui étoit éclairé, & ordonna à ſon premier Ecuyer de reconduire *Urgocenie*,

& de lui amener la Gouvernante de *Lodeorbarli*: Je veux lui donner mes ordres moi-même, s'écria-t-il en ſouriant; je ſuis trop enchanté de tout ce que je viens d'entendre, pour ne pas m'écarter des uſages ordinaires. *Dearçhealb* partit, ou pour mieux dire, vola. Je ſuis content, *Croſelivesgol*, continua *Tanitbudan*; vous avez une Fille bien ſage & bien prudente pour ſon âge; je ne doute pas, outre cela, qu'elle n'ait beaucoup d'eſprit, & il ſeroit heureux que toutes les perſonnes de ſon Sexe lui reſſemblaſſent.

Le premier Miniſtre, qui avoit tant de ſujets de ſatisfaction à la fois, & qui ne s'attendoit pas ſi-tôt à un pareil retour, ne répondit au Roi qu'en ſe jettant à ſes pieds: Je vais mourir le plus heureux des hommes, Seigneur, s'écria-t-il, puiſque mon Prince veut bien faire grace à ma Fille; je conjecture qu'elle ſera ſuivie de celle de ſon ſexe. O Pere de la lumiere, que tu ſois glorifié! tu daignes exaucer mes vœux; déjà je vois

les peuples de mon Souverain à ses genoux; tout pleure de joie; le Trône est affermi pour toujours : Que le grand *Tanitbudan* vive, regne sur l'univers, & qu'après de longs jours, il soit pour jamais le glorieux modele de tous ses successeurs, & l'exemple divin de la postérité!

Pendant que le premier Ministre se laissoit emporter à la chaleur de son zele, & aux transports de la joie la plus vive, le Roi méditoit profondément sur ce qu'il devoit faire. L'Histoire d'*Urgocenie* avoit achevé ce que sa beauté avoit si heureusement commencé. A la place de cette antipathie sévere dont il étoit prévenu, succédoit un amour parfaitement décidé. S'il s'en étoit cru, ses desseins pour la sage Vierge auroient éclaté sur le champ : cette derniere entrevue l'avoit rendu le plus amoureux de tous les hommes; c'étoit une vérité constatée, & il connoissoit trop bien les mouvemens de son cœur pour en pouvoir douter.

Mais ce qu'il avoit essuyé de la part de ce Sexe trompeur le retenoit encore. Je ne puis révoquer en doute la sagesse d'*Urgocenie*, disoit-il; aucun nuage n'a terni jusqu'ici sa brillante vertu; je serois même le Prince le plus injuste, si je me laissois entraîner au moindre des soupçons: mais que sais-je si cette vertu, qui s'est toujours soutenue si dignement, malgré les assauts fréquens qui lui ont été livrés, seroit assez ferme pour essuyer des attaques plus puissantes? *Urgocenie* a toujours été sage, j'en conviens; mais l'auroit-elle été, si un tendre penchant eût dominé dans son cœur? Il n'est pas difficile de résister à un amour qui déplaît; tout porte à être vertueuse en pareille occasion; l'indifférence vous couvre, & devient un bouclier impénétrable. Mais il n'en est pas de même quand un Amant a trouvé le secret de plaire, qu'il le sait, que sûr d'un tel avantage il vous poursuit sans cesse, & qu'il veut triompher. Rester victorieuse

après de tels combats, c'eſt être la vertu même, & c'eſt cette vertu qu'on doit véritablement révérer. Le Trône, tout grand qu'il eſt, ſuffit à peine pour la récompenſer.

Cette idée décida le Roi, qui avoit des vues ſecretes, avant que de ſe laiſſer tranſporter par le goût que lui avoit inſpiré la belle *Urgocenie.* Il réſolut en lui-même de ſe poſſéder, & de mettre tout en uſage pour achever de ſe convaincre ſur la délicateſſe de ſa façon de penſer. Il n'en témoigna rien à ſon premier Miniſtre; il vouloit être le maître abſolu de ſon ſecret. Mais comme il étoit religieux obſervateur de ſa parole, & qu'il avoit promis de faire grace à tout le Sexe, en cas qu'il ſe trouvât une Femme à laquelle il n'eût rien à reprocher, il réſolut de tenir parole. Il en fit encore un myſtere. Il vouloit ſurprendre agréablement *Croſeliveſgol* & ſon Conſeil le lendemain. Il s'en faiſoit un plaiſir extrême. Rien ne cauſe une ſatiſ-

faction plus grande à un cœur généreux, que de faire le bonheur de ceux qui lui ſont attachés.

S'il étoit permis cependant de diminuer le prix de la faveur que *Tanitbudan* préparoit à *Croſelïveſgol* & à ſes peuples, on oſeroit remarquer qu'il étoit de ſa politique, par rapport à ſes vues ſecretes, de mettre *Urgocenie* en liberté. Il en vouloit venir à une épreuve déciſive, & pour y parvenir il étoit néceſſaire qu'il pût la voir fréquemment, & qu'elle fût libre de le préférer à d'autres adorateurs. La ſuite de cette admirable Hiſtoire fera connoître la ſolidité de cette réflexion.

Le Roi, dont l'eſprit étoit vif & pénétrant, & qui n'échapoit rien, prévit dans un inſtant tout ce qu'il devoit opérer pour arriver à ſes fins. Dans l'intention où il étoit de rendre la Fille au Pere, il ſongea d'abord en quelles mains il la remettroit ; elle n'avoit plus de Mere, comme il a été dit : *Croſelïveſgol*

étoit trop occupé des affaires du Royaume pour qu'elle pût vivre chez lui; ou du moins, s'il prenoit ce parti, il étoit convenable de lui donner une associée qui lui servît de Mere, & qui ne fût cependant pas un obstacle à ses desseins secrets : tout cela l'embarassoit. Il se défioit des lumieres pénétrantes de son premier Ministre; il pouvoit approfondir ses projets, & comme un tendre Pere, prévenir sa Fille, la conseiller, & par-là lui ôter le plaisir de la parfaite conviction. Il n'étoit pas naturel, après ce qu'il savoit de la Tante *Negoclé*, de lui confier une Niéce qui avoit essuyé chez elle tant de chagrins, de risques & de périls: tout cela embarassoit le Roi, & le plongeoit dans une profonde méditation.

Croselivesgol, qui s'en apperçût, tourna ses yeux avec inquiétude vers le Prince sans lui parler; il sembloit qu'il lui demandât la raison d'une rêverie si profonde & si marquée, & qu'il le suppliât de ne

point révoquer l'espoir dont il s'étoit flaté. *Taniibudan*, qui lut une partie des pensées de son premier Ministre, se mit à sourire : Tranquillisez-vous, lui dit-il ; je ne sais point varier lorsqu'il s'agit de faire du bien. Nous parlerons dans un autre temps de ce qui vous inquiete ; je songe à quelques arrangemens indispensables, dont je vous ferai part quelque jour.

Dearchealb, qui survint avec la Gouvernante, empêcha que ce discours ne fût poussé plus loin ; le Roi s'enferma avec elle : Vous m'avez élevé, lui dit le Prince ; je sais combien je dois compter sur vous ; j'ai des secrets de la derniere importance à vous communiquer ; mais je vous avertis, ô *Netosniss* (c'étoit le nom de la Nourice), que si cet attachement sur lequel je compte, & qui me décide aujourd'hui en votre faveur, se démentoit dans cette occasion, & que vous fussiez assez imprudente pour laisser entrevoir les des-

feins dont je vous ferai part, le fupplice le plus cruel me vengera de votre perfidie. *Netofnifs*, étonnée de ces mots, & qui jugea de l'importance du fecret par la menace, fe jetta aux pieds du Roi, & l'affura que la mort la plus affreufe ne feroit pas capable de la faire parler, & de manquer à un Maître qu'elle avoit ofé toujours regarder comme un Fils cher & précieux. Elle s'étendit fur ce difcours en répandant des pleurs, qui furent favorablement interprêtés. *Tanitbudan*, perfuadé du zele de *Netofnifs*, lui dit, qu'elle auroit le lendemain de fes nouvelles, lui recommanda *Urgocenie*, comme une perfonne en qui il prenoit un intérêt fort vif, & lui ordonna de fe donner bien de garde de rien dire à cette belle Fille qui eût rapport à ce qu'il venoit de lui marquer. Après ce peu de mots il renvoya la Gouvernante, & lorfque *Dearchealb*, qui la fut reconduire, fut de retour, il fortit de *Lodeorbarli* pour n'y rentrer jamais.

Le Roi, contre sa coutume, n'exigea point qu'on lui contât d'histoires pour le dédommager de la longueur du chemin; il marcha seul, & ne s'occupa que de ses desseins secrets. Quelqu'important que fut le grand événement qu'il préparoit à ses peuples, il n'entra dans sa rêverie, qu'autant qu'elle eut rapport à la belle *Urgocenie*: son image s'étoit profondément gravée dans son cœur. Il falloit même que sa délicatesse extrême eût pris un grand empire dans son ame, pour pouvoir résister aux mouvemens impétueux qu'elle lui causoit. L'amour, semblable à ces eaux brusques qu'une digue importune retient, agissoit contre cette délicatesse avec les derniers efforts.

Lorsque le Roi fut dans son appartement, il ordonna à *Croselivesgol* d'assembler le lendemain, à l'issue de sa priere, le Conseil, & de faire avertir le peuple de se trouver dans la grande plaine, où il vouloit tenir son lit de Justice. Il

chargea *Dearchcalb* d'aller au point du jour avertir les Généraux de faire mettre toutes les troupes sous les armes : Je ne vous en dis pas davantage, continua cet aimable Prince ; je vous permets de penser de ces choses tout ce qui pourra vous flater le plus agréablement.

Croselivesgol & *Dearchealb* se retirerent comblés de joie. Il ne douterent pas que leur Souverain ne se fût enfin rendu à tant d'attaques réitérées : ils ne pouvoient imaginer autre chose des ordres qu'ils venoient de recevoir, & ils se séparerent avec une satisfaction qui ne trouve pas de terme pour être bien exprimée.

Jamais les Gaules ne furent éclairées d'un plus beau jour que celui du lendemain ; il sembloit que le divin Soleil se fût hâté de sortir du sein des eaux pour honorer de sa présence le spectacle que le plus fidele de ses adorateurs lui préparoit. Le Dieu des Vents n'avoit permis qu'aux Zéphirs rafraîchissans de sortir

de ſes cavernes profondes : la Nature ſembloit enfin être ornée de ſes plus beaux embelliſſemens : tout annonçoit la félicité des Gaules. O Peuples, accourés ! les temps ſont arrivés ; on va combler tous vos déſirs.

A peine *Tanitbudan* eut-il adoré le principe de toutes choſes, qu'il ordonna que les portes fuſſent ouvertes à tout le monde, en faveur du grand jour qu'il alloit ſolemniſer ; il voulut bien que le premier *Relunbar* fît les fonctions de ſa charge en public. La Cour fut étonnée de cette bonté ſans pareille ; chacun en tiroit des conjectures à l'oreille ; jamais cette Cour n'avoit été auſſi brillante & auſſi nombreuſe. Tous les Grands étoient déjà informés du Grand-Conſeil que le Roi devoit tenir ; & comme il ne s'aſſembloit extraordinairement que pour des affaires de la derniere importance, on accouroit de toutes parts, pour être informé des premiers de ce qui pouvoit y avoir donné occaſion : Mais que ne penſa-

t-on pas, quand les cris des Hérauts eurent annoncé au peuple l'ordre de ſe rendre dans la grande plaine, & qu'on ſut que toutes les troupes étoient ſous les armes! La crainte fut le premier mouvement qui agita les eſprits: on n'avoit garde de prévoir ce qui devoit réſulter de tous ces grands préparatifs; & comme chacun en particulier avoit peut-être bien des choſes à ſe reprocher, on demeura dans l'incertitude la plus cruelle, juſqu'au moment où le deſtin général fut publiquement déclaré.

Le Chef du Conſeil étant venu ſe jetter aux pieds du Monarque, pour l'avertir que ſon conſeil étoit aſſemblé, le Roi ſortit majeſtueuſement, referma ſa *Rettabety* (*a*), releva ſes *Teſtutoc* (*b*),

(*a*) Caſſette : Le Roi dans ces temps-là faiſoit des gratifications lui-même tous les jours à ſon lever, & perſonne ne touchoit à ſa Caſſette que lui.

(*b*) Mouſtaches : Les Princes de ce temps en étoient fort jaloux.

& entra dans le cabinet. Après que les portes en eurent été fermées ſoigneuſement, & que chacun des Conſeillers d'Etat eut mit ſes *Selviloc* (*a*) ſur le bureau, on fit ſilence; les langues furent tirées, & le Roi parla dans ces termes.

« O vous, dont la ſageſſe m'eſt con-
» nue, auſſi-bien que la pénétration &
» la probité, je vous ai fait avertir de
» vous trouver ici, pour ne point vous
» demander vos avis; je n'en ai jamais
» pris de perſonne, & je m'en ſuis bien
» trouvé: ne doutez pas de mes égards
» pour vous, qui êtes mes fideles ſujets;
» je vous en vais donner des preuves.
» Je m'enviſage plus comme votre Pere
» que comme votre Souverain : oui,
» vous êtes mes enfans, & comme tels,
» il eſt juſte que je faſſe mes efforts pour
» vous rendre heureux. Un autre que
» moi vous feroit dire le reſte par un
» bavard de Chancelier; mais j'aime à

(*a*) Papiers.

» parler, & je m'en acquitte trop bien » pour en charger un autre que moi ».

Pendant que le Roi s'essuyoit le visage, & qu'il reprenoit haleine pour continuer sa harangue, tout le Conseil, qui prévoyoit que ce début étoit favorable, se félicitoit mutuellement de se voir assemblé : on admiroit l'éloquence du Prince ; on convenoit qu'elle surpassoit celle de tous les Orateurs du temps ; mais on fut obligé de faire treve à ces discours pour écouter le Roi, qui reprit sa harangue en ces termes.

« Le propre d'un grand Prince est de » veiller à la conservation de ses peuples. » L'Etat est comme un corps : il y a des » occasions où l'on doit en retrancher des » membres : comme un habile Empiri» que, j'ai eu quelquefois recours à cette » maxime ; elle est salutaire, & ne peut » jamais opérer que de bons effets.

» Il y a des occasions où le retranche» ment de ces mêmes membres est dan» gereux ; mais quand on ne peut le faire

» sans que le corps soit en danger, il faut
» recourir à d'autres moyens. J'ai tou-
» jours pensé que la diete en étoit un assu-
» ré, pour rendre à ce corps une vie que
» trop de nourriture suffoque ; c'est en-
» core ce que j'ai éprouvé avec succès.

» Si le sage Empirique doit veiller si
» soigneusement à la conservation du corps
» qui lui est confié, combien le Roi doit-
» il être exact à observer celui de son
» Etat ? Ce que je vais dire ne sera pas,
» ni pour rendre compte de ma conduite,
» ni pour la justifier. Des Rois de mon
» espece n'en doivent qu'à eux-mêmes &
» au Soleil, qui est trop rempli de sa
» gloire pour s'abaisser à contre-carrer
» nos volontés. Ce qui va suivre n'est
» donc pas, je le répete, pour donner
» des couleurs à ma conduite ; je laisse
» chacun en particulier examiner la sienne.
» Ce soin l'occupera plus nécessairement,
» & par-là il en usera sagement.

» Mais c'est pour faire briller la vérité,
» & pour la mettre dans son plus beau

» jour. Je sais que des sujets téméraires » & hardis ont attribué la proscription » de vos Femmes, à une haine invété» rée que j'avois pour elles : non, Gau» lois, & il viendra un jour où vous en » conviendrez.

» Le grand secret de cette affaire qui vous » a tant émus, le voici : Je m'étois apper» çu que vous dégénériez dans les bras de » vos Femmes, de cette mâle vigueur qui » vous rendoit autrefois les premiers Peu» ples de la terre. En recherchant la cause » de votre luxe & de cette lâcheté qui, » comme une maladie qui se gagne, vous » attaquoit peu-à-peu, j'ai trouvé que » c'étoient ces mêmes Femmes, objets » de tous vos désirs, de tous vos travaux, » de toutes vos inquiétudes, qui vous » rendoient insensiblement efféminés ; j'ai » tranché dans le vif, je vous les ai en» levées ; vous en avez gémi d'abord ; & » plus Femmes que vos Femmes mêmes, » vous en avez pleuré ; suite de cette » foiblesse que je vous reprochois dans

» ce temps, & qui m'avoit porté à vous » arracher le venin qui vous minoit peu- » à-peu : Qu'eſt-il arrivé, ô Gaulois, » de cette privation ? Peu-à peu vous » êtes redevenus hommes ; vous en avez » donné des actes ; vous m'avez fait la » guerre ; vous m'avez voulu dépoſer ; » vous avez été obligés de ſubir le joug : » je m'en ſuis applaudi. Eh pourquoi ? » Parce que j'ai ſoumis des hommes, & » que ce triomphe étoit digne de ma » gloire. Je voulois commander à des » ſujets dignes que je leur commandaſſe : » ma cure a opéré ; je vous ai rendu tels » que vous deviez être, & je m'en glo- » rifierai à jamais. »

Le Roi s'arrêta dans cet endroit, pour remarquer l'effet que faiſoit ſon diſcours : il eut lieu de s'en louer : chacun des Conſeillers s'embraſſoit de joie : c'étoit un conflit de baiſers & de complimens réitérés. *Tanitbudan*, pour leur laiſſer le temps de la réflexion, prit un cure-oreille, ſe nettoya les dents, & après s'être rincé

la bouche, & avoir bu un verre d'eau, il continua dans ces termes.

« Après que l'Empirique habile a fevré » fon malade des alimens qui l'étouffoient, » & qu'il connoît qu'il eft purgé de fes » mauvaifes humeurs, il lui rend peu-à- » peu ce qu'il lui a ôté, afin que la nature » épuifée reprenne peu-à-peu les forces » qui lui font néceffaires pour fa confer- » vation. Pour moi, j'en vais ufer tout » différemment : eh pourquoi? Parce que » dans l'occafion préfente, loin que je » doive exciter l'appétit vorace du corps » dont j'ai entrepris la cure, je prétends » qu'il eft prudent de le raffafier : eh pour- » quoi? Parce que je fuis du fentiment, » que l'aliment que je vais rendre à mon » peuple affamé, lui eft contraire, & que » pour lui en infpirer un ufage modéré, » il faut le mettre à même de s'en raf- » fafier.

» Expliquons l'énigme, ô Gaulois : Je » vous ai ôté vos Femmes; il y a long- » temps que vous en êtes privés, je vous

» les rends aujourd'hui ; vous en uſerez » tout comme il vous plaira avec elles : » mais ſi vous m'en croyez, vous ferez » vos efforts pour vous dédommager réci- » proquement d'une privation ſi grande ; » du reſte, *Nemofeju* (*a*) ».

Comment bien exprimer le tranſport général que cauſa la fin de la harangue ? Il faudroit pour cet effet avoir été privé pendant dix ans, d'un uſage pour lequel on eſt organiſé. Les Tocques volerent au plancher ; on ſauta ſur la table ; on ſecoua la poudre des ſouliers, & on ſe porta enfin à tous les excès d'une joie à ſon dernier comble. Le Roi s'applaudit dans le fond de ſon cœur de la félicité publique ; mais ſa gravité ne lui permettant pas de compromettre ſa Majeſté Royale, il ſortit ſur un pied du Conſeil, & le fit fermer à la clef, dans la crainte que ce ſecret qu'il venoit de révéler, ne fût trop tôt divulgué, & qu'il n'eût pas la joie de l'apprendre lui-même à ſon peuple.

(*a*) J'ai tout dit.

Après

Après qu'il eut donné audience ſelon ſa coutume, il ſe rendit à cheval, accompagné de ſa maiſon, dans la grande plaine. A peine parut-il, que le peuple ſe proſterna la face contre terre, & dans l'idée où il étoit que le Prince ne les avoit fait environner de toutes ſes troupes que pour les châtier de leur inſolence paſſée, ils crierent miſéricorde, avec des cris dont tous les chevaux furent effrayés. Ces cris affreux émurent le Roi; lui qui n'avoit jamais pleuré, verſa deux larmes, qui furent ramaſſées ſur le champ, & portées au Tréſor. Qu'on faſſe ſilence, s'écria le Roi; qu'on m'entende. Après cela mon peuple verra, s'il a lieu de s'affliger. A des paroles ſi flateuſes la canaille paſſa de la joie à la douleur, & de la douleur à l'admiration. Le Prince étoit grand, d'un viſage attrayant, & on liſoit dans ſes yeux une affabilité qui lui gagnoit les cœurs.

Lorſque l'ordre eut repris le deſſus de la confuſion, les Hérauts avertirent que le Roi alloit tenir ſon lit de Juſtice, & que

de-là il leur annonceroit ce qui l'amenoit vers eux. A ce cri tout le monde rentra dans le respect & dans le silence : on mit des draps au lit. Le Roi se déshabilla, s'y mit ; & après avoir ôté son bonnet de nuit au Soleil, comme c'étoit l'usage, il parla à ses peuples ainsi.

« J'ai bien voulu rendre compte à mon » Conseil des raisons qui m'avoient porté » à vous ôter vos Femmes : c'étoit en ce » temps *notre* (*a*) *Plaisir* ; aujourd'hui » nous voulons bien vous les rendre ; » & afin que la grace que j'accorde soit » entiere, je casse, j'annulle, je défais à » la face du Ciel, de la terre, tous les » mariages qui avoient été contractés, & » cela comme chose non avenue. J'or- » donne de plus par ma propre puissan- » ce, que tous les Peres, Meres, Maris, » Oncles, Tuteurs, subrogés Tuteurs, » &c. n'ayent à l'avenir aucune autorité » sur leurs Femmes, Filles, Nieces, » Pupilles, &c. & qu'elles demeureront

(*a*) Maniere de parler affectée aux Rois.

» abſolument indépendantes ; comme
» j'accorde à tous mes Peuples en génér. l
» le droit de vie & de mort ſur tous
» ceux qui voudront bien s'aſſujettir à la
» loi. Mais en même temps je déclare
» de mon ſacré lit de Juſtice, que toute
» Femme qui ſe ſera choiſi un Pere, une
» Mere, un Epoux, enfin un Maître,
» perdra dans le moment le bénéfice d'in-
» dépendance, accordé par la loi, &
» qu'elle rentrera dans la ſujétion, dont
» ma bonté Royale l'avoit tirée, pour
» l'indemniſer du temps ennuyeux qu'elle
» a paſſé malgré elle dans le très-reſpec-
» table & très-ſaint *Lodeorbarli*.

» Toutes ces choſes annoncées, je jure
» par les rayons du Soleil qui brillent
» actuellement ſur l'hémiſphere, que *Lo-*
» *deorbarli* ſera ouvert au lever de la Lu-
» ne, & qu'il ſera permis aux Femmes
» de ſe retirer où bon leur ſemblera ».

Si la joie du Conſeil avoit été exceſ-
ſive en apprenant cette nouvelle impré-
vue, qu'on juge de celle d'un Peuple que

rien ne retient. Si l'on n'avoit pas enlevé le Roi ſur le champ, ils ſe le ſeroient arrachés les uns aux autres, & l'auroient fait paſſer de main en main, pour lui témoigner leur reconnoiſſance. *Croſelivesgol*, qui connoiſſoit les humeurs populaires, avoit prévu cet emportement, & avoit fait préparer des eſpeces de bâtons de chaiſes, qu'on paſſa ſous le lit Royal, & avec leſquels on l'enleva : il fut heureux que la garde fût nombreuſe, & qu'elle s'opposât aux tranſports de ce peuple comblé de joie. Il demandoit à grands cris à voir ſon Monarque ; & pour les appaiſer, on fut obligé de le porter ſur une tour, afin qu'ils euſſent la douceur de le contempler commodément.

Je n'entrerai point dans le détail de la ſortie des Femmes de *Lodeorbarli* ; il ſeroit immenſe, & nous avons à nous attacher à des objets plus intéreſſans. Il ſuffira de dire, que dans le temps qu'elles s'y attendoient le moins, on leur ouvrit les portes, & on leur annonça les graces

infinies qui venoient de leur être accordées. On n'exaltera pas ici leur joie jusqu'aux cieux ; il n'eſt pas difficile de ſe la figurer, après ce qui a été dit de leur déſeſpoir dans le temps de leur proſcription. D'ailleurs on aſſure qu'un Ecrivain de nos jours travaille à cette relation : je ne veux pas lui ôter les graces de la nouveauté.

On remarquera ſeulement en paſſant, que preſque toutes les jeunes Femmes qui avoient des Maris, les troquerent pour en avoir d'autres; & qu'à l'égard des Filles, très-peu d'elles voulurent, au prix du célibat, jouir de l'indépendance qui leur avoit été accordée par la loi. Les Vieilles reſterent Vieilles; leur ſort leur parut ſi doux, qu'elles ne voulurent pas en changer.

Couſurtoc eut ordre de ſortir du Royaume, pour avoir profané un lieu privilégié & ſaint; & *Saniſtinva*, qui étoit revenu des coups qu'il avoit reçus

d'*Urgocenie*, fut condamné à épouser l'objet de sa premiere passion.

A l'égard de la Grande-Prêtresse *Onecfa*, à laquelle le Roi vouloit un mal infini, il la punit par l'endroit qui lui étoit le plus sensible : elle fut honteusement dépossédée, & obligée, sous peine de la vie, à raconter sa propre Histoire au Public assemblé ; ensuite elle fut rasée de tous les membres, & reléguée dans une Isle qui n'étoit habitée que par tous les garnemens des Provinces des environs ; & cela parce qu'elle avoit avoué qu'elle ne pouvoit vivre sans habiter avec les hommes, qu'elle avoit toujours aimés éperduement.

La belle *Urgocenie* étoit d'un tempérament trop indifférent pour s'abandonner à une joie immodérée ; elle ressentit, comme une sujette attachée à son Prince & à sa Patrie, le bien qui venoit d'être procuré, & qui assuroit une tranquillité à l'Etat, dont il n'avoit pas joui vérita-

blement depuis le jour fatal de la profcription. Mais ce qui la pénétra dans cette occafion, fut de revoir un refpectable Pere, pour lequel elle avoit un amour infini, & avec lequel elle s'attendoit à couler des jours tranquilles & heureux. Elle reçut, avec l'amitié la plus tendre, une Niece de *Netofnifs*, dont le Roi n'étoit pas connu, & qui avoit été demandée exprès par le Prince à fa Nourice, afin qu'un jour elle ne pût nuire à fes projets fecrets. Ce choix fut d'autant plus agréable à la Fille de *Crofelivefgol*, que dans le peu de temps qu'elle avoit été remife aux foins de *Netofnifs*, elle avoit contracté pour cette vertueufe Femme des fentimens d'eftime & de vénération, qui lui donnoient une heureufe idée de celle qu'on lui préfentoit pour compagne. Cette Niece de *Netofnifs*, étoit un peu plus âgée qu'*Urgocenie*, étoit veuve d'un Officier général, & fa vertu étoit généralement reconnue de tout le monde; elle fe nommoit *On-*

veexpic, étoit d'un caractere aimable & enjoué, & on ne pouvoit la connoître sans l'aimer. Les personnes d'un certain mérite se connoissent réciproquement. *Onveexpic* & la belle *Urgocenie* prirent bientôt l'une pour l'autre une amitié qui ne cessa qu'avec leur vie. C'est le propre de la sagesse de s'attacher ses adorateurs; ils sont toujours fideles à son culte, il est rare qu'ils y soient infideles: les fers que la vertu donne ne se brisent jamais.

Tanitbudan, qui étoit le grand ressort qui faisoit mouvoir toutes ces révolutions différentes, ne fut pas plutôt débarassé des complimens continuels qu'il reçut de tous ses peuples en corps, qu'il songea à effectuer le dessein secret pour lequel il venoit d'opérer de si grands changemens. Il avoit eu la précaution de se soustraire constamment aux regards d'*Urgocenie*. Le point essentiel de son projet étoit de n'en point être connu: on n'en sera pas surpris, lorsqu'on saura en quoi consistoit son dessein.

Le Prince prétendoit, ſous le nom d'un Etranger arrivé dans la Capitale, chercher les moyens de connoître la belle *Urgocenie*, & employer tout ce que l'amour a de plus expreſſif & de plus délicat pour lui plaire & pour s'en faire aimer. Il ſe flatoit de ſe conduire dans cette entrepriſe avec tant d'adreſſe & de ſecret, que perſonne dans le monde, pas même *Croſelivesgol* & la Gouvernante, ne s'appercevroit pas de ſes myſtérieuſes intentions. Un projet de cette difficulté ne l'effrayoit pas; il eſpéroit que, guidé par ſon amour, il parviendroit, avec le temps, au but qu'il s'étoit propoſé.

C'étoit ce but qu'il falloit décider: il étoit eſſentiel, pour qu'il fût heureux, & qu'il s'abandonnât publiquement au goût que la belle *Urgocenie* lui avoit inſpiré, qu'il parvînt à lui plaire, & qu'il ſe ſervît de toute la violence de l'amour dont il prétendoit l'enflammer, pour la porter à ſe rendre à ſes déſirs.

Trop de bonté de la part de cette Vierge étoit capable de le rendre le plus malheureux des hommes, & l'éloignoit pour jamais de ce qui lui étoit le plus cher dans le monde. Une résistance opiniâtre, le voir prêt à mourir, plutôt que d'adoucir ses tourmens, c'étoit sa félicité. A quelle épreuve, ô sage *Urgocenie*, va-t-on vous exposer! Triomphez! la Couronne des Gaules est le prix de votre vertu.

Mais il falloit de grands moyens pour se mettre en état de vaquer tout entier à tant de soins. Ce n'est pas une petite affaire que d'attaquer un cœur vertueux, & de l'attaquer dans les regles; mais il n'étoit pas moins embarassant de se procurer le loisir de gagner pied-à-pied un terrein qu'on avoit lieu de prévoir aussi difficile. Gouverner un grand Etat, & faire l'amour *incognito*, étoit deux choses trop incompatibles pour qu'elles pussent s'accorder: il fallut obvier à toutes ces difficultés. Le Roi qui le vouloit, & qui jusques-là

n'avoit rien trouvé d'impoſſible, en vint encore à bout. L'embaras n'étoit pas petit, & il falloit tout le déſir dont on étoit prévenu, & toute l'imagination dont on étoit enrichi, pour en ſortir avec honneur : c'eſt ce que l'on va connoître en allant plus avant.

Il y avoit long-temps que le premier Miniſtre avoit fait tous ſes efforts pour porter *Tanitbudan* à donner une Reine à ſes peuples, afin que l'Etat, affermi par des héritiers de ſon ſang, ne devînt point un jour la proie d'ambitieux & d'avides prétendans. L'on a vu dans le cours de cette reſpectable Hiſtoire, que le Prince avoit été une fois à la veille de ſe prêter à ſes juſtes déſirs. *Necalbolane* eût été Reine, ſans doute, ſi ſon ambition trop prompte à le devenir, ou ſon ingratitude pour un Monarque qui l'adoroit, n'euſſent renverſé les fondemens de la gloire à laquelle elle étoit deſtinée. Depuis ces temps cruels, l'an-

tipathie affreuse pour le Sexe étant survenue, *Croselivesgol* n'avoit pas trouvé jour à remettre sur le tapis une proposition si nécessaire au bien de l'Etat. Mais le changement qui venoit d'arriver, qui faisoit soupçonner avec quelque raison à ce Ministre plein de zele, que son Souverain avoit perdu cette aversion terrible pour les Femmes, lui donna lieu de faire une nouvelle tentative, pour le porter à faire un pas qui acheveroit de faire, disoit-il, la félicité de ses peuples. Le Roi, qui préparoit des voies à ces intentions secretes dont on vient de parler, fut charmé que son premier Ministre lui parlât le premier d'une affaire dont il comptoit bientôt l'entretenir. Il ne parut pas contraire d'abord à ce qui lui fut dit à ce sujet. Il assura *Croselivesgol* qu'il y penseroit, & qu'il lui feroit sa réponse dans le temps qu'il s'y attendroit le moins; mais que s'il faisoit tant que de se rendre à des avis qu'il avouoit salutaires, il

désiroit de son côté qu'on se prêtât avec zele aux conditions qu'il trouveroit convenables d'y attacher.

Le premier Ministre, transporté d'une réponse à laquelle il n'osoit tout-à-fait prétendre, crut avoir assez gagné de pouvoir espérer que son Souverain ne se refuseroit pas à ce qu'on attendoit de sa complaisance; il répondit respectueusement au Prince, que ses désirs seroient des ordres auxquels on fléchiroit toujours avec empressement. *Tanitbudan* ne s'expliqua pas davantage le même jour; il vouloit avoir le temps de faire ses réflexions, & ne pas échouer dans ses desseins, faute de les avoir bien médité.

Lorsqu'il fut absolument décidé sur la maniere dont il vouloit se conduire dans l'entreprise amoureuse dont on a parlé, il fit appeller son premier Ministre, & ordonna à son Conseil de s'assembler. Il leur apprit qu'il étoit dans le dessein de donner à ses peuples une Reine qui fût digne de lui être associée : en leur ap-

prenant cette agréable nouvelle, il leur dit que le bien de ſon Etat l'obligeoit à ſe donner la peine de faire ce choix lui-même; que ſon intention étoit de voyager pendant un an, ſans etre reconnu, dans diverſes Cours étrangeres, afin d'examiner une Princeſſe qui put, en le rendant lui même heureux, faire la félicité de ſes Peuples. Il prétexta encore ce voyage de pluſieurs autres conſidérations politiques, entre leſquelles la douleur de voir les Arts ſi négligés dans ſon Royaume, étoit une des premieres. Il ſuppoſa que la grandeur d'un Etat décidoit de la connoiſſance des différens peuples, afin de les examiner aſſez bien, pour rapporter de chez eux tout ce qui pouvoit contribuer à accroître la gloire, & à faire le bien d'un Royaume. Enfin *Tanitbudan* conclut qu'il étoit dans le deſſein de vaquer inceſſamment à ces nobles emplois, & que parfaitement décidé ſur cette réſolution, il vouloit remettre le timon de ſon Etat à ſon Conſeil,

en qui il avoit une confiance aveugle. Il finit par nommer *Croselivesgol*, son premier Ministre, pour y présider, & par déclarer qu'il regarderoit comme une offense capitale de lèze-zele tout ce qui tendroit à vouloir le détourner de ses desseins.

Le Roi s'étoit rendu si absolu, & savoit si parfaitement décorer ses projets, que personne n'osa lui répliquer. *Croselivesgol* fut au désespoir qu'il lui eût fait part de cette décision en plein Conseil; il n'auroit pas manqué de tout tenter pour l'en faire revenir: mais pour lors il n'y avoit plus d'espoir. Le Conseil avoit entériné la Déclaration du Roi. Le Prince lui-même s'étoit ôté le droit de varier.

Le Roi opéra, par ce parti pris, deux grands moyens pour parvenir à remplir ses desseins secrets: le premier, d'être libre, de faire tout ce qu'il lui plairoit, sans être éclairé de personne; le second, d'obliger *Urgocenie* d'aller vivre à l'ex-

trêmité du Royaume, en élevant son Pere à l'éminente charge de Chef du Conseil. Toute sa famille, selon l'usage, étoit obligée de s'éloigner de la Capitale. La Loi fondamentale de l'Etat l'ordonnoit, & elle avoit été toujours exactement observée : cette précaution étoit aussi politique que sage. Elle avoit été prise, afin qu'un Ministre ne foulât point l'Etat pour s'enrichir. Sa famille en Province, sous les yeux d'un Gouverneur éclairé, n'osoit pousser le faste à un degré trop haut, dans la crainte qu'on ne soupçonnât celui qui en étoit le Chef, de se servir de moyens onéreux au peuple & à l'Etat. Il y avoit encore bien d'autres causes pour que cette Loi se soutînt constamment; mais comme elles sont étrangeres à notre sujet, nous n'en dirons pas davantage. Il suffit de savoir que la Fille de *Croselivesgol* partit quelques jours après, & fut se retirer dans une Ville qui lui fut assignée, & où elle devoit demeurer jusqu'à ce que *Croselives-*

gol perdît sa place, ou que la Parque cruelle en décidât autrement.

Le Roi, qui s'étoit caché dans sa Capitale, sous l'habit d'un Grec, & sous le nom de *Purifltoves*, ne fut pas des derniers à savoir le jour du départ d'*Urgocenie*; il la suivit à cheval, & se joignit à son équipage, comme un étranger qui profite avec plaisir de l'occasion de voyager en compagnie. Il commença dès le même jour à jouer le rôle qu'il avoit prémédité; il ne négligea aucune des occasions qui s'offrirent, pour se faire connoître, & pour s'attirer les regards d'une Vierge, qu'il envisageoit comme la seule de toutes les Femmes qui pût lui convenir, & qui pût un jour le rendre heureux.

Il avoit déjà fait plus de dix lieues, sans que la belle *Urgocenie* l'eût encore remarqué ; elle s'entretenoit avec *Onveexpic*, son aimable compagne, avec cet air de tranquillité que la sagesse procure à ceux qui sacrifient à ses loix. La

sérénité brilloit sur son visage : si ses beaux yeux se tournoient quelquefois sur la campagne, ou sur *Tanitbudan*, qui se mettoit, autant qu'il le pouvoit, à leur portée, c'étoit avec une distraction qui lui faisoit craindre, avec quelque justice, qu'il ne fût de long-temps observé. Il avoit beau changer de place, galopper, ou faire d'autres mouvemens, *Urgocenie* tournoit ses regards, mais elle ne les arrêtoit point : il n'étoit point remarqué. Que pouvoit-il prétendre? Ne devoit-il pas, après cela, s'attendre à bien des difficultés? L'amour vertueux est sans aîles; il ne vole pas aisément.

Trois jours entiers se passerent, sans que le faux *Puristoves* pût parvenir à être remarqué d'*Urgocenie*; il en étoit tout étonné : Quoi! disoit-il en lui-même, pousser l'indifférence jusqu'au point de ne pas envisager un homme qu'on a sans cesse devant les yeux? Mais d'où vient, reprenoit-il, que je m'en étonne? N'ai-je pas dû connoître, par l'Histoire sincere

de la vie de cette ſage Fille, que cette indifférence eſt une averſion décidée pour les hommes? Que puis-je donc eſpérer? A quoi ma délicateſſe extrême va-t-elle me porter? Je ne dois m'attendre qu'à des rigueurs.

Cette idée penſa le faire revenir de ſon deſſein, & terminer ſon entrepriſe; mais rougiſſant un moment après, de ſe trouver capable de mollir aux premieres difficultés, il réſolut de perſévérer pendant un an & un jour, en décidant qu'après ce temps, s'il ne trouvoit aucune raiſon pour appuyer des idées trop délicates, & peut-être légérement conçues, il s'abandonneroit entiérement à ſa paſſion, & récompenſeroit dans *Urgocenie* une vertu qui étoit digne, non-ſeulement de ſa Couronne, mais encore de celle de tout l'univers.

Pendant qu'il faiſoit ces réflexions, la vertueuſe *Onveexpic* s'entretenoit avec *Urgocenie* des événemens qui venoient de ſe paſſer à la Cour. Le départ du Roi

de ſes Etats, ſans qu'on pût ſoupçonner quelle en étoit la raiſon, étoit l'objet de leurs réflexions; chacune de ces aimables perſonnes rapportoit à ſon tour les idées qui lui étoient venues à ce ſujet. *Onveexpic* prétendoit que *Tanitbudan* n'étoit pas ſi ennemi des Femmes que la renommée le publioit. *Urgocenie* au contraire diſoit, que ſi le Prince s'étoit enfin déterminé à les tirer de leur captivité, des raiſons ſecretes, qu'on ne pouvoit démêler, y avoient plus contribué que la politique de l'Etat & de l'amour. Pour appuyer ce ſentiment, elle rapportoit les anecdotes du Souverain, leſquelles étoient remplies d'événemens qui prouvoient combien il étoit ferme dans ſes réſolutions, & qui ſembloient convaincre que ce n'étoit pas la crainte qui l'avoit porté à faire pour ſon Royaume ce que les conjurations & une révolte déclarée n'avoient pu obtenir. Elle ſoutenoit auſſi que ce n'étoit pas l'amour, puiſqu'étant maître abſolu d'aſſocier à ſon Trône

l'objet qui auroit ſu le captiver, il avoit éludé juſques-là toutes les propoſitions qui lui avoient été faites pour ſe mettre dans le cas de donner au Royaume des héritiers de ſon ſang. *Urgocenie* ſembloit fondé dans ce diſcours : en effet, qui eût pu imaginer jamais le mobile ſecret d'une conduite ſi oppoſée en tout aux regles de la conjecture & de la réflexion?

Tanitbudan, qui n'imaginoit pas qu'il fût ſi ſouvent queſtion de lui, méditoit de ſon côté profondément : ce que ne purent tous ſes ſoins pour être remarqué de la belle *Urgocenie*, le haſard le fit : Tant il eſt vrai qu'avec de la patience il ne faut jamais déſeſpérer de ſon ſort.

Les ombres de la nuit commençoient à couvrir la ſurface de la terre ; la voiture d'*Urgocenie* entroit dans un bois, à la ſortie duquel ſe trouvoit une petite ville où l'on devoit coucher. Quatre Eſclaves à cheval ſervoient d'eſcorte à l'équipage ; & le Roi, accompagné d'un ſeul domeſtique, qu'il n'avoit arrêté que la veille de

ſon départ, avoit été obligé de prendre le devant, à cauſe d'un défilé qui empêchoit qu'on ne pût marcher de front. Un ſilence profond régnoit dans la forêt où l'on commençoit à entrer, lorſque pluſieurs coups de ſifflet ſe firent entendre, & furent répétés par les échos voiſins. *Tanitbudan*, qui étoit enſeveli dans ſes réflexions, n'y fit point d'attention; mais *Urgocenie* & *Onveexpic*, que ces ſignaux répétés allarmoient, appellerent de toutes leurs forces leurs gens qui les ſuivoient lentement, & qui étoient environ à trente pas de la voiture. Ces cris frapperent l'oreille du Roi; il crut reconnoître la voix d'*Urgocenie*: qu'on ſe figure, s'il fut bientôt à la portiere. Comme il faiſoit nuit, & qu'il ne fut pas diſtingué, *Onveexpic* & *Urgocenie* le prirent pour un de leurs Eſclaves: Ne quittez point la voiture, s'écria la derniere; je crains que les ſignaux dont la forêt vient de retentir, ne ſoyent donnés par des voleurs. Ne craignez rien, ô Vierge,

reprit le Roi, transporté de trouver enfin cette occasion après laquelle il soupiroit si ardemment; je vous réponds sur ma vie de tout ce qui pourroit arriver.

Urgocenie, qui reconnut à ce son de voix étranger, que celui qui venoit de proférer ces paroles n'étoit pas un de ses Esclaves, se pencha vers l'oreille d'*Onveexpic* : Je me meurs de frayeur, lui dit-elle; qui est cet homme qui vient de nous parler? Elle étoit si saisie, qu'au lieu de proférer ce discours d'une voix basse, selon son intention, elle le prononça assez haut, pour que le Prince attentif l'entendît. Rassurez-vous, s'écria-t-il une seconde fois, ô vous, que l'effroi suffoque; je suis un étranger qui fait le même chemin que vous, & qui périroit plutôt mille fois, qu'il vous arrivât rien de désagréable, je vous en réponds sur ma tête; & quoique Grec (*a*), vous devez ajouter foi à ma parole.

(*a*) Les Gaulois n'avoient point bonne opinion de la probité des Grecs: ils les traitoient d'imposteurs &

Quelque confiance que dût donner ce discours, il ne tranquillisa pas encore *Urgocenie.* *Onveexpic*, moins timide qu'elle, lui dit tout ce qui pouvoit la rassurer : Je ne sais qui est celui qui vient de nous parler, lui dit-elle à l'oreille, mais depuis que nous sommes en route il n'a pas quitté notre équipage ; je ne sais que penser à ce sujet : mais si vous l'avez remarqué, il porte une trop belle physionomie pour qu'il soit capable de concevoir de mauvais desseins. *Urgocenie*, qui se rappella, malgré ses craintes, l'Etranger supposé dont sa Compagne l'entretenoit, lui dit, que c'étoit justement à cause de cette persévérance à les suivre qu'elle le craignoit davantage, & qu'il n'étoit pas naturel d'en juger autrement.

Onveexpic alloit répondre à ce discours, lorsqu'un des Esclaves s'écria,

de faiseurs d'histoire. Aussi le Roi, qui avoit emprunté leur habit, prononça ce mot (quoique Grec) pour donner à entendre qu'il s'exceptoit de l'opinion qu'on avoit de ceux de son pays.

Alerte,

Alerte, alerte ! Camarades, j'entends des chevaux qui viennent au grand galop à nous. O Ciel ! ne nous abandonne pas, s'écria *Urgocenie* en se jettant entre les bras d'*Onveexpic*, qui n'étoit guere moins effrayée. En effet elles avoient bien lieu de l'être. Il se rendoit à leur vue un combat opiniâtre & sanglant. Quatre hommes de chaque côté, chargeoient ceux qui défendoient les portieres du carosse. Le Chareton & son Postillon qui avoient mis pied à terre, & qui s'étoient réunis aux Esclaves, avoient été les premiers étendus par terre : leurs cris, le choc des chevaux, le cliquetis des sabres, l'obscurité de la nuit, toutes ces choses réunies devoient saisir d'horreur les plus intrépides. Les échos d'alentour répétoient le vacarme : qui n'en auroit pas été effrayé ?

Le Roi, qui jugea bientôt à la maniere de combattre des assaillans, qu'ils étoient autre chose que des voleurs, se servit de tous le sang froid & de toute la valeur

dont il étoit capable, pour ſortir victorieux de ce combat imprévu. Il jugea qu'il devoit ſe ménager de ſorte qu'il pût venir à bout de ſes ennemis, ſans ſe mettre hors d'état d'empêcher les deſſeins violens qui les attiroient en ce lieu : tout ce qui l'embaraſſa fut le défilé ; à peine ſon cheval pouvoit-il ſe tourner ſans heurter contre les arbres, ou contre la voiture. Il tira cependant avantage de ce qui devoit être un obſtacle invincible à ſon deſſein. Il attaqua les ennemis par derriere, pendant que les Eſclaves leur réſiſtoient par devant. Cette conduite lui réuſſit d'abord ; les adverſaires, étonnés des coups furieux dont ils étoient aſſaillis, furent long-temps à les recevoir ſans pouvoir faire face ; étant engagés entre les arbres & la voiture, ils furent obligés de pouſſer au grand galop, & de s'ouvrir, le ſabre à la main, le paſſage en avant, afin de revenir à la téte des chevaux de l'équipage, & de tomber ſur les téméraires qui les preſſoient ſi vivement.

Le Roi, qui comprit à leur mouvement leurs desseins, cria aux Esclaves qui soutenoient le choc, de tenir bon, & ordonna à ceux qui combattoient de l'autre côté, d'abandonner le combat, & de faire leurs efforts pour le joindre. Si ces Esclaves grossiers avoient compris cet ordre, *Tanitbudan* auroit attiré ses adversaires dans un lieu plus commode; & valeureux comme il étoit, le combat auroit été bientôt terminé.

Mais les Esclaves comprirent l'ordre tout différemment; au lieu de revenir à lui, ils tournerent de l'autre côté, & ayant été dispersés par l'adresse de ceux qui les attaquoient, chacun de ces ennemis s'attacha à un Esclave; & comme ils avoient la supériorité sur eux de la valeur & du manîment des armes, ils en furent en un instant victorieux.

Le Roi, qui combattoit avec une opiniâtreté & une valeur qui n'avoient point d'égales, jugea bientôt de ce qui venoit de se passer, en se voyant chargé par deux

nouveaux adversaires. Sa politique lui fit prendre sur le champ son parti. Il jugea, par l'expérience qu'il avoit à la guerre, qu'il ne pouvoit vaincre ses ennemis en trop grand nombre sans user d'artifice: il se laissa glisser par terre, comme s'il eût été tué, & se coulant entre les arbres, le sabre à la main, il reprit haleine; & examinant autant qu'il le put de-là, le nombre de ses adversaires, & quels étoient les avantages qu'ils avoient remportés, il entrevit que les ennemis n'étoient plus que quatre: que de tous les Esclaves de la Fille de *Croselivesgol* il n'en restoit plus qu'un, & que le sien seul, avec celui-là, faisoit encore une foible résistance: cet envisagement le décida. Il revint au combat, commença par enfoncer son sabre dans le corps des chevaux de ceux qui combattoient contre ses Esclaves étonnés, cria bon-courage, jetta la confusion & le désordre par ce qu'il venoit de faire, les chevaux percés ne se laissant plus conduire par la rêne, & donnant des saccades qui

ébranloient les hommes qui les conduisoient. Les deux fideles Esclaves, qui étoient prêts à s'enfuir, reprirent courage ; le carnage recommença avec plus de vigueur : deux des ennemis furent bientôt à terre, & des deux autres qui restoient, le Roi en tua un, & le second fut emporté par son cheval furieux, qui par ses hennissemens redoublés & affreux, donnoit à connoître qu'il n'avoit plus qu'un moment à vivre, & qu'on n'avoit rien à redouter de celui qu'il emportoit malgré lui. Le point du jour commençoit à paroître, & on distinguoit foiblement les objets.

Le Roi, victorieux par sa valeur & par sa prudence extrême, fut plus sensible à ce triomphe qu'à celui des plus grandes batailles qu'il eût jamais gagnées. Il venoit d'arracher la belle *Urgocenie* à des desseins qu'il prévoyoit hardis & criminels, & il ne doutoit pas, en considération du zele qu'il venoit de prouver, qu'il n'eût lieu de cultiver une connois-

ſance liée par des endroits auſſi favorables. A peine ſe vit-il maître du champ de bataille, qu'il accourut vers elle. O Ciel! quelle fut ſa douleur! Il la trouva ſans ſentiment entre les bras d'*Onveexpic* & de ſes Eſclaves, qui fermoit ſes yeux de frayeur, & qui, à ſon approche, craintives, jetterent de nouveaux cris. Il les raſſura, en leur apprenant qu'elles n'avoient plus rien à craindre, & que les ennemis étoient punis de leur audacieuſe témérité. A ce mot ces Femmes ſe répandirent en des termes de remercîmens qui prouvoient leur reconnoiſſance. Le Roi leur dit, qu'il étoit ravi de ce qu'il avoit fait pour elles; mais que le plus important étoit de faire ceſſer l'évanouiſſement de la Fille de *Croſelivéſgol.* Il fut lui-même chercher une phiole d'Elixir dont il s'étoit muni pour ſon voyage, comme de toutes les choſes néceſſaires en cas d'accident. Il revint avec une bouteille, qu'il remit entre les mains de la tremblante *Onveexpic*, qui, avec ſes Eſclaves,

releva *Urgocenie*, & lui en fit avaler. Pendant que l'on s'occupoit d'un ſoin ſi important, le Roi ſongea d'abord à examiner quels étoient ſes adverſaires, & s'il s'en trouvoit entr'eux qui fuſſent en état de lui apprendre, quels étoient les deſſeins de ceux qui avoient oſé entreprendre un acte auſſi hardi que criminel. D'ailleurs il croyoit convenable de ſe convaincre, ſi l'on n'avoit plus rien à craindre de leurs complices : ſouvent il arrive que quand on ſe croit triomphant, un artifice hardi vous arrache la victoire. Un grand homme de guerre ne s'expoſe jamais à de pareils retours. L'expérience rend défiant, & on ne ſauroit trop l'être en de ſemblables occaſions.

Il fut heureux que le Prince fût paîtri de cette maxime ; s'il fût reſté un moment plus tard à parler à *Onveexpic*, c'étoit fait de ſa vie. En deſcendant de la portiere de l'équipage, il vit un homme qui venoit à lui le ſabre à la main ; il n'eut le temps que de tirer le ſien & de parer

les coups qui lui furent portés brusquement. Il devint si furieux de ce nouvel obstacle, que ses efforts redoublés l'eurent bientôt rendu victorieux du téméraire qui osoit l'attaquer ; en quatre coups de sabre il l'étendit à ses pieds : Qui es-tu ? lui dit le Prince, en lui mettant la pointe du sabre sur la gorge ; parle, autrement je vais te punir, & te priver d'une vie que tu n'es pas digne sans doute de conserver.

Le malheureux qui venoit d'être étendu sur l'arêne, au lieu de montrer de l'effroi, s'écria, *Acheve. Après avoir manqué d'enlever URGOCENIE que j'adore depuis long-temps ; après ses rigueurs & le peu d'espoir qui me reste, je ne veux plus vivre : qu'il te suffise d'apprendre que je me nomme SANISTINVA, & que si je revenois de tes coups, ce ne seroit que pour te suivre en tous lieux, afin de me venger de l'obstacle que tu as mis à mes desseins.*

A ce nom le Roi, qui avoit appris par

l'histoire d'*Urgocenie* qui il étoit, & qui conçut par sa derniere action combien ce Rival étoit redoutable, hésita s'il devoit lui laisser une vie dont la conservation seroit employée sans doute à enfanter de nouveaux projets. Mais cette générosité qui prédominoit dans dans son cœur, l'emporta sur les plus puissantes considérations : Vis, si tu le peux, lui dit le faux *Puristoves*, en remettant son sabre dans le foureau; que le Ciel te punisse lui-même de tes attentats; je ne suis pas accoutumé à me mêler de ses vengeances, & encore moins à abuser de ma victoire. Deviens plus modéré, si tu en es capable; je voudrois être en état de te secourir, mais des objets plus intéressans m'attirent autre part. En disant ces mots, le respectable *Tanitbudan* appella son Esclave, & lui ordonna de bander les plaies du criminel *Saniflinva*; & dans la crainte de courir de nouveaux risques, il fut examiner les blessés, afin de voir s'ils étoient en état de lui nuire. Ils étoient

tous mort, à la réserve d'un seul Officier, qui confirma ce que venoit de rapporter *Sanistinva*, en ajoutant qu'ils suivoient l'équipage depuis le jour du départ, & que le dessein du Chef de l'entreprise, étoit d'enlever *Urgocenie*, & de la conduire dans une de ses Terres, où il étoit tout-puissant, & où il prétendoit, à quelque prix que ce fût, de satisfaire ses désirs.

Le Prince se trouva bienheureux, d'avoir évité à la belle *Urgocenie* un malheur aussi terrible ; il crut que ce qu'il avoit de mieux à faire pour lors, étoit de l'éloigner d'un endroit si fatal ; dans ce dessein il retourna à la voiture. La Fille de *Croselivesgol* étoit enfin revenue de sa foiblesse, & on lui avoit appris à qui elle étoit redevable de son salut : elle remercia *Tanitbudan* avec des termes & une douceur qui le comblerent de satisfaction : Je vous dois plus que la vie, lui dit-elle, puisque vous avez sauvé mon honneur ; le seul des Esclaves qui me reste

vient de me l'apprendre ; je n'oublierai jamais un ſervice de cette nature. Sans vous connoître, votre valeur me fait concevoir de vous les plus hautes idées ; mais comme le mérite n'eſt pas auſſi ſouvent récompenſé qu'il devroit l'être, en ſuppoſant que votre fortune ait beſoin de crédit, je vous offre celui de mon Pere, & je ne doute pas que, lorſqu'il apprendra tout ce que je vous dois, il ne ſeconde de tout ſon pouvoir l'intention de reconnoître des ſervices, qui, de quelque maniere qu'on en uſe, ne ſeront jamais aſſez récompenſés.

Tanitbudan remit à un moment plus convenable à répondre à ces offres gracieuſes. Ce qui lui fut dit alors, lui fit naître une idée qu'il réſolut de mettre en uſage à la premiere occaſion. Pour lors il ſe contenta de répondre, qu'il étoit trop récompenſé d'avoir été aſſez heureux de lui prouver ſon zele reſpectueux, ſans en diminuer le mérite par des vues de fortune & d'intérêt ; que ce qui le touchoit

le plus pour lors, étoit d'obtenir d'elle la permiſſion de ne la point quitter juſqu'à ce qu'elle fût arrivée où elle devoit s'arrêter; & ſans attendre une réponſe qui lui fut accordée ſur le champ de la meilleure grace du monde, il appella les ſeuls Eſclaves qui reſtoient, raccommoda avec eux ce qui manquoit à l'équipage, & les chevaux étant en état de ſortir de ce triſte lieu, il monta lui-même ſur le ſiege, & commença à marcher.

Onveexpic & *Urgocenie* le regarderent fixement l'une & l'autre; lorſqu'elles reconnurent qu'elles continuoient leur route: Que penſez-vous de toutes ces choſes? dit la premiere, après avoir gardé quelque temps le ſilence: le Ciel ne nous protege-t-il pas viſiblement? Sans cet aimable Etranger, ſi valeureux & ſi ſecourable, que ſerions-nous devenues? Sentez vous bien tout le prix de ce qu'il vient de faire, & de ce qu'il fait actuellement? S'expoſe-t-on ainſi à perdre mille vies, ſi on les avoit, ſans être paîtri

d'une générosité à nulle autre comparable ?

Urgocénie convint de la vérité de ces choses. Un certain je ne sais quoi, qui lui avoit été inconnu jusqu'alors, lui en faisoit encore sentir davantage : ce je ne sais quoi l'empêchoit de s'étendre à ce sujet. *Onveexpic*, qui avoit été mariée, qui étoit plus vive, & qui, quoique d'une sagesse à l'épreuve, étoit moins réservée, s'étendoit fort au long sur le mérite qu'elle avoit remarqué : ce mérite même, sans qu'elle s'en apperçût, agissoit sur ses propres sentimens : mais moins elle s'en défioit, & plus elle y donnoit d'accès. Semblable à un homme que les faveurs Bacchiques enivrent peu-à-peu, cette sage Veuve s'enivroit de même des louanges qu'elle prodiguoit à celui qui s'en étoit montré si digne. Tantôt elle vantoit un certain air noble & grand qu'elle remarquoit ; un moment après elle détailloit les trait de sa physionomie majestueuse : après cela elle rapportoit la finesse de ses

expreſſions, dans le temps qu'il avoit répondu à des complimens ſi juſtement mérités: enfin rien n'étoit oublié. Quand le Roi lui-même l'auroit gagnée pour le faire valoir dans l'eſprit d'*Urgocenie*, il n'auroit pas été auſſi bien ſervi. L'amour s'intéreſſoit à ſon ſort; pouvoit-il avoir un plus puiſſant interceſſeur, & être mieux ſecondé?

L'on arriva, à la ſortie du bois, à la ville où on devoit coucher la veille. Le Gouverneur, qui étoit averti que la Fille du premier Miniſtre devoit paſſer, étoit venu au-devant d'elle avec quelques Gentilshommes du pays, & parut fort ſurpris en apprenant l'aventure qui lui étoit arrivée. Il fut ſur le champ reconnoître lui-même le lieu où le combat s'étoit donné, & envoya ordre à la ville de venir enlever les morts & les bleſſés. Après avoir interrogé ceux qui pouvoient encore parler, entre leſquels étoit le ſcélérat *Saniſtinva*, il revint à la portiere d'*Urgocenie*, & lui confirma ce qu'elle

ſavoit déjà. Elle ignoroit que l'auteur de cette entrepriſe téméraire étoit *Saniſtinva*, & elle en trembla de nouveau, en entendant prononcer un nom qui lui étoit tellement en horreur. Le Gouverneur lui promit de lui donner une eſcorte, afin qu'elle n'eût plus à s'inquiéter ſur de pareilles entrepriſes; & cette promeſſe la raſſura beaucoup.

Onveexpic, qui n'avoit plus en tête que le faux *Puriſtoves*, apprit au Gouverneur toutes les obligations dont on lui étoit redevable, & lui vanta à un tel point ſon mérite & ſa valeur, que cet Officier demanda avec inſtance où il étoit, pour aller le remercier, diſoit-il, du ſervice important qu'il avoit rendu à l'Etat. Il fut heureux que le Roi fût auſſi parfaitement déguiſé qu'il l'étoit, & que ſon habit de Grec, qui le rendoit méconnoiſſable, auſſi-bien que le poſte où il étoit, l'empêchaſſent d'être reconnu. Le Gouverneur avoit été à la Cour autrefois, & auroit infailliblement découvert

le myſtere : les traits du Prince étoient d'une majeſté qui imprimoit trop pour qu'ils fuſſent oubliés.

Le Gouverneur, après lui avoir parlé, l'avoir remercié dans des termes où la reconnoiſſance étoit contrebalancée par la dignité de celui qui la vantoit, lui demanda qui il étoit, & où il alloit ? Le Roi, qui ne s'attendoit pas à cette queſtion, quoiqu'il l'eût prévue, fut un inſtant ſans répondre, & cela parce que le Gouverneur le fixoit entre deux yeux, & qu'il lui parut qu'il l'avoit vu à la Cour ; cependant il ſe remit. Il s'annonça pour un Marchand de bijoux, qui erroit de Royaume en Royaume pour ſe défaire favorablement de ſes diamans. Cette qualité de Marchand de bijoux, qui peut aller de pair avec les Grands, tranquiliſa la vanité du Gouverneur, qui craignoit que la ſienne ne fût compromiſe en devenant trop familier avec un homme fort au-deſſous de lui : fierté bien déplacée chez la plupart des gens en place, &

qui les avilit plus que la honte prétendue de commercer avec des hommes qu'ils abaiſſent ſouvent mal-à-propos, & qui dans le vrai ſont quelquefois plus dignes qu'eux d'un rang qui les tire de la fange, & qui n'eſt accordé ſouvent qu'à la faveur & au caprice.

Le faux *Furiſtoves* ſe tira de ce pas fort adroitement. Le Gouverneur qui crut qu'il convenoit, après ce qu'il avoit fait, de le traiter avec une ſorte de diſtinction, ordonna à un de ſes gens de monter ſur le ſiége, & lui fit préſenter un cheval que montoit un de ſes Ecuyers. Le Roi voulut d'abord refuſer cet honneur prétendu, ſous prétexte qu'il avoit le ſien, & qu'il ſe trouvoit trop heureux d'être bon à quelque choſe à *Urgocenie*; mais ne pouvant honnêtement refuſer une grace dont les Dames elles-mêmes le preſſoient, il monta à cheval avec une grace, & ſe préſenta avec une nobleſſe qu'*Urgocenie* admira en ſecret, mais qu'*Onveexpic* fit

valoir, ſans faire aucune réflexion à ce qu'on pouvoit en penſer.

Quelque réſervé que fût le Roi dans ſes diſcours, on remarquoit dans le peu qui lui échappoit, une pureté de langage qui prouvoit aſſez qu'il étoit au-deſſus de ce qu'il paroiſſoit être. Le Gouverneur, qui étoit un homme de fortune, & qui, à beaucoup près, n'approchoit en rien d'un mérite auſſi tranſcendant, fixa une ſeconde fois celui qui s'attiroit de ſi favorables regards : il ſe pencha enſuite vers *Onvecxpic* & vers *Urgoçenie* : Savez-vous, leur dit-il, une remarque ſinguliere que je viens de faire? Ce *Puriſltoves*, ce Marchand qui vous a ſi généreuſement défendu contre vos raviſſeurs, reſſemble au Roi notre maître, à crier; quoiqu'il y ait plus de dix ans que je n'aye été à la Cour, j'en ai conſervé tous les traits : feignez de lui parler; enviſagez-le fixement, & je parie que vous ſerez de mon ſentiment.

Onveexpic ni *Urgocenie* ne purent juger de cette obſervation ; elles n'avoient jamais vu le Roi des Gaules, mais elles n'en furent pas moins étonnées. Pour le faux *Puriſtoves*, qu'on regardoit plus fréquemment depuis ce diſcours, & qui ne ſoupçonnoit pas ce qui y avoit donné lieu, il ne pouvoit s'empêcher d'en avoir quelqu'inquiétude. Cependant le plaiſir de rencontrer quelquefois les beaux yeux de la charmante *Urgocenie* l'en dédommageoit bien agréablement.

Dès qu'on fut arrivé à la ville, on fut deſcendre chez le Gouverneur. Le Roi voulut alors ſe retirer ; mais le Gouverneur qui s'en apperçut, le pria de reſter chez lui, ne pouvant aſſez, lui dit-il, faire connoître combien il étoit reconnoiſſant du ſervice qu'il avoit rendu à la Fille du premier Miniſtre. *Tanitbudan*, qui avoit ſes raiſons pour ne point accepter cet honneur, le remercia avec tous les ſentimens de reconnoiſſance poſſibles ; il craignoit, avec raiſon, que

parmi ceux qui feroient invités au feftin, il ne s'en trouvât qui euffent été à la Cour récemment; & qu'il ne fût reconnu. L'on eut beau faire pour l'obliger à ne point refufer, *Onveexpic* & *Urgocenie* elles-mêmes ne le purent faire changer de réfolution. La Fille de *Crofelivefgol*, qui ne s'étoit peut-être jamais abaiffée à demander une grace à un homme, en conferva un dépit fecret; pour *Onvēexpic*, qui ne pouvoit fe réfoudre à le condamner, prévenue comme elle étoit en fa faveur, elle trouva, dans cette modeftie, un nouveau mérite, & elle foutint que c'étoit par politeffe qu'il n'avoit pas accepté un honneur qu'il méritoit affez, après tout ce qu'il avoit fait de grand la nuit paffée.

Le Roi, qui vouloit mettre à profit tous les inftans de fon déguifement, & qui penfoit que l'amour ne devoit pas feul les occuper, fortit, dès qu'il eut dîné, & fut vifiter les fortifications de la ville. Il fut étonné de la négligence avec

laquelle les Officiers qu'il payoit, le servoient : il tira des tablettes de sa poche, fit ses remarques, & se promit bien, à son retour, d'y mettre ordre, & de faire faire des visites à l'avenir dans toutes les places de son Royaume, afin que par le rapport qui lui seroit fait de l'état où elles se trouveroient, il jugeât non-seulement du mérite de ceux qui étoient en place, mais qu'il les mît, par cette régularité, dans l'obligation de veiller avec plus d'exactitude à leur devoir, qu'ils n'avoient fait jusques-là.

Le lendemain avant le jour, le Prince monta à cheval, & fut attendre la voiture d'*Urgocenie* à un quart de lieu de la ville, sachant que cette Vierge ne devoit pas faire un plus long séjour dans la petite place dont il sortoit. Il attendit vainement jusqu'au soleil levé; la voiture n'arrivoit point. Quand on attend, les momens paroissent des jours entiers. Le Prince, inquiet, voulut apprendre ce qui occasionnoit ce retard. Il dépêcha son

Esclave à la ville : au bout d'une heure il revint, & lui apprit qu'*Onveexpic* s'étant trouvée incommodée pendant la nuit, il avoit été décidé que l'on séjourneroit encore un jour. L'Esclave ajouta que l'on avoit cherché son maître par-tout, de la part du Gouverneur & des Dames, afin de l'avertir sans doute de ce retard. *Tanitbudan* ne crut pas devoir risquer de retourner à la ville ; il craignoit toujours d'être reconnu, & dans cette idée il fut descendre dans un village à une lieue de là, où il comptoit demeurer jusqu'à ce que la voiture d'*Urgocen'e* y passât, se promettant bien, avant le lever du soleil, d'envoyer son Esclave à la ville, afin d'être averti dans le moment qu'elle se mettroit en chemin.

Pendant que ce Prince aimable attend avec toute l'impatience d'un homme dont le cœur devient de plus en plus amoureux, le Gouverneur travailloit de son mieux à dissiper ses illustres Hôtesses ; l'incommodité d'*Onveexpic* n'étoit pas

assez considérable pour l'empêcher d'assister aux plaisirs qu'il avoit médités. Toute la ville fut invitée le soir à un grand souper, qui devoit être suivi d'un Bal: la jeunesse, à l'envi, se préparoit à y briller. *Onveexpic* souffrit d'être obligée de paroître en public; elle auroit désiré du repos & de la retraite; elle se trouvoit si prodigieusement changée depuis deux jours, qu'elle ne savoit à quoi attribuer une langueur qu'elle combattoit vainement. Cette Veuve si sage & si indifférente, & qui depuis la mort de son Mari n'avoit jamais voulu se remarier, ne pouvoit concevoir comme il étoit possible qu'elle se rappellât sans cesse un Etranger, qui ne devoit tout au plus lui inspirer que des sentimens de reconnoissance; elle avoit beau l'éloigner de son idée, il étoit toujours présent à son souvenir. Elle avoit été piqué au dernier point de ce qu'il s'étoit éloigné, malgré les instances réitérées qu'on lui avoit fait de rester; elle examinoit son dépit, &

elle en étoit dans une colere qui n'a point d'égale.

Elle espéra que le grand monde & le Bal dissiperoient une situation qui lui devenoit à charge, & qui la faisoit trembler. Dans cet esprit, elle ordonna à ses Femmes de la parer ; elle crut devoir cette attention aux politesses qu'on lui faisoit, & à l'empressement qu'on marquoit pour lui plaire. Une autre idée, qu'elle n'osa trop examiner, la porta à donner à ses charmes l'éclat de l'ajustement ; elle ne savoit point que l'Étranger étoit parti tout-à-fait ; elle le croyoit encore dans la ville ; il pouvoit, comme tout le monde, se trouver à la fête..... Elle rougit en développant cette idée ; elle fut préte vingt fois à se retirer dans son cabinet, & à ne reparoître que pour continuer sa route. N'étoit-il pas bien plus naturel de se persuader que la seule vanité, si ordinaire chez les jeunes personnes, fut le principe de cette parure ? Elle auroit été trop heureuse, si elle eût

pu marquer les ſentimens ſecrets de ce prétexte : mais, hélas ! elle avoit infiniment de l'eſprit ; & quand cela eſt, il eſt bien difficile de ſe cacher la cauſe de ce qui nous fait agir. Il s'en falloit beaucoup qu'*Urgocenie* penſât de même ; mais elle étoit auſſi rêveuſe & inquiete. Elle attribua cette ſituation aux frayeurs qu'elle avoit eu la veille. Elle penſoit bien quelquefois à l'Etranger à qui elle devoit ſon ſalut, mais elle n'en fut point allarmée. La reconnoiſſance dans les grands cœurs eſt une vertu qui ne ſauroit trop être en recommandation ; cependant elle avoit reſſenti un mouvement de chagrin, lorſque celui qu'elle prenoit pour *Puriſtoves*, s'étoit retiré malgré les ſollicitations qu'on lui avoit faites pour le contraire. Sans y penſer elle réfléchiſſoit aux raiſons qui l'en avoient empêché, & de cette idée elle paſſoit à une autre. Tantôt elle ſe rappelloit les ſervices eſſentiels qu'il lui avoit rendus ; enſuite elle ſe retraçoit tous ſes traits : elle n'oublioit

pas qu'on avoit parlé de sa ressemblance avec un Prince qu'elle révéroit dès le berceau. Delà elle songeoit à ce Prince : Où étoit-il alors? Que faisoit-il, & quels motifs secrets le faisoit sortir sans suite de ses Etats? Toutes ces choses se représentoient à la fois dans le jeune cœur de cette Vierge. Que vouloient donc dire de pareilles agitations? Ah! belle *Urgocenie*, vous l'apprendrez bientôt; combien cette connoissance ne vous effrayera-t-elle pas? Le tendre amour a semé dans votre cœur; cette fermentation annonce que la semence fatale a germé, & que tôt ou tard elle produira des traits amoureux.

Urgocenie n'eut garde de se défier de tous ces mouvemens secrets; bien loin de songer à les éloigner, jamais de la vie elle ne s'étoit trouvée dans un état si tranquille; elle se plaisoit de telle sorte dans cette douce rêverie, qu'elle fut en elle-même mauvais gré à *Onveexpic* qui vint l'interrompre. Mais celle-ci, plus

habile qu'elle dans la ſcience du Dieu qui fait aimer, cherchoit, dans la diſſipation, à ſecouer le trait dont elle étoit bleſſée. Elle venoit chercher *Urgocenie* pour l'inviter à ſe parer comme elle, & pour lui remontrer qu'il étoit de la politeſſe de faire honneur aux fêtes qu'on donnoit en leur faveur. *Urgocenie* eût bien voulu s'en pouvoir diſpenſer; mais quelque fût ſa répugnance, elle étoit née ſi complaiſante, qu'elle étoit toujours prête à obéir, ſur-tout lorſque ce qu'on exigeoit d'elle avoit quelque rapport au moindre de ſes devoirs.

Le Roi ne fut pas des derniers à ſavoir ce qui ſe paſſoit à la ville: non-ſeulement il fut inſtruit des fêtes qui s'y préparoient pour la nuit ſuivante, mais encore qu'*Urgocenie* & *Onveexpic* y paroîtroient avec éclat. Son hôte, qui avoit des habitudes au Gouvernement, & qui aimoit à conter des nouvelles, fut apprendre celle-ci à tous ceux qui voulurent l'entendre : il la broda de toutes les choſes qui pou-

voient lui donner plus d'éclat, ayant la manie, comme bien d'autres de ſon eſpece, de ſe figurer, que plus il rendroit ſes récits ntéreſſans, & plus ſon mérite éclatoit. Il étoit le premier à ſe ſourire & à s'en applaudir, & il ſavoit très-mauvais gré à ceux qui ne l'imitoient pas.

La liberté que le Bal donne de voir ſans être vu, fit naître à *Tanitbudan* le déſir de ſe trouver à celui du Gouverneur: il ne pouvoit ſe refuſer la douceur d'examiner l'objet de ſes déſirs. Un mouvement de curioſité, & peut-être de jalouſie, ne contribuoit peut-être pas peu à l'y engager. Belle, comme étoit *Urgocenie*, il étoit tout ſimple de penſer qu'elle ne ſeroit pas ſans adorateurs. L'Amant modeſte eſt toujours timide. Il pouvoit ſe rencontrer dans une foule d'Amans ſurpris de tant de charmes, quelqu'un qui fût aimable, & qui ſe fît diſtinguer. Que ſait-on même? N'étoit-il pas tout ſimple en même-temps de craindre le moment fatal, où, malgré

l'indifférence, on se laisse prévenir tout-à-coup ? Combien de cœurs innocens & libres ont cédé dans ces fêtes que l'Amour semble avoir instituées pour augmenter son empire ? Toutes ces réflexions agiterent le Prince dès qu'il eut appris la nouvelle du Bal, & elles le déciderent à s'y trouver masqué.

Il fit confidence de son dessein à *Junitora* (*a*) (c'étoit le nom de l'Esclave qu'il avoit acheté.) Ce Garçon étoit adroit & affectionné, & plaisoit de plus en plus au Prince. Il le chargea de lui aller chercher dans la ville un Masque & un habit de Magicien. Comme le déguisement ne consistoit que dans une Robe noire, un Bonnet de la même couleur, une grande Barbe blanche, une Ceinture & une Baguette de Vervaine, il ne lui fut pas difficile d'y réussir. Tout fut prêt avant la nuit, & il attendit avec impatience l'heure convenable pour se rendre à la fête. Elle arriva enfin ; le Bal étoit déja commencé

(*a*) Joli Cœur.

quand il entra. Il y avoit beaucoup de Mafques, & comme fon habillement étoit fimple, il ne fut point remarqué.

Son premier foin fut, de chercher des yeux la belle *Urgocenie.* Il fut furpris de ce qu'elle n'étoit point dans la falle, & s'en affligea d'abord. Quelque belle que lui parut *Onveexpic*, qui étoit admirée avec juftice de tous les fpectateurs, il n'arrêta les yeux fur elle qu'un moment; il étoit diftrait & rêveur ; le moindre mouvement qu'on faifoit, il fe tournoit vivement ; il croyoit toujours que c'étoit *Urgocenie* qui arrivoit. Cette impatience inquiete prouvoit affez combien elle lui étoit devenu chere, & combien il lui feroit difficile à l'avenir de paffer un jour fans la voir : il fit cette réflexion, & ne put s'empêcher d'en rougir intérieurement.

Enfin ce bel Aftre, attendu fi impatiemment, parut : Quelle étoit belle ! que de majefté, de graces & de charmes ! Sa parure, qui donnoit de l'éclat à fes tou-

chans appas....... Non, c'étoit d'elle qu'ils empruntoient tous leur éclat. A qui auroit-elle pu être comparée? Comme ſa vertu étoit ſans pair, ſa beauté étoit ſans égale. A peine fut-elle entrée, qu'un murmure d'applaudiſſemens ſe fit entendre par toute la ſalle; un tranſport univerſel ſuccéda; les mains battirent, & cette divine Perſonne, qui étoit auſſi modeſte que charmante, en rougit. Que cette pudeur lui ſieoit bien! Ce fut un nouvel éclat qui détailla la régularité de tous ſes adorables traits.

Le Roi n'avoit dans ce moment que l'uſage des yeux: toutes les puiſſances de ſon ame s'étoient réunies dans ſes regards pour l'examiner & pour l'admirer. Il fut plus d'une heure immobile, ſans que rien pût le diſtraire; il falloit des raiſons bien décidées pour l'arracher à ſon enthouſiaſme: il ceſſa cependant. Deux Officiers, magnifiques & aimables, & qui ſe ſavoient tels, avoient eu ſans doute aſſez bonne opinion de leur mérite, pour

oser faire leur cour à la belle *Urgocenie*. L'un étoit le Fils du Gouverneur, & l'autre son Neveu. Ils en auroient eu effectivement, s'ils n'eussent pas été trop persuadés qu'ils en avoient. Mais cette orgueilleuse opinion d'eux-mêmes devenoit un vernis qui n'étoit pas favorable, & qui gâtoit une partie de ce qu'ils avoient de bon. Dans ces temps reculés, on étoit fait comme on l'est dans ceux-ci. Si le siécle nous rapporte quelques vertus, par un mélange odieux, il entraîne de même les vices. Combien y a-t-il qu'on s'en plaint, & quand arrivera-t-il qu'on ne s'en plaindra pas?

Ces Jeunes-gens se mirent aux pieds d'*Urgocenie*, & firent, autant qu'ils le purent, les agréables. Le Roi regardoit fixement la belle Vierge; &, comme un Censeur févere, sembloit se préparer à trouver à redire à sa conduite: mais qu'il fut agréablement surpris! Si la Fille de *Croselivesgol* étoit obligée par considération d'écouter ces Petits-Maîtres, avec

quelle décence n'en usoit-elle point avec eux ? Ils avoient beau vouloir se rendre agréables ; un coup d'œil, un geste leur imposoit : ils étoient obligés de s'en tenir au respect le plus soumis. *Urgocenie* en inspiroit autant que d'amour.

Ils jugerent sans doute de l'inutilité de leurs douceurs, par l'air froid & sérieux avec lequel elles étoient reçues, & pour la premiere fois de leur vie, peut-être, humiliés de paroître en public si peu favorablement traités, leur vanité recourut à un autre moyen pour engager la belle *Urgocenie* à s'entretenir avec eux. Ils lui rendirent compte du nom, des qualités & des aventures de quelques Femmes de la ville, qui étoient au Bal. *Onveexpic*, qui étoit curieuse & vive, se plut à ces anecdotes malignes, & y prêta son attention. Effectivement, il s'en trouva de si plaisantes, qu'*Urgocenie*, malgré son sérieux, ne put s'empêcher d'en sourire : le Roi s'en inquiéta. Il ne pouvoit pénétrer de quoi il s'agissoit : & comme son

antipathie précédente pour les Femmes l'avoit rendu d'une humeur inquiéte & jaloufe fur leur compte, il penfa d'abord qu'il falloit que la converfation des Petits-Maîtres eût plu ; & il ne l'eut pas plutôt foupçonné, qu'il en devint d'une inquiétude à mourir.

Jufques-là il n'étoit pas forti de la place où il s'étoit mis en entrant ; la confidération dont on vient de parler lui fit percer la foule, & il arriva jufqu'aux fauteuils où étoient *Onveexpic* & *Urgocenie*. La fingularité de fon habillement le fit remarquer de tout le monde. Un des Petits-Maîtres, qui voulut faire fa cour à *Urgocenie* en l'amufant du prétendu Magicien, lui demanda avec un air railleur, fi, maltraité de quelque Belle, il vouloit avoir recours à fes enchantemens pour la rendre moins rigoureufe ? Non, reprit le Roi en allongeant fes mots & en contrefaifant fa voix ; jufqu'ici je n'ai point été efclave du Sexe que vous adorez. Je fuis Magicien, mon habit vous l'annonce : je

lis dans le passé & dans l'avenir, & quand je fais usage de ma science profonde, ce n'est que pour corriger de certains hommes de leurs fades défauts.

Cette réplique, qui fut entendue d'*Onveexpic* & d'*Urgoçenie*, & qui faisoit une application si naturelle sur l'air guindé de celui qui se l'étoit attirée, les fit rire, & fit rougir jusqu'au fond de l'ame le Fils du Gouverneur. Tous les gens de votre état, continua le Jeune-homme, piqué comme on le doit imaginer, sont ordinairement présomptueux, & moins savans qu'ils ne l'annoncent. Donnez-moi des preuves de votre savoir prétendu, après cela je vous croirai ce que vous voulez paroître. La réputation chez de certaines gens, répondit le faux *Puristtoves*, ne fait pas mon capital objet; cependant je veux bien, en considération de celles qui sont près de vous, faire quelque chose en votre faveur. Que l'une d'elles souffre que je lui parle; je prétends que vous jugiez à son air que je

lui aurai dit des vérités ſur le paſſé : elle me rendra juſtice alors ; & ſon approbation me ſuffira, & me dédommagera de tous les mauvais propos.

Le Neveu du Gouverneur, qui n'aimoit pas ſon Couſin, & qui eſpéroit ſans doute, qu'en le voyant humilié il acquéroit une certaine ſupériorité ſur lui, loin de chercher à badiner le Magicien, & de ſe déclarer contre lui, releva la propoſition. Il n'y a rien à répliquer à ce diſcours, s'écria-t-il ; tout gît en preuve, & ſi la belle *Urgocenie* veut bien entendre ce qu'il a à lui dire, & qu'elle aſſure qu'il ne lui en a point impoſé, nous ſerons tenus de lui rendre juſtice, & de convenir que, ſi ſous ſa robe il ſe trouve des ignorans, il n'eſt pas de ce nombre, & qu'il mérite d'être révéré.

Tout le monde preſſa *Urgocenie* d'écouter le prétendu Magicien : elle y conſentit, à condition qu'*Onveexpic* l'entendroit la premiere. Elle étoit trop

complaisante pour en faire difficulté. Le Roi, qui n'ignoroit aucune des anecdotes des personnes de qualité de son Royaume, lui dit à l'oreille: Vous avez épousé un homme que vous n'aimiez pas; vous avez vécu avec lui comme si vous l'aimiez, & vous l'avez regretté sans le pleurer.

Onveexpic rougit à ce discours, & jettant les bras au col d'*Urgocénie*, elle s'écria que le Magicien étoit le plus habile homme de son siecle. Rien ne met tant un homme à la mode, que d'être préconisé par les Femmes d'un certain rang. A peine *Onveexpic* eut-elle prononcé ces paroles, que tous ceux qui ne perdoient point de vue celles qui étoient regardées comme les premieres du Bal, avancerent promptement vers elle, firent cercle, & se demanderent précipitamment à l'oreille de quoi il s'agissoit? La réputation du Magicien fut bientôt répandue. Tout le monde désiroit de lui parler: on se le seroit volontiers arraché;

mais le respect contint le désir général. On se contenta d'examiner & d'attendre qu'on le cédât naturellement.

Cependant *Onveexpic*, qui ne pouvoit revenir de ce que lui avoit dit le faux *Puristtoves*, lui demanda à l'oreille, si elle avoit jamais aimé? Non, lui dit le prétendu Magicien, (il en étoit presque sûr) mais vous aimerez bientôt. Cela suffit, reprit *Onveexpic*, de plus en plus étonnée; mon témoignage est pour vous: Voyons si *Urgocenie* en dira autant. Le Roi s'approcha d'elle, qui lui présenta timidement l'oreille. Il pensa ne pouvoir rien exprimer; il voyoit trop de beautés. . . . . Cependant il se remit: Vous avez toujours été indifférente, lui dit-il; vous n'avez jamais voulu pratiquer les maximes du célebre *Higmidoc*, composé par votre Tante *Negoclé*; vous avez eu deux Amans qui se sont tous deux travestis pour jouir de votre présence: l'un vous a exposée aux risques les plus hardis; &, pour la premiere fois de votre

vie, vous avez été obligée de feindre de la complaiſance pour vous délivrer d'un Amant emporté, qui vous perdoit pour jamais.

Urgocenie fut encore plus ſurpriſe qu'*Onveexpic* de la prétendue ſcience du faux *Puriſtoves*; il n'y avoit que le Ciel qui pût, imaginoit-elle, lui révéler de pareils myſteres : elle avoua ſa ſurpriſe publiquement. Qu'on juge ſi ce ſecond témoignage fit valoir le Magicien. Il fut regardé comme un Devin célebre, & il n'y avoit perſonne dans l'aſſemblée qui ne déſirat avec ardeur un moment de ſon entretien. Les Femmes ſur-tout en montrerent une impatience extrême, & il n'y en avoit aucunes d'elles, à coup ſûr, qui ne ſuſſent intérieurement mauvais gré à *Onveexpic* & à *Urgocenie*, de leur voler un plaiſir dont elles faiſoient alors leur plus doux objet.

Cependant *Onveexpic*, qui continuoit à être d'une ſurpriſe extrême de la profondeur de la ſcience du Magicien, crut

devoir profiter de cette occaſion, pour éclaircir les troubles de ſon cœur, & pour apprendre ſi ce qui y donnoit lieu avoit une façon de penſer relative à la ſienne. Elle ſe trouva bien embaraſſée de quelle maniere elle feroit cette queſtion : Vous nous avez aſſurées, dit-elle au faux *Puriſtoves*, que vous liſiez dans l'avenir ; je veux vous conſulter : il prêta ſon oreille. Dites-moi, lui dit-elle le plus bas qu'elle put, *ſi j'aimerai un jour, & ſi je ſerai aimée à mon tour?* Le Roi répondit au haſard : *Vous n'en êtes pas éloignée ; pourriez-vous faire un ingrat?* Cela ne décidoit rien, mais *Puriſtoves*, qui ne vouloit pas ſe mettre dans le cas de perdre ſa réputation, s'en tint à cette réponſe. *Onveexpic* voulut inſiſter, mais ce fut inutilement. *Urgocenie*, preſſée par *Onveexpic*, permit qu'on lui prédît quelque choſe : c'étoit ce que *Puriſtoves* attendoit avec impatience. Lorſqu'il fut près de ſon oreille, il lui fit cette prédiction.

Quand vous aurez donné votre cœur, que rien ne vous empêche de faire la félicité de celui qui en aura triomphé; du bonheur de l'Amant dépend le vôtre: c'est ainsi que le sort en a de tout temps décidé.

Urgocenie se mit à sourire de cet oracle: Si cela est, reprit-elle avec un air charmant, je ne serai jamais heureuse. *Onveexpic* voulut savoir ce qui donnoit lieu à cette réponse: Volontiers, reprit-elle; mais comme il est juste de donner confiance pour confiance, je conditionne la mienne de la vôtre. Dites-moi tout ce qui vous a été dit, je vous promets de ne vous rien cacher. Voilà ce qui s'appelle, reprit *Onveexpic* en minaudant, se défaire, on ne peut pas mieux, d'une indiscrete curiosité. Eh bien, pour vous en punir, je vous prends au mot: souvenez-vous qu'en temps & lieu je vous sommerai de votre parole.

Cependant le Fils du Gouverneur, qui étoit au désespoir qu'un homme qui lui

paroiſſoit auſſi peu conſidérable que le prétendu Magicien, jouît ſeul du bonheur d'entretenir deux perſonnes qui faiſoient tout l'honneur de la fête, réſolut malignement de l'obliger à ceſſer l'entretien. Pour cet effet il fut prier la Gouvernante, ſa Mere, qui danſoit, de venir le prendre pour danſer avec elle. Il n'étoit pas poſſible de refuſer cet honneur ; mais le jeune homme n'eut pas lieu de s'applaudir de l'artifice. Quoique le déguiſement de *Puriſtoves* ne fût pas de nature à faire briller ſa danſe, il poſſédoit cet aimable exercice ſi bien, & s'en acquitta avec tant de grace, que toute l'aſſemblée en fut charmée : on l'applaudit beaucoup, & il n'y avoit perſonne qui intérieurement ne ſouhaitât de lui reſſembler.

Le Fils du Gouverneur ne s'attendoit pas au tour que *Puriſtoves* méditoit de lui jouer, pour faire paroli à ſa malignité : ayant démêlé qu'il ſe préparoit à prier *Urgocenie*, il fut à elle après avoir

danſé, & lui préſenta la main. *Urgocenie*, dont la politeſſe étoit extrême, l'accepta, & danſa avec lui. En la reconduiſant à ſa place, il lui dit à l'oreille, de ne pas oublier l'avis qu'il lui avoit donné dans ſa prédiction : afin que vous ayez tout lieu d'être ſatisfaite de moi, continua-t-il, apprenez encore que vous avez un Amant timide dans le monde, qui vous aime depuis quelque temps, & qui vous aimera juſqu'à la mort.

Après avoir dit ces mots il ſe retira. On étoit à la veille de finir le Bal, & il ne vouloit pas ſe trouver des derniers ; mais ce ne fut pas ſans adreſſe qu'il parvint à s'échaper ; trop de gens le veilloient : il s'en apperçut, & uſant d'un artifice aſſez naturel, il s'écria hautement, qu'il alloit conſulter ſon Génie, qu'il falloit ne point le ſuivre, & qu'il alloit reparoître dans le moment ; & pour marquer ſa ſatisfaction à la belle aſſemblée, qu'il la régaleroit d'un prodige dont il ſeroit long-temps parlé. On eut

la bonté de le croire ſur ſa parole; il ſortit : ſon Eſclave lui tenoit un cheval tout prêt; & afin qu'on ne prît aucun ſoupçon de ce qu'il étoit, & qu'il ne fût point ſuivi, il ôta ſa robe & tout ſon ajuſtement; & comme il étoit vêtu par deſſous, il partit à tire d'aîle, & retourna au village dont il étoit parti.

L'aſſemblée qui s'attendoit à tout moment de le voir reparoître, s'impatientant de ce qu'il tardoit ſi long temps, députa des Eſclaves pour apprendre ce qu'il étoit devenu. L'un d'eux ayant tourné ſes pas avec un flambeau du côté où le Roi s'étoit déshabillé, reconnut ſa robe, & fut affrayé de la trouver dans le chemin, ſans que le corps qu'elle couvroit reparût. Il n'oſa pas y toucher, & vint avertir tout le monde de ce qu'il venoit de rencontrer; on accourut; on fit un cercle; on traita la choſe de prodige. Quelqu'un qui paſſa, & qui fut informé de ce qui donnoit lieu à l'étonnement général, jura qu'il venoit de voir

passer un Phénomene dans le Ciel, & qu'il falloit que ce fût l'esprit du Phantôme qui s'étoit apparu & qui s'envoloit. On fit mille histoires à ce sujet ; & avant qu'il fût deux heures, on débita des fables si extravagantes, qu'il falloit avoir perdu l'esprit absolument pour y ajouter foi.

Entre ceux qui se distinguerent par ces contes extravagans, le Fils du Gouverneur fut celui qui brilla le plus. Il avoit été piqué extrêmement contre le Magicien prétendu ; & comme plusieurs jeunes gens de la ville avoient été témoins de la maniere dont il en avoit été badiné, il crut devoir réparer sa honte, en supposant que cet homme extraordinaire, ou ce Phantôme, lui avoit jetté un maléfice, qui l'avoit enchanté au point qu'il n'avoit osé lui répondre. Afin de rendre la chose plus vraisemblable, il forgea une histoire ; il avoit de l'esprit, & il s'en tira assez bien.

Mais le désagrément qu'il avoit reçu n'étoit pas le seul objet qui l'agita,

L'amour, plus puiſſant que la honte, avoit inſinué dans ſon ame ſon venin enchanteur ; il n'avoit jamais rien vu de plus charmant que la belle *Urgocenie* ; il s'étoit enflammé au premier de ſes regards : c'étoit cet amour prompt à qui l'on devoit les plaiſirs du jour, & ſous prétexte de ſon avancement à la Cour, il avoit inſinué à ſon Pere qu'il devoit faire tous ſes efforts pour recevoir de ſon mieux la Fille d'un Miniſtre puiſſant dont il attendoit, tôt ou tard, la faveur. Son Pere, qui l'aimoit à l'adoration, & qui ne lui refuſoit rien, s'étoit prêté de bonne grace à ſes déſirs : c'étoit enfin lui qui avoit ordonné la fête, & il ſe flatoit, en cette conſidération, qu'il en ſeroit plus favorablement écouté.

L'on a vu combien ſes douceurs avoient été mal écoutées ; il en fut au déſeſpoir : mais loin que les froideurs d'*Urgocenie* le rebutaſſent, elles augmenterent la flamme qui commençoit à le conſumer. Il vit le Bal finir avec douleur ; il fit tout ce qu'il

put pour engager *Urgocenie* & *Onveexpic* à un fecond féjour. L'amour, dans une jeune cervelle, fait bien vîte des progrès, fur-tout lorfque le cœur eft gâté. Le jeune homme, au défefpoir de perdre une Maîtreffe fi belle, réfolut de fe déclarer avant le départ, en reconduifant *Urgocenie* dans fa chambre. Il fe jetta à fes pieds, lui apprit, avec plus de témérité qu'on ne devoit l'attendre de fon âge, l'effet de fes charmes puiffans, fe qualifia du plus foumis de fes Efclaves; & après une déclaration faite dans toutes les formes, & à laquelle on ne répondit que par des politeffes qui ne décidoient de rien, il fe retira dans fa chambre, avec le deffein prémédité de revoir un jour *Urgocenie*, & de faire tous fes efforts pour parvenir au bonheur de lui plaire, en fe flatant orgueilleufement, que fait comme il l'étoit, il ne lui manquoit que des occafions pour réuffir.

Pendant que le Fils du Gouverneur fe repaiffoit d'un efpoir fi frivole, *On-*

veexpic examinoit ſes ſentimens ſecrets. Elle ne pouvoit concevoir d'où procédoit l'inquiétude extrême dont elle avoit été dévorée pendant tout le Bal; elle n'avoit été occupée que du ſoin d'obſerver tous ceux qui y étoient. L'idée de l'Etranger ne la quittoit point; elle rougit mille fois de l'intérêt formel qu'elle y prenoit. Sa ſageſſe ſe révolta contre un ſouvenir ſi ſouvent rappellé, & plus honteuſe que jamais à des connoiſſances ſi fatales, elle réſolut, à quelque prix que ce fût, d'être à l'avenir plus en garde contre des idées qui lui convenoient ſi peu, & qui étoient ſi éloignées de la vertu dont elle s'étoit toujours piquée depuis qu'elle ſe connoiſſoit.

A l'égard d'*Urgocenie*, ſes réflexions roulerent entierement ſur tout ce que lui avoit dit le Magicien. Elle faiſoit tous ſes efforts pour comprendre comment il étoit poſſible qu'il fût parvenu à ſavoir ſes ſecrets. Elle étoit trop *eſpritée* pour donner dans les viſions de l'Aſtrologie judiciaire.

judiciaire. Elle se persuada qu'il n'y avoit rien que de naturel; & en rassemblant tous les discours épars qui lui avoient été tenus, elle conjecturoit que le Magicien étoit l'Amant lui-même qui l'adoroit, dont il avoit parlé en la quittant; mais de deviner qui étoit cet Amant annoncé si timide & si respectueux, c'est ce qu'elle ne pouvoit deviner, & ce qui l'inquiétoit au dernier point.

Le sommeil enfin interrompit ses rêveries intéressantes. Il importe peu de rapporter les songes qu'elles occasionnerent. Il suffira de dire que le lendemain, au lever du soleil, les Dames continuerent leur route, & qu'elles furent conduites par le Gouverneur & sa suite jusqu'à plus d'une lieue; ensuite il les quitta, après leur avoir donné une escorte, & les avoir assurées qu'il n'oublieroit jamais les plaisirs que leur présence adorable lui avoit procurés.

Puristoves qui étoit à cheval, & qui attendoit *Urgocenie* avec toute l'impa-

tience d'un Amant décidé, ne voulut pas ſe montrer que le Gouverneur & ſa ſuite ne fuſſent retirés. Il s'étoit caché derriere un taillis, & dès qu'il vit qu'il en étoit éloigné, il paſſa derriere une ferme, & ſe fit entrevoir ſur le grand chemin à deux cens pas de la voiture. *Onveexpic*, rêveuſe, inquiéte, & qui s'étoit flatée que l'Etranger reparoîtroit, à cauſe de la parole qu'il avoit donnée de ne les pas quitter juſqu'à ce qu'elles fuſſent arrivées; *Onveexpic*, dis-je, qui ne l'avoit point trouvé comme elle s'y attendoit, en étoit, malgré elle, d'un dépit qu'elle cachoit vainement. *Urgocenie* lui avoit demandé pluſieurs fois ſi elle étoit incommodée, jugeant bien à ſon air qu'elle ſouffroit beaucoup. Cette belle Couſine avoit cru devoir ſaiſir ce prétexte; il la mettoit à ſon aiſe, & dans le cas de ne point ſe gêner; c'étoit quelque choſe. Quand l'eſprit ſouffre on n'aime point les témoins, & encore moins à diſſimuler.

Si la belle *Urgocenie* ne penſoit pas

tout-à-fait de même à examiner les choses de près, il s'en falloit peu qu'elle n'eût des idées approchantes. En rentrant dans son équipage, elle ne put s'empêcher de soupirer (*a*), (*b*) en songeant aux risques qu'elle avoit courus d'être enlevée, & de songer à celui qui avoit exposé si généreusement sa vie pour l'en arracher. Elle eut la bouche ouverte deux (*c*) fois pour demander ce qu'étoit devenu son Défenseur? Elle se souvenoit, aussi-bien qu'*Onveexpic*, qu'il avoit demandé la permission de la suivre, & il ne paroissoit plus. Elle ne savoit qu'en penser; & sans savoir trop l'intérêt secret qu'elle prenoit à toutes ces réflexions, elle les faisoit avec plus d'agitation (*d*) que son caractere froid n'en étoit capable. Le silence d'*Onveexpic* contribuoit beaucoup à sa

(*a*) 603. Faveur.

(*b*) Le reste des Faveurs roule sur *Urgocenie*. Un soupir, une inquiétude, une impatience de revoir un objet qu'on commence à aimer, ou qu'on aime, tout cela est Faveur.

(*c*) 604. Faveur. (*d*) 605. Faveur.

rêverie. Sa Cousine n'étoit pas accoutumée à le garder si long-temps.

Un mouvement que fit l'équipage, dont la roue passa sur une pierre, fit lever les yeux à *Urgocenie*, que ses réflexions assoupissoient insensiblement: en les jettant par hasard sur le grand chemin, elle entrevit le Roi, & s'écria sans trop y faire de réflexion, & comme si elle s'étoit répondue à elle-même : Ah ! le (*a*) voilà. *Onveexpic*, que cette parole tira bien agréablement de sa rêverie, répondit à-peu-près dans le même goût : Oui, c'est lui, j'en ai une joie sans pareille. Ces deux aimables Personnes se regarderent dans le même moment, & rougirent (*b*) à la fois. C'est-à-dire, continua *Onveexpic* en se penchant vers l'oreille d'*Urgocenie*, pour ne pas être entendue des Femmes qui étoient avec elles dans la voiture, que nous ne sommes pas plus fâchés l'une que l'autre de l'apparition de l'Etranger. La Fille de *Croselivesgol*, qui

(*a*) 606. Faveur. (*b*) 607. Faveur.

qui étoit franche, & qui ne voyoit point de myſtere à cela, répondit naturellement, qu'elle en étoit charmée, (*a*) & qu'après les obligations qu'on lui avoit, il étoit juſte d'avoir de la reconnoiſſance. *Onveexpic*, qui ſe croyoit par cet aveu excuſable de ſes ſentimens ſecrets, embraſſa *Urgocenie* tendrement, en lui diſant, qu'elle lui ſavoit un gré infini de ſon bon cœur, & que pour ce qui la regardoit, elle lui en délivroit autant; qu'elle étoit pénétrée des ſervices rendus, & qu'il ne tiendroit pas à elle de trouver les moyens de les récompenſer dignement.

Pendant que ces aimables Perſonnes s'exprimoient de cette façon, l'adroit *Puriſltoves* ſe laiſſe gagner peu-à-peu. Dès qu'il fut à la hauteur de la Voiture, il piqua ſon cheval, & vint avec l'air le plus noble & le plus reſpectueux s'informer des nouvelles de la ſanté d'*Onveexpic* & d'*Urgocenie*: J'en étois d'une inquiétude mortelle, s'écria-t-il, je ne ſavois que

(*a*) 608. Faveur.

penser de ce que vous ne continuiez pas votre route ; & vingt fois j'ai été à la veille de revenir à la ville, savoir ce qui avoit pu l'empêcher. L'on vous sait bon gré de vos inquiétudes, reprit *Onveexpic*, & l'on vous pardonne en cette faveur, un procédé dont on n'a pas été content ; il seroit inutile de vouloir l'excuser : l'on vous avoit engagé de si bonne-foi à rester avec nous à la ville, que l'on a dû s'étonner que vous l'ayez refusé. *Tanitbudan* s'excusa sur des lettres qu'il avoit été obligé de rendre lui-même à une ville prochaine, & fit connoître dans les termes les plus polis, qu'il étoit assez puni d'avoir manqué l'occasion de leur faire sa cour, sans ajouter à son supplice l'idée d'avoir perdu des momens pour lesquels tout devoit être sacrifié.

Urgocenie, qui écoutoit sans parler, ne pouvoit assez s'étonner qu'un homme qui ne se donnoit que la qualité de Marchand, s'exprimât si noblement, & avec autant d'usage du monde. *Onveexpic*, qui

n'avoit point échapé cette obſervation, lui dit à l'oreille, qu'il falloit abſolument que cet homme n'eût jamais vécu qu'avec des gens de la premiere diſtinction, & qu'en cette conſidération, autant que par les ſervices eſſentiels dont on lui étoit redevable, il étoit bien permis d'en uſer honnêtement avec lui. L'on avoit encore trente lieues à faire ſans trouver de ville, & il fut convenu qu'on ne ſe feroit point de ſcrupule de le faire manger avec ſoi. *Urgocenie*, qui ne trouva là rien qui pêchât contre la bienſéance, & qui d'ailleurs croyoit avoir lieu de déférer aux avis de la reſpectable *Onveexpic* par bien des endroits, ne ſe refuſa point à cés conſidérations. On n'en parla point pour lors : on crut devoir attendre à donner cette permiſſion à l'Etranger, lorſqu'on ſeroit arrivé à l'endroit où l'on devoit dîner.

Il y avoit encore plus de ſix lieues à faire avant que d'y arriver : Nous devrions bien employer ce temps à quelque choſe qui nous pût amuſer, s'écria

Onveexpic. S'il m'étoit poſſible, reprit le faux *Puriſtoves*, de pouvoir vous entretenir de quelques aventures qui puſſent vous intéreſſer, je me ferois un grand plaiſir de contribuer par mes ſoins à vous diſtraire de l'ennui du chemin ; j'ai beaucoup voyagé, & je ſais des Hiſtoires particulieres, dont le fond eſt ſi ſingulier, qu'elles ſemblent devoir amuſer beaucoup. Je ne répondrois pas de les rapporter avec cette élégance qui enchante autant l'oreille que l'eſprit : un Marchand parle en Marchand, c'eſt-à-dire avec franchiſe, & ſans les ornemens d'un langage fleuri. Quoi qu'il en ſoit, je me trouverois bienheureux, ſi je pouvois parvènir à vous prouver combien je vous reſpecte, & combien je déſirerois de vous le perſuader.

Plus le prétendu Marchand raiſonnoit, & plus *Onveexpic* & *Urgocenie* en étoient étonnées, & concevoient d'eſtime pour lui. On agita ſi l'on accepteroit la propoſition, ou ſi on la refuſeroit. Je ferois

bien curieuſe de ſavoir, dit *Onveexpic* à la belle *Urgocenie*, ſi cet aimable Etranger conte auſſi galamment qu'il parle. Cela ne ſeroit pas difficile, reprit-elle vivement, avec un oublie d'elle-même qui ne lui étoit pas naturel ; *Fonternoueſa* (a) n'a qu'à céder ſa place, & ſe mettre à bas ſur un carreau, vous placerez cet Etranger, & il vous contera les Hiſtoires dont il nous a parlé. *Onveexpïc*, ſans aucune autre réflexion, le lui propoſa. La jeune Eſclave, qui fut charmée d'avoir une occaſion qu'elle déſiroit, diſoit elle, ardemment, ſe jetta aux genoux de ſa Maîtreſſe, & la ſupplia de lui permettre de monter ſur le cheval qui devenoit vacant. *Urgocenie* étoit bonne, elle lui accorda ſa priere, & *Fonternoueſa*, qui fut comblée de cette grace, ſauta légerement en ſelle, & fit connoître par la maniere dont elle ſe tint, que ce n'étoit pas la premiere fois qu'elle avoit marché de cette ma-

(a) Cœur excellent : C'étoit une des Eſclaves de la belle *Urgocenie*.

niere. On en raisonna, comme cela arrive de tout ce qui est nouveau ; ensuite *Urgocenie*, qui avoit toujours aimé les Histoires, (*a*) tourna ses beaux yeux vers *Puristoves*, comme pour le sommer de sa parole. Après un début aussi poli que galant, le Roi, qui avoit eu ses raisons pour proposer ce délassement, commença en ces termes.

Histoire du Roi FUDERETI.

Il y avoit autrefois dans la Grece un Roi qui se nommoit *Fudereti* (*a*) : son humeur étoit enjouée & badine, & son abord si risible qu'on ne pouvoit l'approcher sans s'en moquer ; ses actions répondoient à son caractere. Il couroit les rues de la Capitale depuis le matin jusqu'au soir, jouoit avec tous ceux qui étoient de cette humeur, & ne rentroit à son Palais que pour se coucher. Il portoit de quoi vivre dans ses poches, &

(*a*) 609. Faveur.
(*b*) Cœur de fer.

mangeoit par-tout où il se trouvoit. Son premier Ministre avoit tenté l'impossible pour le ramener à un genre de vie plus décent à la Majesté Royale ; mais jamais il n'avoit pu réussir. *Fudereti* s'excusoit avec des termes accompagnés de gestes si plaisans, que la fin des très-humbles remontrances étoit de rire, & de convenir qu'il n'y avoit point de remede pour une cure de cette nature. Du reste il étoit bienfaisant ; il n'exigeoit de ses peuples que ce qu'ils devoient raisonnablement lui donner : & quand il étoit question, pour le bien des affaires de l'Etat, de les taxer de nouveaux subsides, il couroit lui même de maison en maison, & conseilloit à ceux qui les habitoient de tenir bon, & de ne jamais les payer. Il arrivoit même quelquefois, qu'il se cachoit dans celles où il savoit que les Receveurs alloient se faire payer ; & loin de les protéger, il se servoit des premiers instrumens qui lui tomboient sous la main, & les chassoit, en leur reprochant leur bas-

feſſe & la dureté qu'il y avoit d'arracher à ſes ſemblables un bien qui leur appartenoit légitimement.

Tel étoit le caractere de ce Prince extraordinaire. Les Rois ſes voiſins, qui en étoient inſtruits, lui avoient envoyé ſouvent des Ambaſſadeurs, pour le porter à devenir plus ſage ; mais il en avoit été de ces Miniſtres comme de celui qui gouvernoit le Royaume ; il les avoit fait rire, leur avoit dit des plaiſanteries, & voilà tout ce qu'ils avoient opéré.

Les Princes de ſon Sang, qui ſouffroient depuis long-temps de voir que rien ne pouvoit corriger le Roi, s'aſſemblerent un jour, & réſolurent ſérieuſement de faire tous leurs efforts pour le porter à un ton de vie plus raiſonnable. Après avoir propoſé différens moyens, l'un d'eux parla de le marier : peut-être qu'une Femme, s'écria-t-il, tranquilliſera ce Prince extravagant ; ſi le remede n'opere pas, du moins aurons-nous un héritier, qui nous dédommagera peut-être de la ſotiſe

d'un Prince ſi peu reſpectable. Ce ſentiment parut mériter une mure attention. On agita la queſtion ; elle fut long-temps débatue. L'on propoſoit, pour ramener le Souverain à un ſens plus raiſonnable, de le faire fouetter publiquement dans les rues ; les plus reſpectables d'entre eux ſoutenoient, qu'il étoit plus décent de le mettre à une eſpece de Pilori, où il eſſuyeroit des huées du peuple. Les voies recueillies, on décida pour le mariage, & on remit à ſe ſervir des moyens propoſés, en cas qu'une Femme ne parvînt point à le corriger.

Il ne fut plus queſtion que de trouver une Femme aſſez habile pour monter ſur le Trône, & pour entreprendre une guériſon auſſi importante. On tint un ſecond Conſeil à ce ſujet ; on ne s'embaraſſoit point de la naiſſance, on ne déſiroit que du mérite : le dernier avantage étoit plus difficile à trouver que l'autre. Les gens de qualité n'étoient pas plus rares dans ce temps que dans celui-ci ; mais

pour le mérite, à peine en osoit-on espérer. On se flata cependant d'y réussir ; on parla au Roi de ce dessein ; il l'approuva, mais il se réserva le choix de cette Femme si rare. Qui auroit cru que ce Prince, si imbécile en apparence, eût imaginé un moyen infaillible pour constater ce choix? Il réussit cependant au gré de tous ses sujets, & assura le succès après lequel on soupiroit si ardemment.

On fit afficher une déclaration du Prince, qui ordonnoit à toutes les Femmes qui avoient du mérite, de la beauté, ou quelque talent singulier, de se trouver, du jour de la publication dans un mois, dans la grande place de la ville. On leur apprenoit, qu'il étoit question de monter sur le Trône, à condition qu'elles pussent guérir le Roi de ses extravagances. Cet Edit est encore, dit-on, dans son entier dans le Trésor du Roi des Gaules. Un Etranger m'a assuré l'avoir lû, & m'a conté sur cela des merveilles que la postérité croira à peine, & que j'ai retenu

avec ſoin, comme digne d'être conſervé précieuſement dans le ſouvenir de tous ceux qui ſe piquent de reſpecter l'Antiquité.

Le jour expiré par la déclaration, la place ſe trouva pleine, & put contenir à peine toutes celles qui ſe prétendoient du mérite. Le Roi fit enregiſtrer leurs noms, leur dit beaucoup de contes, & leur fit beaucoup d'amitié. Après cela il les renvoya, en leur promettant de ne pas les oublier, & de les faire appeller quand il en auroit beſoin. Enſuite il fit afficher le même jour un nouvel avis, par lequel il étoit ordonné, que toutes celles qui avoient paru, ne ſe repréſentaſſent plus; mais que la premiere publication ſubſiſteroit dans ſon entier pour toutes les autres de ſon Royaume, & qu'elles pourroient de même entrer en lice tous les mois au même jour, juſqu'à ce qu'il ne s'en préſentât plus, & juſqu'à ce qu'il eût fait le choix qu'il avoit promis.

Trois mois conſécutifs ſe ſuccéderent

de même que le premier. Le Roi, qui avoit eu un soin particulier de faire enregistrer toutes celles qui avoient paru sur la place pour le mérite, voyant qu'il ne s'en présentoit plus, collationna ce registre avec le dénombrement de toutes les Femmes de son Royaume; après un sérieux examen, il ne s'en trouva que quatre qui ne s'étoient point mises sur les rangs. Il attendit encore trois mois, & fit continuer à publier le même avis. Il s'en présenta deux le premier mois; il en parut une le second; & le troisieme il n'en parut plus.

Les Princes du Sang & les Chefs du Royaume enrageoient de la maniere dont le Roi en avoit usé dans cette occasion; ils jugerent que la fin de tant de publications aboutiroit sûrement à une extravagance décidée: ils en trembloient & redoutoient extrêmement le jour où le Roi devoit faire le choix d'une Reine, à la face de tous les Etats du Royaume. Ils avoient été convoqués pour cet effet,

& ils s'imaginoient que ce jour mettroit le comble à sa honte, & feroit rougir les peuples d'être soumis à un Prince qui n'avoit d'autre mérite que celui d'être le plus fol de tous les mortels.

L'objet de la convocation de tous les Etats étoit si intéressant, & la réputation de folie du Roi si répandue, qu'ils furent aussi nombreux & aussi authentiques qu'ils pouvoient l'être : non-seulement les Députés de chaque Province y parurent, mais encore tous ceux qui avoient la faculté de pouvoir s'y rendre. On fut obligé de changer le lieu où ils devoient s'ouvrir. La grande place de la Capitale n'étoit pas assez spacieuse ; on en assigna l'ouverture dans une plaine de quatre lieues, encore ne put-elle pas suffire : les peuples furent obligés de s'entr'aider & de monter sur les épaules les uns des autres ; sans cela, comment auroit-elle pu les contenir ? La foule étoit innombrable, & malgré le grand air, on avoit bien de la peine à respirer.

Le Roi avoit fait dreſſer un Théatre ſur quatre tonneaux ; il étoit ouvert de tous les côtés, & il pouvoit être vu de tous ſes ſujets, afin que chacun d'eux ne perdît pas un mot des diſcours qu'il prétendoit leur tenir. On avoit élevé des colonnes en quinconces de dix pas en dix pas, & ſur chacune deſquelles devoit être une femme qui devoit répéter à celle qui la ſuivoit, chaque phraſe de la harangue qui devoit être prononcée, en obſervant attentivement d'annoncer, quand il ſeroit marqué les Points & les Virgules, afin de ne point jetter de confuſion dans les Périodes.

La veille du jour attendu avec tant d'empreſſement, *Fudereti* crut qu'il étoit convenable de ſe préparer à parler le lendemain; pour cet effet il fit une répétition à huit clos: c'eſt-à-dire qu'il ne fut permis à perſonne d'entrer dans la place qui étoit préparée pour les Etats.

Le Prince jugea à propos de faire quelques changemens aux décorations. Il fit environner le Théatre de tonneaux, pour

aſſeoir les Princes de ſon Sang & les Chefs de ſon Conſeil, afin qu'ils fuſſent à portée de répondre aux queſtions qu'il prétendoit leur faire; enſuite il ordonna qu'on mît des terrines remplies de graiſſe de quatre pas à quatre pas, afin que ſi la nuit le ſurprenoit il ne fût pas obligé de ſe lever, en cas que ſa harangue ne fût pas finie; choſe qu'il prévoyoit à cauſe de ſa longueur, & de la répétition des échos vivans.

Il prévit encore qu'il ſeroit convenable d'avoir des rafraîchiſſemens, concevant bien qu'il ſeroit ſurnaturel de paſſer un jour, & peut-être une nuit entiere, ſans rien prendre. Pour cet effet on mit, par ſon ordre, de diſtance en diſtance, des ſeaux remplies d'eau, & on y jetta des croutes de pain pour tremper. Cela fut en effet d'une commodité ſans pareille, & l'on ne put s'empêcher d'admirer une imagination auſſi hardie & auſſi heureuſe.

Les Etats ne s'attendoient pas à être

reçus auſſi magnifiquement. La décoration leur impoſa, & un murmure agréable fit connoître qu'ils penſoient plus favorablement de leur Souverain, que les Chefs de ſon Conſeil & les Princes de ſon Sang. Le Roi, qui n'avoit pas voulu les faire attendre, avoit couché ſur ſon échaffaut. On fut agréablement ſurpris d'une bonté ſi royale, & on l'éleva juſqu'aux cieux.

Lorſque *Fudereti* ſe fut apperçu que tous les peuples étoient placés, & qu'ils n'attendoient plus que ce qu'il lui plairoit leur dire, il ſe fit apporter une grande corbeille couverte d'une toile de fin lin : Qu'on ſe leve, s'écria-t-il d'une voix fiere & mâle, & qu'on m'écoute attentivement.

« Les Princes de mon Sang & les » Chefs de mon Conſeil publient, ô Peu- » ples, que je ſuis un inſenſé, que je » cours les rues, que j'y mange & que » j'y couche ſouvent. Ils jugent de ma » façon de penſer par ces petites appa-

» rences; ils me traitent d'extravagant: » c'eſt ce qu'il faut examiner.

» C'eſt donc à eux que je vais adreſſer » la parole. Ouvrez les oreilles, ô Prin- » ces de mon Sang; & vous, ô Chefs » de mon Conſeil, répondez-moi exac- » tement; *un Point* (*a*) *avec une Virgule.* » Vous avez voulu me choiſir une Reine » dans l'idée d'avoir un Héritier, *deux* » *Points*: j'ai trouvé la choſe raiſonnable, » *Virgule*, & j'ai été de votre ſentiment, » *un Point.*

» Je vous ai demandé qui vous vouliez » m'aſſocier ſur le Trône? *Interrogation*, » vous m'avez répondu que la qualité ni » la naiſſance ne devoient point décider, » *Virgule*, qu'il étoit purement queſ- » tion du mérite, *Virgule & un Point*;

(*a*) Le Roi ſe piquoit de ſavoir ponctuer, & dans l'original de cette Hiſtoire, les phraſes de cette Harangue ſont entrecoupées tantôt de ces mots, *Virgule, Point & Virgule, deux Points, un Point,* &c. On n'a pas cru devoir la rendre de même. Le Lecteur favorable daignera ſuppléer *in petto* à ces lacunes; elles auroient trop embaraſſé le diſcours.

» & je vous ai encore approuvé, *un* » *Point*.

» J'ai continué à vous demander, après » cette ſage déciſion, ſi vous aviez trouvé » cette perſonne de mérite? Vous m'avez » répondu tous à la fois que non, mais » que vous l'aurez bientôt trouvée.

» Je vous ai demandé pour la troiſieme » fois, quel temps vous vouliez que je » vous accordaſſe pour faire ce choix » important? Huit jours, avez-vous ré» pliqué, après un court délibéré, & je » m'en ſuis étonné.

» Au bout des huit jours accordés, » chacun de vous m'a annoncé un ſujet. » Vous êtes trente; vous m'avez pro» poſé trente Filles. Vous m'avez aſſuré » à l'oreille, l'un après l'autre, que celle » pour qui vous vous intéreſſiez étoit la » perſonne de mérite que je cherchois; » vous m'avez conſeillé de la préférer » aux vingt-neuf autres, & vous m'avez » embaraſſé.

» Après vous avoir écouté en général

» & en particulier, je vous ai renvoyez
» à vos places, & je vous ai demandé ſi
» vous aviez examiné toutes les Filles
» du Royaume à marier; ſi vous vous
» étiez informés de leur caractere, de
» leur eſprit; ſi vous aviez pratiqué leurs
» humeurs; ſi vous n'en aviez échapé
» aucune? Vous m'avez tous ri au nez à
» cette demande; & après avoir repris
» votre ſérieux avec bien de la peine,
» vous m'avez aſſuré que l'examen dont
» je parlois étoit impoſſible, & que les
» années de la vie de dix hommes, unies
» les unes avec les autres, ne ſeroient
» pas ſuffiſantes pour effectuer une pa-
» reille revue. Je m'attendois à cette
» réponſe, & je n'en ai pas été ſurpris.

» Je vous ai demandé enſuite, quelles
» preuves vous avez à me donner, cha-
» cun en particulier, que la Fille que
» vous mettiez ſur les rangs eût le plus
» grand mérite? Vous m'avez répondu
» que vous n'en aviez d'autre que celle
» des préſomptions; que vos amis vous

» avoient garanti cette Fille exempte
» des défauts ordinaires à ſon Sexe,
» comme un Maquignon garantit un
» cheval de la gourme; c'étoit quelque
» choſe, mais ce n'étoit pas aſſez : voilà
» quelle fut ma réponſe.

» Je vous avouai hautement que cha-
» cun de vous m'avoit dit à l'oreille que
» celle qu'il propoſoit étoit la véritable
» digne du Trône, & que les vingt-neuf
» autres étoient des coquines à pendre.
» A ce diſcours vous vous levâtes tous
» en fureur, & ſoutîntes hautement, cha-
» cun à part, votre opinion.

» Vous ne pûtes point vous accorder;
» vous vous gourmâtes; vous vous prî-
» tes par les cheveux; vous renverſâtes
» la table du Conſeil; vous vous jet-
» tâtes ſur moi, & voulûtes me forcer
» de prendre pour Reine la Fille que
» chacun de vous propoſoit. Je vous
» exhortai à la paix, & je vous promis
» de terminer par un choix plus raiſon-
» nable, une conteſtation qu'il n'étoit pas
» poſſible

» possible de résoudre de la maniere dont » vous la proposiez. Je vous fis convenir, » que si je me rendois à vos désirs, qu'au » lieu d'un Ange que je cherchois, je » me chargerois de trente Diables: l'idée » vous fit rire, j'en ris aussi, & nous » nous quittâmes avec le projet, vous » de vous désister chacun en particulier » du choix que vous aviez légérement » fait, & moi de travailler à ce choix, » & de ne m'en rapporter qu'à ma simple » intelligence. C'est ici, ô Grecs, qu'il » faut reprendre haleine, respirer & se » rafraîchir : je vous donne une heure » pour le faire, après quoi nous repren- » drons gaiment notre discours.

Les Princes du Sang, les Ministres & le Peuple furent extrêmement surpris de la sagesse avec laquelle le Roi venoit de s'énoncer; ils jugerent de la fin de la harangue par le commencement. L'on se trouva si échauffé par l'attention avec laquelle on l'avoit écouté, qu'on fut obligé de chercher à se rafraîchir. Les

croutes trempées dans les ſeaux d'eau, ſurprirent agréablement les Etats. Vous voyiez une douzaine de Grecs aſſis autour de chaque ſeau, & prendre avec la main le pain imbibé dont il étoit rempli: cela faiſoit un effet auſſi reſpectable que beau; & le Roi qui s'en applaudiſſoit, comme étant l'inventeur de cette admirable imagination, juroit que jamais ſes prédéceſſeurs n'euſſent prévu que la Grece dût jouir un jour d'un ſpectacle auſſi grand & auſſi digne de l'étonnement de l'univers.

Après que le temps accordé pour ſe repoſer fut expiré, le Roi but à la ſanté de ſes Peuples, & continua ainſi à parler.

» Vous avez vu, ô Grecs, par la pre-
» miere partie de mon diſcours, que ſi j'ai
» refuſé de ſuivre juſqu'ici les avis de mon
» Conſeil, au ſujet du choix de la Reine
» que vous aurez bientôt, j'ai eu de bonnes
» raiſons pour en uſer ainſi. Par ce choix
» haſardé & injuſte je riſquois deux choſes;
» la premiere, de mal tomber; la ſe-
» conde, de faire tort à une ſujette qui

» auroit été oubliée, & dont le mérite
» feroit feul digne de la gloire propofée:
» il falloit des moyens furnaturels, & je
» me pique d'en être venu à bout. J'ai
» cru cependant, avant que de vous faire
» part des raifons fecretes de celui dont je
» me fuis fervi, qu'il eft à propos de vous
» ouvrir ma gibeciere, & de vous amufer
» d'un petit tour de Royauté: la trop
» grande attention à mon difcours pour-
» roit occafionner quelque fâcheux incon-
» vénient dans vos corps; il faut la dif-
» traire. Examinez.

» Je leve ce linge qui couvre cette
» corbeille; je vous découvre, ô Grecs,
» mille boules; elles font toutes faites,
» comme vous le voyez, de la même
» façon, à la différence près des veines
» du bois, qui ne décident point de leur
» pefanteur. Il eft queftion ici, ô Grecs,
» de juger laquelle de toutes ces boules
» eft la plus pefante, & d'en juger à la
» vue, c'eft-à-dire fans les toucher: Y

» a-t-il entre vous quelqu'un qui ose dé-
» cider la question ?

Les Princes du Sang, les Chefs du Conseil & du Peuple, les Ministres & les Grecs mêmes, tout se leva, & après un moment de silence, on s'écria que la chose étoit impossible, & de toute impossibilité. Le Roi fit signe qu'on se tut, & continua son discours.

» Les boules, ô Grecs, qui sont toutes
» égales pour la rondeur, sont les Fem-
» mes en général ; les veines du bois
» dont les boules sont faites, leur diffé-
» rence pour la beauté du corps : la pe-
» santeur de ces boules, ou leur légé-
» reté, le mérite plus ou moins grand :
» la plus pesante de ces boules, la Fille
» qu'on cherche pour en faire une Reine,
» qui doit avoir plus de mérite que toutes
» les autres.

» Vous convenez qu'il est impossible
» de décider laquelle de ces mille boules
» est la plus pesante ; rien de plus vrai :

» quand même on vous donneroit la li-
» berté de les soupeser les unes après les
» autres, vous vous tromperiez encore
» sûrement.

» Voilà ma contestation avec les Princes
» du Sang, & de mon Conseil, sur le choix
» d'une Reine. Ils ont jetté les yeux sur
» la corbeille ; chacun d'eux a choisi de
» l'œil une boule dont les veines lui ont
» plu, & puis il m'assure que c'est la plus
» pesante. Je lui demande quelle certi-
» tude il en a ; & s'il a examiné toutes
» celles qui sont dans le panier? Il répond
» que non, & que ce seroit un examen
» qui n'auroit point de fin. Je lui réponds
» à cela, que je ne puis résoudre sur les
» présomptions & qu'il faut imaginer un
» moyen qui décide infailliblement. On
» y a consenti ; & c'est de ce moyen, ô
» Grecs, dont il est question à présent.

» Mais avant que de vous le déclarer,
» il me convient de vous faire connoî-
» tre, que celui qui propose les difficul-
» tés sait les résoudre. Vous avez jugé

» impossible de décider à l'œil, laquelle de
» ces boules étoit la plus pesante ; je vais
» tâcher de vous prouver qu'avec de la
» pénétration d'esprit & du jugement, il
» n'y a rien dont on ne puisse venir à
» bout. Je veux que vous jugiez vous-
» mêmes de la boule la plus pesante ; la
» démonstration en sera si claire, que
» vous ne pourrez en douter.

En achevant ces mots, le Roi donna un coup de sifflet avec beaucoup de grace, & on apporta une grande table ronde de six pieds de circonférence. Cette table fut mise sur un pivot, & ce pivot la portoit parfaitement de niveau.

La superficie plane de cette table déclinoit de niveau, depuis le point du milieu jusqu'à l'extrémité de la circonférence, qui étoit rebordée d'environ quatre lignes de pente.

Lorsque la table fut appuyée sur son pivot, le Roi la fit tourner, & demanda aux Princes du Sang & aux Etats généraux assemblés, s'ils commençoient à

concevoir de quelle maniere il vouloit leur démontrer la boule la plus pesante ? Voyant que personne ne lui répondoit, il haussa les épaules, leur montra de très-petites balances, dans chacune desquelles il ne pouvoit tenir qu'une boule, & leur demanda une seconde fois, si à cet aspect on ne concevoit pas mieux ? Un éclat de rire général se fit entendre : Si le Roi veut peser, s'écrioit-on, ses boules les unes après les autres, nous ne sortirons d'ici d'un an. Au bout du compte, que nous importe, disoit un autre, de savoir laquelle de ses boules pese le plus ? Enfin le murmure étoit général. Le Roi tenoit toujours les balances élevées, & rioit de son côté du meilleur de son cœur.

Un des Princes du Sang dit à un autre : Je voudrois que mon ame fût à tous les Diables ; j'enrage, & je renie tous les astres ; j'avois bien prévu que tout ceci aboutiroit à des extravagances. Patience, s'écria un Prince bossu & estropié dès le

berceau, allons juſqu'au bout; j'ai meilleure opinion que vous de l'aventure. On nous amene par degré & par comparaiſon à de grandes connoiſſances. Sans approfondir le ſecret du myſtere, je le prévois: qu'on ſe taiſe, & l'on verra beau jeu.

Le Roi, qui comprit qu'il ne ſeroit de long-temps écouté, remit les balances dans la main d'un Eſclave qui ſaiſoit des gambades, & fit apporter par deux autres la corbeille dans laquelle les boules étoient renfermées; il la fit renverſer ſur la table; chacunes d'elles roula & ſuivit ſon mouvement.

Ce ſpectacle, auquel on ne s'attendoit pas, fit ceſſer les huées; le ſilence & le reſpect reprirent leur place naturelle, en attendant avec une impatience extrême ce qui alloit réſulter de ces boules éparſes; on ne pouvoit le deviner.

» Je lis, ô Grecs, continua *Fudereti*, » votre étonnement. Après que vous » m'aurez écouté, vous jugerez ſi mes

» promesses sont vaines, & vous apprendrez à ne pas décider une autre fois » aussi légerement.

» Je vous ai dit tantôt, qu'entre les » boules qui sont sur cette table, il y en » a de plus ou moins légeres, & que dans » les mille, il y en a une plus pesante ; » c'est-à-dire une plus pesante que toutes » celles qui pesent plus que les autres.

» Il s'agit de la trouver cette boule » pesante ; & voici comme je m'y prendrai.

» Vous pouvez voir à la superficie de » cette table, qu'elle décline vers les » extrêmités, mais que la pente n'est pas » assez considérable pour empêcher que » les boules qui vont être remuées, ne » s'arrêtent, quand le mouvement qu'elles » auront reçu discontinuera.

» Je dis, que toutes les boules qui vont » s'arrêter vers les rebords élevés de l'extrêmité de la table, seront les plus légeres, & que celles qui seront le moins » éloignées du centre, qui est le plus

» élevé, feront les plus pefantes. Je jugerai de la plus pefante, par celle qui » fe trouvera plus près des points du » milieu ; s'il s'en trouve deux qui ref» tent, on les marquera ; on les remettra » dans leur place, & l'on donnera un » nouveau mouvement. Si après l'avoir » récidivé plufieurs fois, la boule mar» quée fe trouve toujours à la même » place, & que les boules qu'on aura » marquées pour la légereté iront toujours » frapper les rebords, je jugerai alors » hardiment, que la boule que je crois » légere eft légere, & celle que je décide » la plus pefante eft la plus pefante.

» Afin de conftater la démonftration, » je péferai les boules décidées légeres » ou pefantes felon mon opinion ; & fi » mon jugement fe trouve confirmé par » la preuve de la balance, j'aurai prouvé » géométriquement, que j'ai eu raifon » de juger que la boule qui s'eft trouvée » la plus près du centre, étoit la plus » pefante, & que celles qui avoient été

» frapper les rebords, étoient bien plus
» légeres. Venons à la preuve.

Le Roi fit attacher un cercle dans le milieu de la table, qui empêchoit que les boules ne fortiffent du centre dans lequel, par cet arrêt, elles fe trouvoient enfermées : après cela il fit tourner la table par deux Efclaves des plus robuftes, & dans la plus grande force de fa révolution, il la fit arrêter tout-à-coup ; les boules, à cet arrêt imprévu, fe mêlerent parfaitement les unes avec les autres. Le Roi, après l'avoir fait remarquer, y enleva le cercle qui les retenoit vers le centre, & n'étant plus arrêtées par rien, on les vit peu-à-peu décliner, & comme une goutte d'eau, defcendre infenfiblement. Lorfqu'elles furent toutes arrêtées, le Roi fit approcher les Princes du Sang, les Chefs de fon Confeil, & tous ceux qui purent aborder. Les Peuples, qui virent l'impatience avec laquelle on fe preffoit d'approcher de l'échaffaut du Roi, convinrent entr'eux, pour avoir part au fpectacle,

de monter ſur les épaules les uns des autres ; & comme on étoit en plein ciel, il y eut des rangs où ils ſe trouverent juſqu'à vingt les uns par-deſſus les autres. Cette facilité à s'entr'aider, fit qu'une partie des Grecs eut la ſatisfaction de juger de ce qui ſe paſſoit, & de convenir que le Roi, dont on avoit parlé avec tant de mépris, donneroit bientôt à connoître qu'il étoit plus habile que les plus ſages de ceux qui avoient porté de lui un jugement auſſi précipité que téméraire.

» Vous avez remarqué, ô Grecs, » pourſuivit *Fudereti*, que toutes les » boules ont été mêlées les unes avec les » autres, par la ſecouſſe violente qu'elles » ont reçue, & que lorſque la table a été » arrêtée tout-à coup, elles ont pu dé- » cliner ſelon leur pente naturelle, que » chacune d'elles a ſuivi le mouvement » qui lui a été donné. Vous en avez vu » qui ont roulé ſans s'arrêter juſqu'au » rebord, ce ſont les plus légeres : vous » en avez remarqué d'autres qui ſe ſont

» arrêtées à moitié chemin, ce font les
» pefantes ; & enfin vous avez obfervé
» que celles qui font actuellement au
» centre, au nombre de trois, n'ont
» fait que tourner fur elles-mêmes, & ne
» font point forties de leur place. Venons
» à la preuve. Marquons ces trois boules,
» & chacune d'une maniere différente,
» afin que nous ne puiffions point nous
» tromper, & trois de celles qui ont frap-
» pé les rebords, d'une façon auffi diffé-
» rente : enfuite recommençons l'opé-
» ration, & nous verrons ce qui en ar-
» rivera.

On donna une feconde fois le mouvement aux boules, après les avoir renfermées par le moyen du cercle dans le centre : on arrêta la table ; enfin on fit ce qu'on avoit fait la premiere fois à la même élévation du centre, & les boules marquées légeres fe trouverent toujours au rebord. On fit trois fois la même expérience ; elle ne varia que par le changement des places ; mais les hau-

teurs furent toujours les mêmes : il n'y avoit rien à répliquer à cette démonſtration.

» Examinons à préſent, s'écria le Roi, » ſi les trois boules jugées peſantes, en » comparaiſon de celles aſſurées légeres, » ſont effectivement ce que je les affirme.

Il prit une balance, mit une boule ſoupçonnée peſante d'un côté de la balance, & une boule jugée légere de l'autre. La ſoupçonnée peſante emporta bruſquement la balance lorſqu'elle fut levée, & on n'eut pas lieu de douter de la vérité de la preuve avancée.

» Nous ſommes donc bien fondés, s'é- » cria le Roi en ſouriant, ſur la ſolidité » de nos conjectures ; voyons à préſent » de ces trois boules peſantes, qui eſt la » plus peſante.

Il remit à ſa place la boule qui avoit été peſée ; il avoit eu ſoin de la marquer ; prit un compas, meſura les diſtances de leur ſituation au point du centre, & après avoir recommencé la même opération, il

enleva celle qu'il jugea la plus pesante de toutes les boules.

» A la preuve, dit le Roi d'une voix » haute ; il faut que celle-ci, comparée » avec les deux qui restent, l'emporte » sur elles de pesanteur : elle fut pesée, » comparée ; elle l'emporta, & on jugea » avec de grands cris, que le Roi avoit » bien décidé.

Fudereti annonça encore un intervalle : Qu'on se rafraîchisse, s'écria-t-il, ensuite nous passerons à l'application. Ceci n'est qu'une induction à quelque chose de plus grand, & qui, selon les apparences, portera plus d'intérêt & d'attention.

Après que les Grecs eurent retourné à leurs seaux, & qu'ils se furent raisonnablement rassasiés des croutes trempées dans l'eau, le Roi monta sur une chaise, & continua ainsi.

» Il est temps, ô Peuples, de vous » amener au point où vous m'attendez, » & de vous prouver enfin, que je suis » digne de vous commander. Vous venez

» de connoître, par la difficulté dont vous
» êtes vous-mêmes convenus sur le choix
» de la boule pesante, que j'avois de la
» pénétration dans l'esprit : voyons à
» présent si cette bonne opinion sera di-
» gnement soutenue ; courons à la com-
» paraison.

» Les mille boules que j'ai offert à vos
» yeux, sont toutes les Femmes de mon
» Royaume ; les boules légeres doivent
» être comparées à celles qui sont sans
» mérite ; les boules pesantes, à celles
» qui en ont, & les plus pesantes, à celles
» qui en ont davantage ; & enfin la plus
» pesante des pesantes, à la Femme qui
» a plus de mérite que toutes celles qui
» en ont.

» La difficulté étoit ce choix ; je me
» flate de l'avoir fait, & de ne pas m'être
» trompé.

» J'ai fait publier une déclaration, par
» laquelle toutes les Femmes qui avoient
» du mérite eussent à se présenter, afin
» que celle qui en auroit le plus, fût

» élevée à la dignité de Reine. Ces
» Femmes ſans aucun mérite que la
» vanité ſeule, ſemblables aux boules
» légeres, ont paru les premieres; j'ai
» jugé qu'elles n'en avoient point du
» tout, puiſqu'elles ſe perſuadoient en
» tant avoir, je les ai renvoyées, &
» j'ai bien jugé.

» Celles qui ſont venues à la ſeconde
» publication, en avoient un peu davan-
» tage, puiſqu'elles ont héſité de ſe pré-
» ſenter à la premiere; ce ſont les boules
» un peu moins légeres: je les ai encore
» congédiées pour la même raiſon.

» Il en eſt venu des troiſiemes, &
» ſemblables toujours aux mêmes boules
» plus peſantes, elles ont encore plus
» douté; par conſéquent elles ont eu plus
» de mérite: mais elles ne me conve-
» noient point encore. Troiſieme renvoi
» fondé ſur la même opinion.

» A la quatrieme publication il n'en
» a paru que quatre; cela commençoit à
» approcher; c'étoient les trois boules,

» beaucoup de pesanteur, beaucoup de
» mérite, mais pas assez pour être pré-
» férées, renvoyées cependant avec hon-
» neur.

» A la cinquieme il n'a paru personne ;
» c'est la boule la plus pesante ; mais elle
» ne se trouve point : comment donc
» parvenir à lui offrir une Couronne,
» qu'elle mérite d'autant plus qu'elle ne
» croit pas la mériter ?

» C'est le nœud de la difficulté, il faut
» la lever : Y a-t-il quelqu'un d'entre
» vous qui puisse y parvenir ? Proposez
» vos moyens, ensuite nous déciderons.

Les Princes du Sang, comme les premiers à parler, jurerent qu'il falloit publier une déclaration, par laquelle on jetteroit dans la riviere toutes celles qui s'étoient présentées pour avoir du mérite : A quoi cela aboutira-t-il ? reprit le Roi. Nous n'en savons rien, reprirent les plus âgés ; mais il n'importe, cette déclaration ne peut faire qu'un bon effet.

Les Peuples qui entendirent la propofition des Princes, la queftion du Roi, & la réponfe qui avoit été faite, huerent les Princes du Sang, & s'écrierent tout haut que c'étoient des nigauds, qui n'avoient pas l'ombre du bon fens.

Les Chefs du Confeil, qui n'avoient pas approuvé, auffi-bien que le Peuple, l'expédient propofé par les Princes, délibérerent entr'eux fur ce qu'ils avoient à réfoudre. L'un d'eux, au nom de tous, s'écria, qu'après s'être bien confultés, ils étoient d'avis qu'on obligeât toutes les Femmes du Royaume à danfer fur des cordes qui feroient tendues à chaque carrefour; qu'on nommeroit des Commiffaires pour les examiner, & que celle de toutes qui s'en acquitteroit le mieux, feroit celle qui auroit le plus de mérite, & par conféquent celle qui fe cachoit, & qui étoit fi difficile à trouver. Le Peuple, qui eft toujours impétueux, parut fi touché de la fageffe de cet expédient, qu'il en jetta les hauts cris. Le Roi,

pour obliger ses sujets à rentrer dans le respect, se déshabilla depuis les pieds jusqu'à la tête, & répondit ainsi aux Chefs de son Conseil.

» Vous venez d'éprouver la profondeur » de votre sagacité; mais on pourroit se » tromper dans le choix que vous pro- » posez : il s'ensuivroit en le faisant, que » la plus habile des Danseuses de corde » du Royaume seroit préférée, & qu'elle » deviendroit la Reine. Ce mérite est » grand, on l'avoue; mais c'est un mé- » rite de corps fort essentiel pour un » homme qui se choisit une Maîtresse : » mais comme il s'agit d'une Femme, » & qu'il est question du mérite de l'es- » prit, vous trouverez bon, s'il vous » plaît, qu'on ne fasse aucun cas de l'avis » que vous avez consulté si long-temps. » Je déclare qu'il est erroné & contre » toutes bonnes mœurs, & que le mérite » d'une Femme ne consiste pas à danser.

Les Grecs applaudirent ce discours, & s'écrierent qu'il n'appartenoit qu'au

Roi de résoudre les difficultés. Le Souverain fut si sensible à ces preuves de l'affection de son Peuple, qu'il ordonna qu'on lui lavât les pieds en sa présence : assurément une pareille distinction étoit rare, & les Etats généraux lui en devoient savoir un grand gré.

Pendant qu'on coupoit au Roi ses ongles, il étendit la main, & continua à parler aux Grecs en ces termes.

» Il ne s'agit donc plus, ô Grecs, que » de vous indiquer cette personne de mé» rite inconnue, & qui existe réellement : » cela ne me sera pas difficile, & vous en » conviendrez, lorsque vous vous rap» pellerez la maniere dont j'en ai usé dans » les jours où les Femmes de mon » Royaume se sont présentées au con» cours du mérite. Vous avez vu qu'elles » ont été soigneusement enrégistrées ; ces » registres ont été confrontés avec celui » dont les noms & les demeures sont ins» crits dans le dénombrement que voici » de toutes les Filles de mon Royaume ; il

» n'y en a qu'une ſeule qui ne ſe ſoit pas
» préſentée, c'eſt celle que je nomme
» pour votre Reine. Elle s'appelle *Deo-*
» *monnectie* ; elle eſt Fille d'un Berger du
» Palais. Elle a eu la modeſtie de ne s'en
» croire pas digne : cela me ſuffit, dans
» l'opinion où je ſuis que le parfait mé-
» rite conſiſte à ne pas croire qu'on en a.
» Du reſte, ſi quelqu'un d'entre vous peut
» reprocher quelque choſe à celle que je
» viens de nommer, qu'il parle ; j'exa-
» minerai le fait, & on l'éclaircira ſur le
» champ. »

Ce diſcours fut publié trois fois ; perſonne ne ſe préſenta. Le Peuple attendoit avec une impatience extrême qu'on envoyât chercher la Reine future, afin de jouir du précieux avantage de la voir : mais avant qu'ils euſſent applaudi au choix de *Fudereti*, il falloit que les Princes du Sang & les Chefs du Conſeil euſſent parlé; c'étoit la regle. Elle puniſſoit de mort les contrevenans, & l'on n'avoit garde de s'expoſer à le devenir.

Le premier Prince du Sang défit son habit ; ce qui étoit annoncer qu'il avoit quelque chose à dire. Le Roi fit signe qu'il pouvoit parler.

Il objecta contre le choix du Roi deux choses : la premiere, que *Deomonnedie* étoit bien jeune (car le Roi, en lisant l'article où elle étoit nommée dans le dénombrement, avoit annoncé son âge ;) la seconde, qu'elle n'étoit connue de personne.

Le Roi répondit, qu'à l'égard de la jeunesse, cela ne pouvoit faire de difficulté ; que la sagesse à tout âge étoit respectable ; que ne doutant point que celle qu'il donnoit à ses Peuples pour Reine, n'en eût beaucoup, il regardoit cette objection comme puérile, & comme indigne d'avoir été proposée.

Pour la seconde, il répondit, que c'étoit à cause même de ce qu'elle n'étoit pas connue, qu'il en faisoit un plus grand cas ; soutenant que le vrai mérite d'une Femme étoit de ne pas l'être, au con-

traire d'être abſolument ignorée. « La » réputation d'une Vierge, s'écria-t-il, » reſſemble à la corde d'un inſtrument; » pour peu qu'on y touche, il réſonne, » & réſonnement, en fait d'une perſonne » à marier, ternit la glace, & fait toujours le plus mauvais effet. »

Fin du Tome Quatrieme.

